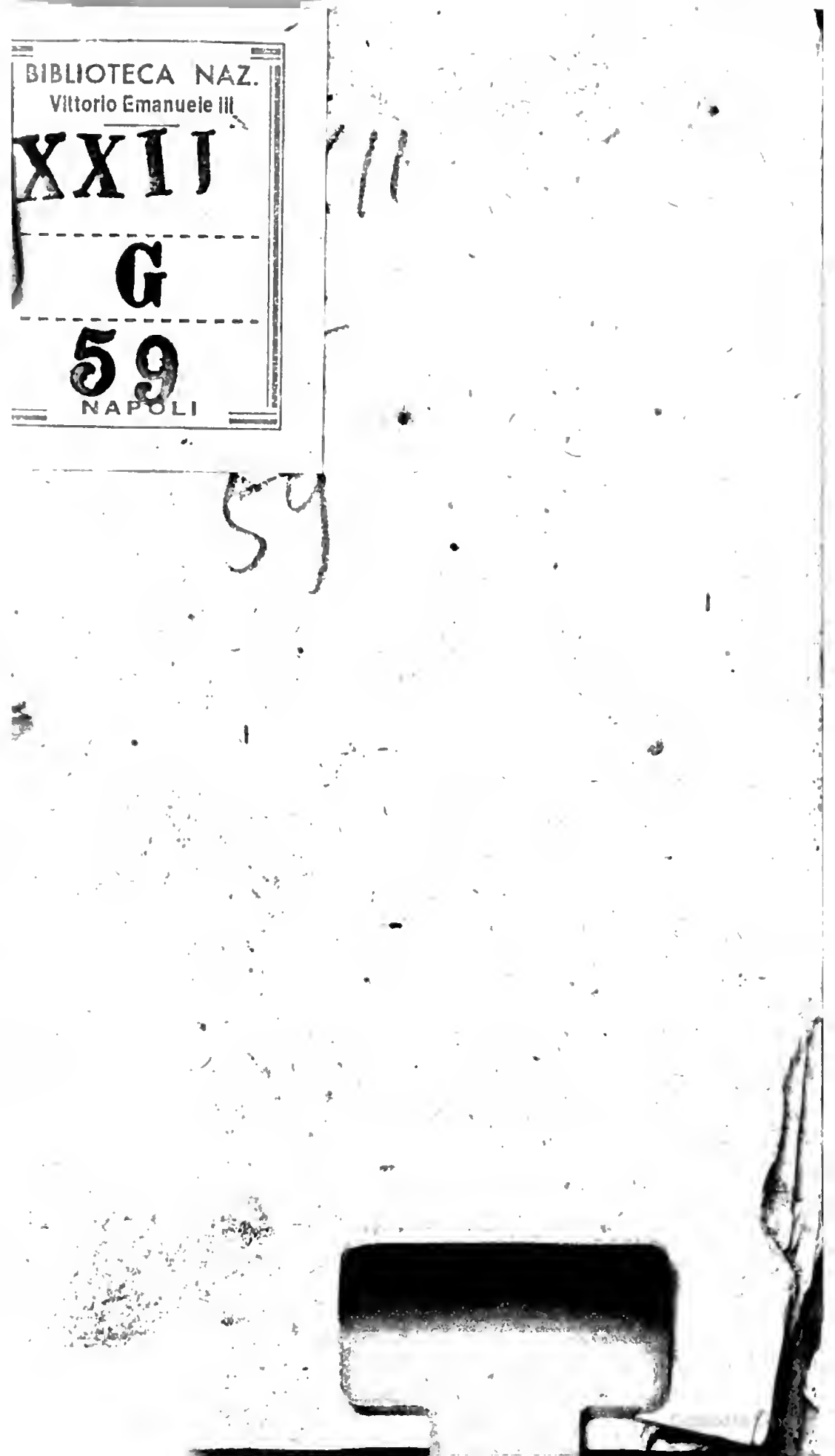
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIJ
G
59
NAPOLI

59



MEMOIRES
SUR
DIVERS SUJETS
DE
MEDECINE.

MEMOIRES
SUR
DIVERS SUJETS
DE
MEDECINE.

1. Et 2. Sur le Cerveau, principe de la génération. 3. Contre l'ébullition des Plantes. 4. Sur l'Abus des Huileux. 5. Sur la Pierre. 6. Sur la Rage. 7. Sur le Pouls. 8. Sur la conservation des Hommes bien faits.

Par M. LE CAMUS, *Docteur-Regent de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris, des Académies Royales d'Amiens, la Rochelle, & de la Société Littéraire de Châlons sur Marne.*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,
Chez GANEAU, Libraire, rue Saint Severin, à S. Louis, & aux Armes de Dombes.

M. D. CC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Neque inter nos, & eos qui ſe ſcire arbitrantur, quidquam intereſt, niſi quod illi non dubitant quin ea vera ſint quæ deffendunt; nos probabilia multa habemus quæ ſequi facile, affirmare vix poſſumus. . . cæteri primùm ante tenentur adſtricti, quàm quid eſſet optimum, judicare potuerint: & ad quæmcumque ſunt diſciplinam quaſi tempeſtate delati, ad eam tanquam ad ſaxum ad hæreſcunt. M. Tull. Cicero Academicarum quæſtionum, Lib. 4.

A

MONSIEUR LE MARQUIS

DE FEUQUIERE,

LIEUTENANT GENERAL au Gouvernement de Picardie, Grand Bailli de Péronne, Roye & Mont-Didier, Meſtre de Camp de Cavalerie, &c.

MONSIEUR,

Si le deſtin m'avoit remis le Livre de l'immortalité, je n'y

inſérerois que les noms de ceux qui ont été utiles aux hommes, & j'en effacerois ces Vainqueurs qui ont acquis le titre de Hercs par le ſang répandu injuſtement, ou par les malheurs cauſés dans les contrées qu'ils ont parcourues & envahies. Ne m'accuſez pas, MONSIEUR, de trop de rigueur; je profeſſe un Art qui cherche toujours à conſerver : mais pardonnez-moi tant de ſévérité, vous dont le courage eſt à l'épreuve, & dont les Ancêtres ſe ſont toujours diſtingués dans les hazards de la guerre

& des combats. Ils avoient encore d'autres droits à l'immortalité ; vous les réuniſſez tous. Vous chériſſez les ſciences, & nous n'avons plus que ces moyens pour être heureux, depuis que nous avons abandonné la ſimple nature. C'eſt donc procurer aux hommes leur bonheur, que de proteger les moyens par leſquels ſeuls ils peuvent y parvenir. Convaincu de ce beau zele qui vous anime, je n'héſite pas à mettre ſous vos auſpices un Ouvrage où tout tend à conſerver la ſanté & la vie.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
ſerviteur
LE CAMUS.

PRÉFACE.

SI le Scepticiſme outré conduit à des erreurs particulieres & de peu de conſéquence dans la vie civile, la trop grande crédulité maintient l'ignorance & favoriſe le fanatiſme. Dans le choix de ces vices, le premier ſeroit préférable au ſecond. Le Scepticiſme limité eſt la meſure de la raiſon, la crédulité aveugle eſt toujours un défaut. Ce n'eſt que depuis

que *Deſcartes* a introduit le doute dans la Philoſophie, que les Sciences ont fait des progrès & que la raiſon humaine s'eſt perfectionnée. Auparavant on juroit ſur la parole de ſon Maître, & tout étoit décidé par une autorité. A préſent on penſe qu'*Ariſtote*, auſſi-bien que les plus célebres Auteurs, ont pu ſe tromper. Ce doute philoſophique paroît s'être introduit plus tard dans la Médecine-Pratique. La théorie ſe perfectionnoit par de nouvelles découvertes, & la partie pratique qui eſt la plus eſſentielle, reſtoit dans le même

état. On a d'abord ſuivi les Médecins Grecs ; après on s'eſt abandonné aveuglément aux Médecins Arabes. Comme on faiſoit tout par routine, quelqu'un a élevé la voix en faveur des Médecins Grecs délaiſſés, on eſt revenu à *Hippocrate* & *Galien*, & il n'y a pas trente ans que rien ne ſe décidoit que ſur leurs ſuffrages. Auſſi la Pratique-Médecinale n'a pas fait juſqu'à notre ſiécle les progrès qu'elle auroit pu faire, & les maladies qu'on ne guériſſoit pas du temps des Machaons, ſont encore réputées incurables

aujourd'hui. On ne peut donner de raiſon plus plauſible de cette inertie dans l'art des Eſculapes, ſinon que l'on a toujours été par le même chemin; que le fils a toujours ſuivi exactement ce qu'il a vu pratiquer par ſon pere; que ce même fils auroit regardé comme un crime de s'écarter de la route déja frayée, & qu'il a cru que les moyens employés juſqu'alors étoient les meilleurs. Voilà ce qu'on a appellé juſqu'à préſent l'expérience dans la Pratique Médicinale. Qu'on me permette de le dire, voilà les effets de la

trop grande crédulité. On en verra plus d'un exemple dans cet ouvrage.

Nous propoſons d'abord un ſyſtême ſur la génération, ſyſtême vrai-ſemblable, appuyé ſur des faits & lié à la maniere uniforme dont opere la nature. Animaux & végétaux ſont produits de la même façon. Ils ſont produits par une graine, & le cerveau eſt cette graine dans les animaux. Le ſperme animal contient cette graine & paſſe par les nerfs qui prennent leur origine du cerveau. Quelques anciens ont cru que la matiere ſéminale paſſoit par les

nerfs & n'étoit point filtrée dans les teſticules par le moyen des artéres. Pluſieurs modernes, ſavans Anatomiſtes, tels que *François Gliſſon* (*a*), *Gautier Charleton* (*b*), *Thomas Wharton* (*c*), *Lambert Velthuſius* (*d*), *Antoine Everard*, ou le Coſmopolite (*e*), *Rogers* (*f*), ont été du même avis. Mais ce

(*a*) *In anatome hepatis, cap.* 45.

(*b*) *In œconomia animali, exercit.* X. *p.* 203.

(*c*) *In adenographia, cap.* 29. *pag.* 182.

(*d*) *De generatione, in operibus pag.* 1321.

(*e*) *In Hiſtoria naturæ, pag.* 2.

(*f*) *In analectis Medicis, ſeu diſceptationibus, lib.* 2. *cap.* 1. *ſect.* 6. *& lib.* 3. *cap.* 1. *ſect.* 4.

qu'ils ont avancé comme une conjecture, nous en donnons la démonſtration. Nous ne prétendons pas cependant avoir reſolu tous les problêmes qui concernent cette grande queſtion : il en eſt quelques-uns que nous ne deciderons qu'après de nouvelles expériences. Nous diſons bien, par exemple, la maniere dont l'acte de la reproduction ſe paſſe du côté de l'homme, mais nous n'avons fait aucune mention de la façon dont il s'opere du côté de la femme. Par notre expoſé on peut rendre raiſon comment un enfant reſſemble à ſon pere, à ſes

ancêtres, à toute ſa race ; il eſt une graine qui provient de la même eſpéce de plantes animales, & qui ne dégénere du plus au moins qu'autant que le germe a été altéré dans ſon développement, dans la terre où il devoit s'accroître, dans les mains qui lui ont fourni ſa nourriture, & par mille autres circonſtances qu'il eſt inutile de détailler.

Il n'en ſera pas de même, lorſqu'il s'agira de dire pourquoi un enfant reſſemble à ſa mere, à ſes parens, à ſes ayeux maternels ; à moins qu'on ne ſuppoſe que quelquefois la me-

re fournit auſſi ſon contingent dans l'acte qui reproduit l'eſpéce. Ce contingent ſera un cerveau flottant dans un fluide & ſortant de la maſſe moelleuſe renfermée dans le crâne & les vertebres. Les femmes fourniſſent-elles un pareil fluide dans la copulation ? C'eſt ce qui nous reſte à connoître, les nerfs ſeront-ils les canaux déférens de ce fluide comme dans les hommes? Quels ſont les nerfs qui ſervent à cette fonction? C'eſt ce qui nous reſte encore à examiner. Nous ne pourrons prononcer ſur chacun de ces articles, qu'après des

expériences réitérées & difficiles dans l'exécution. Nous expoſons ſeulement ici nos difficultés, afin que ſi quelqu'un veut ſuivre notre travail, il en voye toutes les conſéquences & le chemin qu'il lui reſte à parcourir.

Après avoir jetté un coup d'œil ſur les animaux, & les avoir comparés avec les plantes, nous conſidérons ſéparément les végétaux, & nous examinons l'emploi qu'on en fait dans la vie. Nous remarquons que les principes des plantes ſont ſenſiblement altérés par l'ébullition, & que la plus grande

partie de leurs propriétés eſt diſſipée par cette méthode. Cette ſimple obſervation nous a conduit à conclure qu'on avoit ceſſé de faire uſage des plantes dans le traitement des maladies, & d'y reconnoître leurs excellentes vertus parce qu'on les adminiſtroit mal. Nous avons cherché, par des raiſonnemens juſtes & des preuves inconteſtables, à ramener au véritable but les eſprits ſéduits ou par l'abus, ou par les préjugés. Semblables à ces corps mus circulairement qui tendent toujours à s'éloigner du centre, on diroit que les hommes prennent

plaiſir à s'écarter de la nature où il faut ſans ceſſe les rappeller pour les maintenir dans le bien. On diroit que, pour connoître la vérité, il faille une façon de penſer diamétralement oppoſée à celle qui a été reçue juſqu'à préſent. Elle eſt auſſi bien cachée dans cette retraite, que dans le fond de ce puits où l'avoit placée le Philoſophe.

Un autre objet non moins important où l'on voit l'étendue & la durée de l'empire de l'erreur, c'eſt cette adminiſtration prodigue de l'huile dans les affections de la poitrine, & dans toutes les

les affections de la poitrine & dans toutes les maladies où il s'agit d'adoucir. Juſqu'ici on ne s'eſt point méfié de l'huile, & on l'a regardée comme un remede innocent, parce qu'elle eſt douce au goût & lubréfiante au tact. Cette apparence de douceur lui a donné tout ſon crédit, & l'a fait employer ſans crainte & avec prodigalité. Cet abus a conduit plus d'une victime au tombeau. Il étoit donc juſte d'enlever à ce médicament ſon maſque & de dévoiler au Public toute ſa perfidie.

On a diſputé long-temps &

l'on diſpute encore s'il y a de véritables lithontriptiques, ou des remedes capables de diſſoudre la pierre dans le corps humain. Ceux qui en admettoient, avoient trop de confiance, parce qu'ils n'étoient pas éclairés par une théorie ſuffiſante, & qu'ils propoſoient par conſéquent des remedes inefficaces, ou du moins inutiles. Ceux qui n'en admettoient pas, jettoient dans le déſeſpoir les perſonnes affligées de cette cruelle maladie en les condamnant ſans appel à une opération dangéreuſe & cruelle, & ralentiſſoient le zele

louable de ceux qui ſont diverſes tentatives pour ſoulager les malheureux dans leurs infirmités. La moindre attention ſur les principes que nous établiſſons décidera bientôt la queſtion. La pierre, ce corps dur, qui croît quelquefois dans notre veſſie, a d'abord été un corps fluide dans nos veines. C'eſt originairement une glaire enfantée par l'abus des choſes non naturelles ou par la diſpoſition primordiale des humeurs. Par différens moyens on rend à ce corps dur ſon état primitif, l'on peut ſouvent ſans opération délivrer les hommes de

ſupplices affreux & redoutables.

Nous jettons enſuite nos regards ſur la rage, autre tourment horrible des hommes contre lequel on n'a pas trouvé de ſpécifique aſſuré. Nous prouvons que cette dangereuſe maladie doit ſon principe à un phoſphore ſemblable au feu électrique qui s'allume, ou ſe dégage dans les veines. Nous aurions pu prouver cette aſſertion par l'exemple de pluſieurs perſonnes qu'on a trouvé conſumées & réduites en cendres, ſans qu'on ait pu accuſer d'autre cauſe qu'un feu inté-

rieur qui s'étoit développé dans leurs entrailles. Quoique l'on eût pu en citer quelques hiſtoires, elles euſſent paru trop merveilleuſes pour mériter toute confiance ſans autre examen. La matiere de la ſueur, ſemblable à l'urine, engendre ce phoſphore. Deux obſervations rapportées dans le Journal de Médecine (*a*), en fourniroient une preuve déciſive. La premiere,

(*a*) Juillet 1757. par M. *Laurens*, Docteur en Médecine des Facultés de Montpellier & de Douai.

Août 1757. par M. *Lavirotte*, Médecin de la Faculté de Paris, Cenſeur Royal, & premier Médecin de l'armée du Haut-Rhin.

ſur un payſan devenu tout à coup hydrophobe, après avoir éprouvé une chaleur exceſſive, & ſans avoir été mordu par aucun animal enragé. La ſeconde, d'une rage ſpontanée dans un jeune homme qui s'étoit découvert ſans précaution tandis qu'il étoit en ſueur. Nous propoſons le camphre pour exterminer ce monſtre horrible, & nous ſommes perſuadés par l'analogie que c'eſt une des meilleures armes dont on puiſſe ſe ſervir contre lui.

On dit tous les jours que la nature eſt induſtrieuſe, & qu'il faut ſans ceſſe lui arracher ſes

ſecrets. Que ne diſons-nous plutôt que nos yeux ſont couverts de nuages, que la vérité eſt à côté de nous ſans que nous l'appercevions, que nous cherchons ſouvent la nature où elle n'eſt point. C'eſt un reproche qu'on pourroit ſouvent faire aux hommes qui ont l'imagination la plus vive & le plus de déſir d'apprendre. Moins pour avoir le ton prophétique, que pour s'aſſurer de la marche des maladies, le Médecin combinoit les ſimptômes afin d'en connoître l'évenement. Mais comme il lui manquoit ſouvent le vrai point de certitude, ſon

pronoſtic mal aſſuré s'écrouloit & faiſoit rire de l'Achitecte qui l'avoit bâti ſur de ſi foibles fondemens. Il tâtoit le pouls, comme ſes peres l'avoient fait avant lui, & il ne ſe doutoit pas qu'il tenoit ſous ſes doigts le Protée qui devoit lui donner la réponſe à ſa difficulté, il ignoroit la maniere de l'interroger, voilà pourquoi il n'en étoit plus inſtruit après l'avoir ſerré contre le poignet. Cet examen ne lui étoit pas quelquefois plus utile qu'à cet empirique qui ſe contentoit de toucher le pouls de ſes malades avec le bout de ſa canne. Aujourd'hui le pouls

parle clairement, parce que l'on ſçait écouter ſes oracles, & que l'on entend ſon langage : la connoiſſance du pouls devient la baſe de la Médecine-Pratique, au lieu qu'elle n'en étoit que l'acceſſoire. C'eſt ce que nous mettrons en évidence par l'expoſition de quelques pouls qui nous ont paru avoir un caractere particulier.

Enfin nous établirons les cauſes qui tendent à faire dégénérer l'eſpéce des hommes bien faits. Tous les jours on conſulte les Médecins ſur cet objet. Il ſemble qu'on leur faſſe des reproches de ne pas remédier à

cette dépravation. Comme pluſieurs Phyſiologiſtes ont allégué des cauſes fort éloignées, les digues qu'ils leur ont oppoſées, ſont ſans force & ſans efficacité. Préſumant avoir découvert les vraies cauſes, il nous a été plus facile d'indiquer le remede le plus aſſuré. Si l'on trouve plaiſantes les idées que nous avançons ſur ce ſujet, nous aurons eu l'avantage d'amuſer un peu nos Lecteurs après les avoir occupés pendant quelque temps de réflexions ſérieuſes & intéreſſantes. *Fas eſt ridendo dicere verum.*

MEMOIRE

MÉMOIRE
SUR
LE CERVEAU,
OÙ L'ON DEVELOPPE
le principe de la Génération.

LORSQUE j'entrepris l'ouvrage de la Médecine de l'Eſprit, je conçus le projet d'examiner la ſtructure intime du Cerveau ; je croyois dans cet inſtant qu'il me ſuffiſoit de m'en rapporter á ce qu'avoient dit les plus célebres Anatomiſtes qui en avoient décrit ſi

exactement la conformation ſuperficielle, la différente configuration des contours, des anfractuoſités, des éminences, des enfoncemens, des épanouiſſemens, des plis, des replis que j'obſervois avec eux dans les deux ſubſtances du Cerveau & du Cervelet. J'adoptai auſſi ſur la foi de pluſieurs ſçavans Phyſiciens & Phyſiologiſtes, une organiſation particuliere du Cerveau, & en conſéquence j'établis tout le jeu chimérique des fibres dont j'ai parlé pour expliquer d'une maniere ſatisfaiſante les fonctions animales. je penſois avec eux qu'il étoit néceſſaire que le Cerveau eût une organiſation particuliere : de-là, eſt venu mon erreur.

Peu effrayé par les difficultés qu'on avoit regardé juſqu'alors inſurmontables, je pris le ſcalpel & je cher-

chai dans la ſubſtance du Cerveau, des choſes qu'avoit créé mon imagination, ſéduite par trop de crédulité. Je n'apperçois qu'une maſſe griſâtre, ſillonnée par des rayons moëlleux qui ſe réuniſſent à une maſſe très-blanche. Peu ſatisfait, je ne m'en rapporte plus à mes yeux ſeuls qui ne me font pas voir plus d'organiſation dans la ſubſtance du Cerveau, que dans une pelotte de cire, quoi qu'en diſe *Stenon*. (*a*) J'ai recours à la loupe & au Microſcope; mais je

(*a*) De dire que la ſubſtance blanche n'eſt qu'un corps uniforme, comme ſeroit de la cire, où il n'y a point d'artifice caché, ce ſeroit avoir un ſentiment trop bas du plus beau chef-d'œuvre de la nature. Diſcours de *Stenon*, ſur l'Anatomie du Cerveau. Il eſt imprimé dans l'expoſition Anatomique de M. *Winſlow*. Voyez la p. 462. du Tome 4. part. 2.

ne ſuis pas plus avancé, je n'apperçois aucune trace de fibres, excepté les vaiſſeaux qui ſervent à arroſer & entretenir cette maſſe moëlleuſe. Je ne me décourage point ; j'imagine un autre expédient. Je ſépare avec dextérité toutes les parties du Cerveau, je les place ſur un verre bien blanc, je poſe une bougie ſous le verre, & en obſervant chaque partie qui fait le ſujet de mon examen, voici ce que j'y remarque.

1°. La ſubſtance corticale, ou griſe du Cerveau m'a paru très-tranſparente & ſemblable entierement à une gelée animale.

2°. La ſubſtance médullaire, ou blanche étoit plus opaque, & n'offroit à la vue aucune diſtribution de fibres, elle reſſembloit à du lait caillé, ou plutôt à une bouillie fort épaiſſe.

3°. La glande pinéale dont la ſubſtance eſt preſque toute corticale, tandis que ſes péduncules ſont un peu médullaires, m'a paru tout-à-fait tranſparente. Pour examiner ce corps dans tous les ſens, je l'ai coupé longitudinalement, enſuite j'ai coupé tranſverſalement une des portions longitudinales. Je n'y ai remarqué aucune opacité. Enfin ce corps reſté ſur le verre, s'eſt deſſéché comme une membrane, & a conſervé ſa diaphanéité.

4°. Le corps calleux, ou centre ovale, étant une portion de la ſubſtance médullaire, eſt auſſi très-opaque, & ne différe pas de la ſubſtance médullaire. J'ai fait deux ſections de cette voûte, & je les ai placé ſur le verre, de façon qu'une portion montroit la ſurface externe, tandis que

l'autre préſentoit la ſurface interne; je n'y ai apperçu aucune différence entre la ſubſtance médullaire, & elle a préſenté la même opacité.

5°. Les corps canelés ſont en partie tranſparens & en partie opaques. En effet ils ſont compoſés de lames blanches & de lames cendrées. J'en ai examiné une coupe verticale & une coupe transverſale. Dans ces deux ſections différentes, j'ai toujours vu les filets médullaires, opaques, & les filets corticaux fort tranſparens.

6°. Les couches des nerfs optiques offrent le même ſpectacle que les corps canelés. Cela doit être puiſqu'elles ſont blanchâtres à leur ſuperficie, & que leur ſubſtance intérieure eſt mêlée de gris & de blanc, ce qui y fait paroître, quand on les diſſéque, des raies différemment

colorées à peu près comme celles des corps canelés.

7°. Les tubercules qu'on a appellé *nates*, dénomination qu'après le fameux *Stenon* (*a*) blâme M. *Winslow*, disant dans son exposition Anatomique, traité de la tête, n. 79. que les noms qu'on a donné à ces tubercules sont très-impertinens & ne marquent aucune ressemblance aux choses mêmes dont on les a tiré. Je suis d'accord sur l'impertinence ; mais pour la ressemblance, je la trouve très-vraie. (*b*) J'en dis autant des noms d'*anus* & de *vulva*. Voici ce que j'ai obser-

(*a*) Voyez ce discours déja cité. pag. 485.

(*b*) *Nates nominantur propter eam quam cum natibus habent similitudinem*, dit Grew. *Jacobi Grevini ad partium comp. delineationes expositio*. Elle se trouve à la

vé dans l'examen de ces tubercules ; leur ſurface qui eſt blanche, eſt opaque ; leur épaiſſeur qui eſt griſâtre, eſt tranſparente. Je les ai coupé dans leur longueur pour les examiner avec l'éminence qu'on appelle *Teſtes*

8°. Le cervelet étant compoſé de deux ſubſtances comme le Cerveau ; il a offert le même ſpectacle.

9°. La moëlle allongée qui ſert de baſe commune au Cerveau & au cervelet, eſt toute médullaire & eſt abſolument opaque.

10°. Enfin la moëlle épiniere eſt en partie opaque & en partie diaphane par rapport aux deux ſubſtances dont elle eſt compoſée.

Il réſulte donc de ces obſerva-

fin de l'épitome de *Véſale*. Voyez auſſi la nouvelle Anatomie raiſonnée par *Daniel Tauvry*. p. 226.

tions que le Cerveau, le cervelet & toutes leurs parties ſont compoſés de deux ſubſtances dont l'une eſt opaque & l'autre tranſparente. Celle qui eſt opaque, eſt la médullaire; celle qui eſt diaphane eſt la corticale. On ſent bien que nous ſous-entendons ici les membranes telles que les méninges, le plexus choroïde & les vaiſſeaux ſanguins. Pour mieux nous aſſurer encore de la vérité de ces faits, nous avons mis tremper dans de l'éau froide, pendant deux jours, un morceau de ſubſtance corticale & un morceau de ſubſtance médullaire: ces morceaux examinés de la même maniere que les précédens, n'ont préſenté d'autre différence, ſinon que la ſubſtance médullaire étoit beaucoup plus blanche; mais cela n'a pas empêché qu'étant placée ſur le verre, elle ne fût opaque, & que la ſub-

ſtance corticale ne fut diaphane.

11°. La ſubſtance corticale ſe deſſécha plus promptement ſur le verre, & forma une membrane auſſi tranſparente & de la même couleur que de la colle de poiſſon. Sur la ſubſtance médullaire, il s'eſt d'abord formé une pellicule, comme il s'en forme ordinairement une ſur la bouillie qui ſe refroidit. Peu à peu cette croute ſe durcit; mais elle paroiſſoit avoir moins de ſolidité & de cohérence que la membrane produit par la ſubſtance corticale. Voyant donc que tout ce que j'avois appris ſur la texture du Cerveau n'étoit qu'une illuſion, je commençai à me méfier des connoiſſances que j'avois ſur ſes uſages. Cette méfiance écarta loin de moi tous les ſyſtêmes reçus juſqu'à-préſent, & me fit entrevoir une lumiere qui pourra jetter un grand

jour ſur les queſtions les plus importantes & les plus difficiles de la Phyſiologie. Ainſi réduit au doute ou plutôt à une ignorance parfaite ſur les fonctions de ces ſubſtances tant opaques que tranſparentes que j'avois obſervé, j'eus recours à la voie d'Analogie. Parmi les idées qu'elle m'a fourni, les unes ſont vrai-ſemblables, les autres appuyées de preuves toutes réunies forment un corps de doctrine probable & plus aſſuré que les ſyſtêmes & les hypothèſes déja inventés pour expliquer pareils phénomenes.

Je conſidere le Cerveau comme le noyau qui ſe trouve enfermé dans le fruit des plantes, & qui contient le germe de l'eſpéce qu'il doit reproduire. Je m'explique.

1°. Dans un noyau on voit une écorce dure & ligneuſe, deſſous cet-

te écorce une envéloppe membraneuſe, enſuite une amande dont la texture ne préſente qu'une ſimple cohérence entre les parties. Ce que je viens de dire du noyau peut s'appliquer à toute eſpéce de graines, de glans, de ſemences, &c.

De même le Cerveau eſt défendu par une boëte oſſeuſſe; l'intérieur de cette boëte eſt tapiſſé par les ménin-ges qui ſervent à leur tour d'enveloppe au Cerveau. Ce Cerveau eſt une ſubſtance mollaſſe & moëlleuſe dont les parties ne paroiſſent que rapprochées ſans avoir une forte cohéſion entr'elles.

2°. En ouvrant une noix, vous trouverez dans chaque hémiſphere deux lobes bien ſéparés par une eſpéce de diaphragme fortement attaché à la partie longitudinale & moyenne de

la coquille. Vous voyez encore à la tête de la noix un cartilage ligneux, demi-circulaire qui ſepare les deux lobes inférieurs des deux lobes ſupérieurs. On croiroit que la nature a employé tout cet artifice pour ſoutenir toutes les parties du Cerneau dans le temps qu'il n'étoit qu'une morve, & empêcher que ſes parties ne ſe confondiſſent entr'elles.

De même le Cerveau eſt partagé en pluſieurs chambres par des cloiſons particulieres. La cloiſon ſupérieure repréſente une eſpéce de médiaſtin entre les deux grands lobes du Cerveau. La moyenne partage le Cerveau du cervelet. ; l'inférieure diviſe la partie poſterieure du cervelet en deux petits lobes. La premiere qui eſt longitudinale & falciforme, eſt appellée la faux de la dure mere ;

la ſeconde qui eſt tranſverſale, & qui eſt comme une eſpéce de plancher eſt la tente du cervelet; la troiſiéme qui a peu d'étendue & qui eſt attachée à l'os occipital, eſt nommée petite cloiſon occipitale. L'union de ces cloiſons les tient réciproquement fort tendues, de ſorte que la tente eſt capable de ſoutenir un poids conſidérable ſans s'abaiſſer, & que la faux peut réſiſter aux efforts de côté & d'autre ſans céder ni à droite ni à gauche. C'eſt ainſi que les deux quarts de ſphere du Cerveau ſont partagés entr'eux; c'eſt ainſi qu'ils ſont ſeparés des deux lobes du cervelet. N'apperçoit-on pas ici le même mécaniſme que celui qui ſe rencontre dans la noix, & ne pourroit-on pas dire de même que toutes ces précautions de la part de la nature n'ont été pri-

ſes ſans doute que pour empêcher la ſubſtance mollaſſe du Cerveau, de s'abbaiſſer & de mettre la confuſion dans une partie où le plus grand ordre eſt néceſſaire ? L'homme fait tant de mouvemens & en fait de ſi violens qu'il n'auroit pu exiſter un moment ſans cette ſage prévoyance.

3°. De la graine partent les tiges qui ſe diviſent en pluſieurs branches.

De même, il ſort du Cerveau pluſieurs trôncs de nerfs qui ſe partagent en une infinité de ramifications ; de ſorte que celui qui voit pour la premiere fois une planche de Névrologie, ou un ſujet dont on n'a conſervé que les nerfs avec leur diſtribution, s'imagine voir un arbre qui ſeroit dépouillé de ſes feuilles.

Nous pourrions étendre plus loin cette comparaiſon en faiſant paſſer

en revue les marons, le bled même & tous les autres grains ; mais ceci pourra faire l'objet d'un autre mémoire. Qu'il nous ſuffiſe d'avoir rapporté ces traits de reſſemblance. Nous en avons dit aſſez pour faire voir notre but & toute l'étendue de la queſtion préſente. Suivons ſeulement ici les inductions qu'entraîne néceſſairement avec elle l'identité du Cerveau humain & de toutes les ſémences. S'il eſt indubitable que les ſemences ſoient le principe de la germination, de la vie, de la végétation des plantes ; ſeroit-il hors de vraiſemblance que le Cerveau qui eſt un noyau animal fût le principe de la fécondation, du developpement, de l'accroiſſement des animaux ? Non ſans doute, & c'eſt ce que nous allons tâcher de prouver. Voici donc

l'homme

l'homme devenu plante, & tous les animaux qui rentrent dans le ſyſtême général des végétaux dont on les croyoit bien ſéparés : mais les en ſéparera-t-on encore s'ils ſont conçus, s'ils naiſſent, s'ils ſont nourris, s'ils croiſſent, s'ils meurent comme les plantes. Nous ne parlons ici que de la machine de l'homme ; & notre intention n'eſt pas de porter aucune atteinte au ſouffle Divin qui l'anime. Nous prétendons ſeulement montrer que la nature eſt uniforme dans la génération des êtres.

Hartſoëker & Lewenoëck après des expériences réitérées, ont vu, ou ont cru voir dans la ſemence des mâles, des animalcules ſemblables à des vers. Andri, Valiſnieri, & pluſieurs autres ont été attachés à cette opinion.

Dalempatius a cru y appercevoir des eſpéces de têtards qui, quittant leurs enveloppes, devenoient très-diſtinctement des figures humaines.

Le plus éloquent & le plus perſuaſif des Phyſiciens de notre ſiécle a reconnu des corpuſcules flottans dans la matiere ſéminale, il les a appellés molécules organiques.

Dans une diſſertation imprimée dans un Mercure de l'année 1750. contre les oviparistes & les vermiculiſtes, l'Auteur croit que le fetus eſt produit ſous une forme fluide dans les véſicules ſéminales du mâle par le concours du ſang purifié dans les teſticules, & par celui des eſprits qui viennent ſe rendre dans ces mêmes véſicules. Voici l'expérience déciſive qu'il rapporte en ſa faveur.

Un Phyſicien exact & fidele, dit-il,

reçut de la ſemence humaine dans de l'eau claire & froide, au ſortir du canal de l'uretre, dans laquelle il vit très-diſtinctement, même ſans le ſecours des verres, un fétus blanc, de matiere opâque & fluide, dont la tête étoit d'un tiers plus forte que le reſte du corps; il pendoit aux quatre extrémités du tronc quatre filets qui formoient les bras & les jambes. Le même Phyſicien a fait d'autres expériences & qui lui ont toujours fait voir dans la ſemence des animaux, des embrions de la même eſpéce formés d'une matiere blanche & fluide, ayant une tête fort groſſe & le reſte du corps fort petit.

Quoi qu'il en ſoit ces animalcules, ces têtards, ces molécules organiques, ces embrions formés d'une matiere opaque & fluide, ne ſont

autre choſe que de petits Cerveaux, nageans dans la ſemence. C'eſt cette bulle même qu'on apperçoit au moment de la fécondation & qui paroît avant le *Punctum ſaliens*. Bulle que pluſieurs Phyſiologiſtes ont eu raiſon de regarder comme le Cerveau même de l'animal. Ce Cerveau qui eſt une graine animovégétale, ou le noyau dont doit germer l'animal, pouſſe dabord des racines pour s'attacher à un endroit d'où il puiſſe tirer ſa nourriture, & il tient à cet endroit de la même maniere que les racines d'une plante ſont adhérentes à la terre.

C'eſt ici qu'il faut ſe rappeller dans la mémoire ce que nous venons de dire de la compoſition du Cerveau, c'eſt-à-dire de ce mélange de ſubſtances tranſparentes & opaques;

on diroit que la ſubſtance tranſparente ſeroit formée de la partie la plus fluide de la matiere ſéminale, tant elle a d'analogie avec elle; tandis que la ſubſtance plus opaque ſeroit formée de ces filets plus opaques qui ſe rencontrent dans la ſemence. Dailleurs nous prouverons plus amplement que la ſemence elle-même eſt une matiere cérébelleuſe. Il faut encore ſe reſſouvenir de la facilité avec laquelle ces ſubſtances ſe convertiſſent en membrane & même en cartilage; qualité eſſentielle pour le développement de l'embrion. Nous entrerons dans un plus grand détail ſur cet article, & nous alléguerons toutes les preuves néceſſaires.

SUITE DU MEMOIRE

Où l'on prouve que le Cerveau eſt le principe de la génération. Uſage propre & ſtructure véritable des Teſticules.

JE ne cherche pas ici à établir un ſyſtême, je tâche ſeulement à lier par le raiſonnement des expériences ſoutenues elles-mêmes par d'autres expériences. Je tente de dévoiler un myſtere que la nature a pris tant de ſoin de dérober à nos yeux. J'ai dit dans mon précédent Mémoire que le Cerveau étoit une graine animovégétale qui ſervoit à la réproduction des animaux, & j'ai tâché de le prouver par l'Autopſie & par l'Analogie. Deplus, j'ai avancé que la

ſemence contenoit un grand nombre de ces petits Cerveaux flottans; c'eſt ce qu'il s'agit de démontrer aujourd'hui. J'irai encore plus loin, je ferai voir que cette matiere ſéminale vient directement du Cerveau même : voici mes preuves.

Prenez une goutte de matiere ſéminale féconde, mettez-la ſur un verre, laiſſez-la ſecher, vous y appercevrez un principe d'où ſortent des filets qui ſe diſtribuent en une infinité de ramifications avec autant d'ordre que les nerfs ſe diviſent dans le corps humain. Je ne puis mieux comparer ces ramifications qu'à celles qu'on voit ſur les lobes d'une groſſe féve au moment de la germination. Grew & Leewenoeck nous en ont donné la figure : ces filets nerveux, ſéminales, paroiſſent compoſés des fi-

lamens blanchâtres qu'on remarque dans la ſemence ; il en eſt ainſi de tous les nerfs du corps humain qui prennent leur origine & ſont formés de la ſubſtance médullaire. La partie la plus fluide & diaphane de la ſemence en ſe deſſéchant ſur le verre forme une pellicule tranſparente de même que la ſubſtance corticale du Cerveau, forme en ſe deſſéchant une menbrane tranſparente, comme je l'ai obſervé dans mon premier Mémoire. Cette propriété eſt particuliere au ſperme, car les autres ſucs lymphatiques, & cette lymphe épaiſſie que l'on tire des bronches ne donnent pas le même phénomène. Il eſt donc demontré qu'une goutte de matiere ſéminale féconde contient les premiers rudimens du corps humain, & qu'elle ne les contient que

parce qu'elle eſt ſemblable à la matiere du Cerveau, qu'elle en a les propriétés & qu'elle part du Cerveau, comme nous le prouverons après que nous aurons ſeulement jetté un coup d'œil ſur la végétation de cette goutte de ſperme ; ou plutôt ſur le développement de l'embrion.

Cette goutte de matiere ſéminale lancée dans la matrice, qui, par ſa chaleur humide eſt l'endroit propre au développement de ce germe, ſe gonfle & ne forme d'abord qu'un Cerveau, ou une tête dont doivent ſortir les extrémités comme autant de branches. Je ſuis induis à le croire par le fait ſuivant.

Une fille âgée de 24. ans, eut ſes regles ſupprimées quelques jours après un commerce illicite, elle laiſſa encore écouler huit jours, en

datant du moment que devoient paroître ſes regles ; mais rien ne paroiſſant, & craignant à juſte titre, d'être déshonorée, elle prit dans ſon déſeſpoir les plus violens emménagogues pour ſe procurer l'éruption qu'elle déſiroit avec tant d'impatience. En peu de temps elle y réuſſit ; mais elle eut des coliques ſi vives & une hémoragie ſi abondante, qu'appréhendant de perdre la vie, elle m'appella à ſon ſecours & me fit ſecrétement l'aveu de la cauſe du mal qu'elle éprouvoit. Sans témoigner trop de curioſité, j'examinai un caillot de ſang qu'elle venoit de rejetter ; j'y remarquai une eſpéce de bulle de la groſſeur d'un grain de chenevis, ſur laquelle je crus appercevoir les traces d'une face humaine ; à une extremité de cette bulle, je vis de très-petites appen-

dices filamenteuſes ; je l'ouvris & il n'en ſortit qu'une eſpéce de glaire blanchâtre. Tout m'indiquoit que c'étoit une tête qui renfermoit déja le Cerveau auquel je venois de donner l'iſſue : ce qui m'annonçoit en même temps que l'avortement étoit fait ; je ne fus pas trompé dans mes conjectures. La fille raſſurée n'eut par la ſuite aucun ſimptôme de groſſeſſe.

Quoique je n'aie que ce fait unique à rapporter, il doit cependant ſuffire puiſqu'il ſe trouve autoriſé par les obſervations de Moriceau qui nous a donné les proportions & la repréſentation du corps de l'enfant ſelon les différens temps de la groſſeſſe. (*a*) Dailleurs tous les Obſervateurs aſſurent que vers les premiers temps de

(*a*) Traité des maladies des femmes groſſes. liv. 1. pag. 80.

la conception, l'embrion ne paroît être qu'une tête ; qu'au premier mois de la groſſeſſe, la tête eſt auſſi groſſe que tout le reſte du corps, & que dans un fétus plus avancé, la tête fait plus des deux tiers de la maſſe. Enfin il n'y a perſonne qui n'ait remarqué que la tête des enfans eſt beaucoup plus groſſe qu'elle ne doit être proportionnellement aux autres parties de leur corps. Suivant mes principes, il ſera facile de rendre compte de ce phénomène, puiſque c'eſt une matiere analogue au Cerveau, qui devient Cerveau elle-même ; Cerveau qui prend le premier ſon accroiſſement pour fournir enſuite le germe au développement des autres organes ; ainſi les lobes des graines ſe gonflent-ils d'abord pour pouſſer enſuite la tige & les racines.

Il ne me reſte plus à préſent qu'à montrer la route par laquelle paſſe cette matiere cérébelleuſe pour ſortir du corps humain, & être jettée dans un autre corps où elle recevra la vie & la croiſſance.

Les Teſticules reçoivent leurs nerfs des grands nerfs ſimpathiques, communément dits nerfs intercoſtaux. Nous n'ignorons pas qu'ils reçoivent encore des nerfs lombaires & des nerfs ſacrés qui communiquent avec les grands ſimpathiques : mais ils ne nous paroiſſent ſe diſtribuer qu'aux tuniques des Teſticules & ne ſervir qu'en partie aux uſages dont il va être queſtion. C'eſt le grand nerf ſympathique qui joue le plus grand rôle & qui ſeul va fixer nos regards.

Perſonne n'ignore la grande quan-

tité de ganglions que forment les grands nerfs ſympathiques : ces ganglions ſont conſidérés par M. Winſlow, comme autant de petits Cerveaux d'où naiſſent de nouvelles ramifications de nerfs; ce ſont, dit-il, autant d'origines ou de germes diſperſés de cette grande paire de nerfs. (*a*) Perſonne n'ignore auſſi leur fréquente communication avec les principaux nerfs du corps humain. Ces grands nerfs après avoir formé les plexus cardiaque, hépatique, ſtomachique, renal, méſentérique, ſolaire, donnent des filets nerveux qui accompagnent les vaiſſeaux ſpermatiques. Ce ſont ces derniers filets nerveux qui s'épanouiſſent enſuite, & qui forment un nouveau ganglion

(*a*) Voyez ſon Traité des nerfs. N. 364.

fort conſidérable, auquel on a donné le nom de Teſticules. Organe que tous les Anatomiſtes ont regardé juſqu'à préſent comme une eſpéce de glande, mais qui n'eſt réellement qu'un vrai ganglion : tout tend à le prouver.

En effet ces grands nerfs ſortent du bas ventre accompagnés des arteres & des veines, & enveloppés étroitement des membranes du cordon ſpermatique ; arrivés aux Teſticules, ils ſe dilatent, & forment la tunique albuginée ou tunique propre du Teſticule. A l'inſpection ſeule cette tunique paroît toute nerveuſe & le produit de l'épanouiſſement d'un nerf. C'eſt ainſi que le nerf optique forme le globe de l'œil par ſa dilatation. De la circonférence de cette tunique albuginée ſe détachent mille

petits filets nerveux qui compoſent une eſpéce de trame ; ils ſont arroſés par de petits vaiſſeaux ſanguins qui ſe diviſent & ſe ſoudiviſent en un grand nombre de ramifications.

Comme la diſſection des Teſticules eſt fort difficile par rapport à la flexibilité & à l'adhérence des membranes entr'elles ; voici l'expédient que j'ai imaginé pour mieux m'aſſurer de la vérité de ces faits ; j'ai fait bouillir des Teſticules dans de l'eau ſimple pendant quatre heures, ils ſe ſont bien raffermis & je les ai diſſéqués beaucoup plus aiſément. En coupant lateralement la tunique albuginée, on en fait ſortir un corps ellipticoſphéroïdal ou de figure olivaire qui s'eſt durci : de même qu'en ouvrant la ſclérotique on fait ſortir la prunelle après une cuiſſon ſuffiſante,

te ; lorſqu'on détache ainſi ce corps olivaire, on voit très-diſtinctement toutes les fibres qu'il reçoit de la tunique albuginée qui eſt très-lice dans ſa ſurface intérieure, & où l'on n'apperçoit aucune trace de l'inſertion du cordon ſpermatique. On y voit ſeulement quelques vaiſſeaux ſanguins qui rempent & qui ſerpentent ſur cette ſurface.

Après avoir ouvert un Teſticule, je l'ai fait auſſi macérer pendant long-temps dans du vinaigre ; les filets nerveux ſe detachent aiſément de la tunique albuginée : de-là, ils paroiſſent ſe plier & ſe replier ſur eux-mêmes, de ſorte que quand on en allonge pluſieurs paquets & qu'on les abandonne enſuite à eux-mêmes, ils repréſentent aſſez bien la texture d'un crêpe ; ces filets ſont plus multipliés

& plus adhérens vers l'épididime.

L'épididime, ce corps que l'on peut regarder comme une appendice du Teſticule, eſt compoſé des mêmes ſubſtances que le Teſticule même. Cependant la tunique albuginée envoie de ſa ſurface interne de fortes lames qui diviſent les filets nerveux en différens paquets ; de maniere qu'en les coupant tranſverſalement, on voit évidemment la même choſe que quand on a coupé un gros nerf en deux parties ; c'eſt-à dire qu'on voit une maſſe formée de pluſieurs petits faiſceaux réunis. Enfin on ne trouve rien, ſoit dans l'épididime, ſoit dans le Teſticule, qui reſſemble à une glande, au contraire tout tend à prouver que c'eſt un ganglion ou l'expenſion d'un nerf.

La continuation de l'épididime qui

va ſenſiblement en diminuant, donne naiſſance au canal déférent ; ce canal eſt blanc, ferme & un peu applati : ſon tiſſu eſt le même que celui de la tunique albuginée. En un mot il paroît un vrai nerf qui ſort du Teſticule comme ganglion, qui remonte dans la gaine des cordons ſpermatiques, & qui ſe porte enſuite vers les véſicules ſeminales. En coupant tranſverſalement ce canal on en fait ſortir une matiere blanche & comme médullaire, de même qu'elle ſort des gros nerfs : donc les Teſticules ſont des ganglions & non pas des glandes.

Je pourrois alléguer en ma faveur le raiſonnement ſuivant : ſi les Teſticules étoient des glandes, ils en feroient les fonctions : or ils n'en font pas les fonctions. Toute glande ſepa-

re une humeur excrémentitielle qu'on ne peut augmenter à ſon gré, & qui ne peut être retenue ſans léſer manifeſtement l'économie animale ; il n'en eſt pas de même du ſperme. Il y a des temps fort courts, où l'on en fait des pertes conſidérables ; il y a des temps fort longs, où l'on n'en perd pas une ſeule goutte. Si l'on répond à la premiere objection qu'il ſe filtre de nouveau ſperme ; je prouverai que l'eſpace de temps eſt trop court pour donner lieu à une nouvelle filtration. Si l'on répond à la ſeconde objection que le ſperme eſt repompé dans la maſſe du ſang, je demanderai à connoitre la route par laquelle il paſſe pour rentrer dans les vaiſſeaux : je paſſe ſous ſilence une infinité d'autres objections.

De tous ces faits & de tous ces rai-

ſonnemens je penſe conclure avec raiſon que les Teſticules ne ſont pas des glandes, mais des ganglions ; que la matiere ſéminale n'eſt pas une humeur excrémentitielle filtrée dans des glandes;mais que c'eſt une matiere qui vient du Cerveau même, puiſqu'il eſt certain que l'organe qui la fournit prend immédiatement ſon origine du Cerveau,& que la ſemence elle-même a une très-grande analogie avec le Cerveau ; de-là je conclus encore que le Cerveau eſt l'organe primitif deſtiné à perpétuer l'eſpéce, & le premier moteur dans le développement de tous les animaux, qu'il eſt la graine, le noyau, le germe du regne animal.

Si le ſentiment de pluſieurs Philoſophes qui ont vécu longtems avant moi, pouvoit me ſervir d'autorité,

je citerois ici Platon qui penſoit que la ſemence étoit un doux écoulement de la moëlle de l'épine ; je citerois Pithagore qui diſoit que le ſperme étoit un fluide diſtillé du Cerveau ; (a) doctrine qui a été enſeignée par Alcméon ſon diſciple. (b) Je citerois Hippocrate qui donne les raiſons pour leſquelles la matiere ſéminale doit ſortir du Cerveau & de la moëlle de l'épine.(c)Je citerois auſſi pluſieurs

(a) *Semen eſt cerebri ſtilla quæ in ſe continet calidum vaporem ; hæc verò dum infunditur Vulvæ ex cerebro ſaniem, humorem, ſanguinemque profluere : ex quibus carò, nervi, oſſa, pili, totumque conſiſtat corpus, ex eo autem vapore ſenſum atque animam conſtare. Diogenes Laert. in vitâ Pithagoræ, pag. 492. ex edit. Vincentii lugd. 1561.*

(b) *Vid. id. ibid. in vitâ Alcmæonis, p.* 523.

(c) *Cujus rei iſtud eſt argumentum, quod*

Phyſiciens qui ont dit que la ſemence étoit le plus pur du ſuc nerveux ; mais tous ces Sçavans manquoient des preuves Anatomiques que nous venons d'alléguer; ils étoient conduits à cette connoiſſance ſeulement par des inductions Phyſiques. Tout homme ſenſé s'en trouvera peu éloigné, s'il fait attention à cette grande foibleſſe, à cet abattement ſubit, à cet épuiſement rapide qui arrive au moment d'où l'on ſort de livrer un combat amoureux. Qu'on me permette de

ubi rem veneream exercemus, tantillo emiſſo, imbecilles evadimus ; iſtud verò ſic ſe habet, ex toto corpore venæ & nervi in pudendum procedunt. . . in ſpinalem medullam ex toto corpore viæ quædam feruntur & ex cerebro in lumbos. . . . . at ubi in ſpinalem medullam genitura pervenerit, per venas quasdam, quibus illi via patet, ad venas fertur. Lib. de genitură. §. 1.

m'arrêter un inſtant ſur le portrait d'un homme qui s'eſt trop exercé dans la lice de Cithère.

Celui qui s'eſt abandonné avec excès à l'acte vénérien, perd ſon embonpoint, ſes joues ſe creuſent, ſa vue s'affoiblit, ſes paupieres deviennent livides, ſes yeux ſont ternes, on ne s'apperçoit plus de ce feu qui y brilloit autrefois; toutes les fonctions de l'ame ſe font avec moins de liberté & de vivacité, la mémoire chancelle, l'imagination s'égare, la raiſon diminue, tous les ſens ſont dans une eſpéce d'engourdiſſement: preuve autentique que le Cerveau ſe deſſéche & ſe conſume. En pourra-t-on douter, ſi l'obſervation rapportée par Galien ſe trouve véritable. Il dit qu'on a vu quelquefois dans des hommes laſcifs le Cerveau tellement

diminué que cette partie n'étoit pas plus groſſe que le poing. Ce ſeroit auſſi une des preuves les plus convaincantes que le Cerveau fourniroit le principe de la génération puiſque cette maſſe moëlleuſe s'épuiſe par l'acte qui l'opére.

Si la tête a ſes langueurs, la poitrine eſt auſſi affectée de différentes infirmités. Pluſieurs deviennent phtiſiques par de trop fréquentes careſſes. Ils ont une fiévre lente, une gêne dans la reſpiration, une ſoif ardente, une inſomnie continuelle, une toux ſeche & fatiguante ; l'eſtomac ne fait plus ſes fonctions : de-là, toutes les maladies qui naiſſent des digeſtions mauvaiſes ou imparfaites. Les Sécrétions ſont ſuſpendues ou ſe font mal : de-là toutes les maladies chroniques qui naiſſent de l'obſtruction ou de l'atonie

des viſceres. Les Jointures s'affoibliſſent, le ſang s'appauvrit, toutes les forces ſont diſſipées : de-là les rhumatiſmes, la goute & toutes ces infirmités qui annoncent une vieilleſſe anticipée & qu'on s'eſt procuré par l'excès de ſa lubricité.

Mais c'eſt dans les parties naturelles que l'amour fait ſes plus funeſtes impreſſions. Je ne parle pas ici de ces maux empeſtés qui, par un commerce impur, ſe répandent dans les veines ; j'entends le délabrement d'un organe qui a perdu ſon reſſort, qu'il ne peut plus ni obtenir, ni acquérir, & cette ſtérilité qui eſt l'opprobre du ſexe dont on ne porte plus que de viles marques, ou plutôt les honteux haillons. Les parties voiſines ſe reſſentent encore plus que les autres de ce libertinage outré, & ſont

ainſi punies d'avoir contribué de leur part à l'excès des plaiſirs. Plus cette volupté a été grande, plus ſon excès a été pernicieux. Cette même volupté qui a été faite pour donner la vie, donnera bientôt la mort quand on en abuſera.

L'amour exige des ſujets robuſtes pour livrer ſes combats. Ceux qui ſont naturellement foibles, auſſi-bien que ceux qui ſont convaleſcens ne ſont pas en état d'obéir à ſes ordres. Ils ont beſoin de leur chaleur naturelle ſans chercher à la diſſiper avec les femmes. Cette diſſipation leur coûte toujours la ſanté, & quelquefois la vie ; comme il eſt arrivé à celui dont parle Galien qui n'étant pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya à ſa femme le tribut conjugal. Combien de vieillards ont trouvé leur tombeau

dans un mariage avec de jeunes femmes pour leſquelles ils avoient conçu la plus ardente paſſion. Combien de jeunes gens ont perdu toute leur vigueur & ont abregé le fil de leurs jours par un plaiſir prématuré, pris à contre-temps, ou au-delà des forces. Après ces exemples n'eſt-on pas en droit de conclure que la liqueur ſéminale eſt une matiere qui tient au principe de la vie ; que ce n'eſt pas une humeur ſimple filtrée dans une glande & ſimplement utile ; que ce n'eſt pas un excrément du ſang travaillé dans un organe placé hors du corps par la nature ; mais que c'eſt un fluide émané du Cerveau, qui prend ſon cours par les nerfs ci-deſſus mentionnés. C'eſt la raiſon pour laquelle en en répandant une ſi petite quantité, le corps ſouffre une altération ſi conſi-

dérable. C'eſt la raiſon pour laquelle les gens de lettres ſont ſi peu féconds & ſi peu propres à l'exercice vénérien. Ils diſſipent leur eſprit à l'étude & emploient leur Cerveau à un autre uſage. C'eſt la raiſon pour laquelle ceux qui veulent conſerver les forces, ſoit de leur corps, ſoit de leur eſprit, s'abſtiennent d'habiter avec les femmes. Les Athlétes pour être plus robuſtes & plus vaillans dans les jeux Olympiques ne ſe marioient jamais. Les Philoſophes qui ont voulu élever leurs ames juſqu'aux plus ſublimes contemplations, ont fuit tout commerce avec les femmes.

D'auſſi fortes inductions autoriſent ſans doute l'opinion des anciens qui penſoient comme nous que le Cerveau étoit le principe de la génération. Ils y étoient encore plus autori-

ſés par le plaiſir qu'on reſſent dans l'acte vénérien ; tous les nerfs y ſont tellement ébranlés que quelques Phyſiciens lui ont donné avec raiſon le nom de courte épilepſie. Combien encore ce plaiſir eſt-il aidé & augmenté par l'imagination ? Il perd tant quelquefois dans la réalité, qu'on ſeroit tenté de le regarder comme imaginaire. Dans des ſonges agréables la ſeule imagination donne toute la douceur de la réalité. Dans ces momens voluptueux de veille où les idées ſe portent ſur des objets laſcifs, la ſeule imagination anime la vigueur de l'organe deſtiné aux ſenſations les plus délicates. Si l'imagination eſt détournée, ſi elle s'arrête ſur des objets triſtes, ſi elle eſt frappée vivement par d'autres ſenſations, l'organe perd tout ſon reſſort, & c'eſt en vain qu'on

cherche à le rétablir. L'imagination n'a pas le même pouvoir ſur le cœur, ſur le poumon, ſur le foie, ſur les autres viſceres. Cet organe lui eſt donc plus direct, il eſt donc auſſi plus direct au Cerveau, en tirant la conſéquence que les effets de l'imagination ſe paſſent d'abord dans le Cerveau.

Enfin ſi je voulois profiter de tous les avantages que me fournit la doctrine que je viens d'établir, je dirois que ſi le blanc de baleine, qui n'eſt que la cervelle de cet animal, a paſſé pendant ſi longtems pour en être la ſemence (*a*), ce n'eſt ſans doute que

(*a*) Cette matiere a été appellée *ſperma-ceti*, parce que les anciens croyoient que c'étoit la ſemence des baleines, qui nageoit ſur les eaux de la mer, & qui étoit pouſſée ſur le rivage où l'on la ramaſſoit.

par la grande reſſemblance qui ſe trouve entre l'un & l'autre. Je rapporterois ce que dit Strabon de l'accouplement des Eléfans. Il prétend que proche les tempes du mâle, il y a un conduit, qui, dans le temps de la copulation, laiſſe échapper une émanation graſſe, & que ce même conduit eſt également ouvert dans la femelle (*a*). Je citerois la maladie des

C'eſt la cervelle d'une eſpéce de baleine mâle, appellée Orca, Byaris, Cachalot. Il eſt étonnant, dit M. Lemery que l'origine de cette drogue ait été cachée ſi longtems; car c'eſt de nos jours qu'on ſçait qu'elle eſt tirée de la tête des Baleines. Le premier éclairciſſement qu'on en eut à Paris fut dans les Conférences de défunt M. l'Abbé Bourdelot. *Dict. des drogues, Edit. de* 1689.

(*a*) *Secundùm tempora ſpiramentum eſſe Strabo refert, per quod mas pingue quoddam*

Scythes

Scythes qui devenoient impuiſſans ; quoiqu'ils euſſent les parties naturelles fort ſaines. Hippocrate n'attribuoit pas la ſtérilité de ce peuple à quelque ſortilége, ou à la fréquente équitation, comme pouvoit le penſer le vulgaire ; mais à la méthode qu'ils employoient pour ſe guérir. Lorſqu'ils tombent malades, dit-il, ils ſe font ouvrir les veines qui ſont derriere les oreilles. Après que le ſang s'en eſt épanché en grande abondance, ils s'endorment de foibleſſe. Les uns ſe trouvent guéris à leur réveil, les autres ne le ſont pas ; ils ſe perdent par ce traitement : car il ſe trouve des veines derriere les oreilles, qu'on

tempore congreſſus emittit, idque & fœminæ tum patens. vid. etiam amphitheat. Zootomicum valentini ſect. 1. de Elephanto, pag. 4.

ne peut couper ſans riſquer d'occaſionner la ſtérilité. (*a*) Alors ils ne peuvent plus fournir qu'une très-petite quantité de ſemence, encore eſt-elle inféconde & ſans énergie. La plus grande partie de la matiere ſéminale vient de la tête & ſe porte vers la moëlle de l'épine; mais ſon paſſage eſt pour lors intercepté. (*b*)

(*a*) *Hac autem ratione medentur cum ægrotare cæperint utramque venam poſt aures incidunt, cumque ſanguis effluxerit, præ imbecillitate ſomno corripiuntur & obdormiſcunt; deinde alii quidem ſani excitantur, alii minimè, ac mihi videntur hac curatione ſe ipſos perdere. Juxtà aures venæ ſunt quas ſi quis incidat, ſectione ſterilitatem inducunt, &c. Hippocrat. ſect. 3. pag. 76. Lib. de aëre, locis & aquis.*

(*b*) *Eunuchi eam ob cauſam venerem minimè peragunt, quia genituræ tranſitus ipſis aboletur.... at qui juxta aures ſectionem*

Telle étoit la doctrine de ce grand homme à laquelle les Phyſiciens modernes ont peu ajouté. C'eſt ainſi que Foeſius ce célebre interprete des ouvrages immortels du pere de la Médecine explique ce phénomene. Par cet épanchement conſidérable de ſang, dit-il, (*a*) le Cerveau devient

experti ſunt, ii quidem venerem exercent, verùm ſemen paucum imbecille & infœcundum emittunt. Si quidem magna ſeminis pars à capite ſecundùm aures in ſpinalem medullam fertur, ipſe verò tranſitus, ſectione ad cicatricem perductâ, ſolidior evaſit. Hipp. Lib. de geniturâ.

(*a*) *Ex hac autem venarum ſectione, nimiâ ſanguinis profuſione cerebrum imbecillius redditum & ſpirituum animalium privatum ad reliquas obeundas actiones & generationem præcipuè minus eſt idoneum. Etſi iſtud quidam nervis præfectis tribuunt, quos poſt aures ex ſextâ nervorum conjugatione, in teſtes & ſeminaria vaſa deferri*

plus foible, eſt privé de cette quantité ſuffiſante & néceſſaire pour l'exercice des autres actions & ſur-tout celle de la génération.

Quoique cependant pluſieurs, ajoute-t-il, penſent que cette ſtérilité provient de ce qu'on a coupé les rameaux de nerfs de la ſixiéme paire qui ſe trouvent derriere les oreilles, leſquels nerfs vont ſe diſtribuer aux Teſticules & aux vaiſſeaux ſeminaires.

aſſerit Veſalius. not. 106. *in Lib. de locis, aëre & aquis.*

MEMOIRE
CONTRE L'USAGE de faire bouillir les Plantes.

IL eſt fort difficile d'appercevoir certaines erreurs, ſur-tout lorſque nous avons été nourris & élevés avec elles : il en eſt qui ſont preſque auſſi anciennes que le monde, l'habitude nous les rend familieres, & nous ne les ſoupçonnons pas de nous écarter du bien, & de la vérité. Ces erreurs paroiſſent reſpectables par leur antiquité, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de circonſpection qu'il faut les attaquer, de peur de révolter contre ſoi tous les eſprits. Encore ces er-

reurs doivent-elles ſe maintenir quelque temps malgré les atteintes que leur aura porté le zele éclairé d'un Philoſophe qui examine juſqu'au germe de ſes connoiſſances ; parce que la plûpart des hommes qui ont vieilli dans certains préjugés, ſe ſoucient peu d'ouvrir les yeux à la lumiere, ou de s'éloigner d'un chemin battu qu'ils ont tenu eux-mêmes tant qu'ils ont vécu.

Si nous en croyons les Hiſtoriens & les Poëtes qui ont taché de nous tracer quelques idées ſur l'origine du monde & ſur ſa population, nos peres ne vivoient que de fuits cruds & de légumes non apprêtées ; leurs enfans ne tarderent pas à s'ennuyer d'un régime ſi ſimple, ils ſe procurerent différentes commodités ; ils devinrent plus ſenſuels, & applique-

rent l'uſage du feu à la préparation de leurs alimens. C'eſt à cette époque, ſans doute, qu'il faut fixer la pratique de faire cuire & bouillir les plantes; pratique uſitée juſqu'à nos jours, mais pleine d'abus que nous voudrions voir réformés, parce qu'ils ſont préjudiciables. Ce n'eſt pas l'envie de ſoutenir un paradoxe qui nous fait tenir ce langage. Ce ne ſont pas des motifs particuliers qui groſſiſſant les objets à nos yeux, nous font enfanter des chimeres pour avoir le plaiſir de les combattre. Nous ſommes fondés en preuves déciſives, & pour n'avancer d'abord que les raiſons générales, nous diſons qu'il n'y a aucun genre de plantes dont les principes puiſſent ſoutenir l'ébullition ſans être décompoſés; que les plantes ſont d'une texture ſi délicate,

qu'elles ne peuvent réſiſter à l'impreſſion violente du feu ſans changer abſolument de nature, & ſans perdre l'eſſence qui les rendoit utiles.

Delà vient le peu de ſuccès qu'en Médecine l'on obtient des bouillons, des ptiſannes, des apoſèmes & autres boiſſons médicamenteuſes faites avec des plantes. Lorſque ces mêmes plantes ont ſouffert une longue ébullition, on n'en préſente que les débris aux malades qui ſe plaignent que les ptiſannes ne paſſent point; qu'elles ſurchargent leurs eſtomachs, qu'elles augmentent leurs tourmens. En effet, aux mauvais levains contenus dans les premieres voies on en a ajoûté de nouveaux qui ſont tenaces, viſqueux, peſans, terreux, & difficiles à digérer. C'eſt ainſi qu'on accable des malades qui demandent à grand cris de

l'eau pure, plutôt que ces boiſſons faſtidieuſes & chargées d'un poids inutile & même nuiſible. Ils auroient été guéris ou du moins ils auroient obtenu un ſoulagement notable, ſi l'on ſe fût rendu à leur empreſſement; mais ſous prétexte de ne leur accorder que ce qui leur eſt le plus convenable, on prolonge leurs maux, & on les conduit peut-être au terme fatal où tous les hommes doivent arriver plus ou moins tard, ſuivant la vigueur de leur conſtitution. C'eſt ainſi que l'on devient homicide par commiſération.

Il eſt donc important pour la ſanté & la vie des hommes, que nous examinions ſi les plantes doivent ſouffrir l'ébullition.

Après un mur examen, nous croyons devoir embraſſer la négati-

ve ; parce que toutes les plantes ſe décompoſent en les faiſant bouillir, parce que par l'ébullition on n'extrait pas toujours des plantes les principes les plus utiles, & qu'elles ne peuvent, par conſéquent, produire alors l'effet qu'on en attendoit. C'eſt ce qui paroîtra évident par le détail où nous allons entrer.

Les plantes peuvent être diſtribuées en huit claſſes générales.

1°. Les plantes aromatiques.

2°. Les plantes qui contiennent un alcali volatil.

3°. Les plantes acides.

4°. Les plantes mucilagineuſes.

5°. Les plantes aſtringentes.

6°. Les plantes qui renferment un ſel volatil.

7°. Les plantes aqueuſes.

8°. Les plantes réſineuſes.

§. I.

On ne doit point faire bouillir les plantes aromatiques. Elles ont un eſprit recteur, & une huile eſſentielle, qui ſe diſſipent bien vîte par la moindre chaleur. Pendant l'été, parcourez des jardins ornés de fleurs qu'échauffe le ſoleil, vous ſentez un odeur agréable ſans approcher de la fleur même qui la repand ; toute l'atmoſphère eſt parfumée d'une maniere ſenſible. C'eſt l'eſprit recteur qui ſort avec rapidité de la plante qui tranſpire, c'eſt lui qui s'exhale par la ſeule chaleur des rayons du ſoleil. Que ſera-ce quand il ſentira l'impreſſion de l'eau bouillante ? Il s'envolera avec précipitation, & fuira auſſi vîte que celui qui s'échappe d'une maiſon embraſée par le plus terrible incendie.

Or, c'eſt dans l'eſprit recteur que réſident les qualités ſpécifiques des végétaux, leur odeur & leur goût. Boerrhaave prétend que cet eſprit inné & contenu dans le baume ou huile eſſentielle de la plante, n'eſt ni huile, ni ſel, ni terre, ni eau, mais quelque choſe de trop délicat & de trop ſubtil pour qu'on puiſſe le ſaiſir ſeul & le rendre viſible. Sitôt qu'on le laiſſe envoler de quelque ſubſtance, par exemple, de l'huile de Romarin, elle perd abſolument toute ſa bonne odeur. Cette étincelle de vie, cette ame des végétaux, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, s'évapore ſans aucune diminution ſenſible de l'huile ou de l'eau qui la renfermoit. Un grain de muſc peut répandre ſon odeur pendant cent ans & la communiquer à tous les corps qui l'environ-

nent, ſans une diminution apparente de ſon poids.

On a donc raiſon de ne demander que les infuſions de ſauge, d'hyſſope, de thin, de romarin, de lierre terreſtre, de meliſſe, &c. des fleurs qui portent avec elles une odeur agréable, telles que le ſaffran, la violette, les roſes, le ſureau, le tilleul, &c. Une chaleur trop forte diſſiperoit promptement ce que ces feuilles, ou ces fleurs ont de plus précieux, c'eſt-à-dire, cette partie aromatique que la nature a travaillée avec tant de ſoin dans les entrailles de la terre, dans les organes de la plante, & dans un tems où toute la ſéve eſt en action. L'exſiccation ſeule que l'on fait de ces plantes, même à l'ombre dans un endroit un peu chaud, lorſqu'on cherche à les conſerver pour une ſai-

ſon où la terre n'eſt plus couverte que de frimats, leur dérobe une bonne portion de leurs parties mobiles & volatiles qui les annonçoient de fort loin à l'odorat, delà vient que l'activité des aromates eſt toujours plus grande lorſqu'ils ſont frais, que lorſqu'ils ont vieillis ou qu'ils ſont ſecs.

Nous pourrions ranger dans cette famille de plantes, celles qui ſont amères, & qui portent preſque toujours avec elles un goût aromatique, telles que l'abſinthe, la véronique, les capillaires, le thé, &c. Ces plantes doivent être privées de la plus grande partie de leur action & de leurs effets, lorſqu'elles ont ſouffert une trop longue ébullition. Il ne reſte plus alors que les débris de leurs principes; ce ſont des cadavres ſans

vigueur, & des ſquelettes abſolument deſſechés.

§. II.

On auroit également tort de faire bouillir les plantes qui contiennent beaucoup d'alcali volatil, & qui ſont nommées pour cette raiſon plantes animales. Tels ſont les creſſons, le raifort, le cochléaria & toute la famille des cruciféres, ſurtout les plantes qui nous ſervent journellement de nourritures, comme les choux, les navets, les raves, la moutarde, &c. Ajoûtez encore les oignons, les porreaux, les échalottes, la ciboule, &c. Le ſel de ces plantes eſt ſi volatil, qu'il s'échappe par la moindre chaleur. En effet, met-on un peu de moutarde dans la bouche, la chaleur ſeule de la langue & du

palais développe ce ſel, le fait évaporer; alors il paſſe rapidement par les narines, pince aſſez fortement la membrane pituitaire, & fait pleurer celui qui avoit voulu l'empriſonner dans ſon eſtomac. Si vous faites cuire ſous la cendre un oignon, dont la vapeur étoit ſi ſubtile & ſi piquante, qu'en le regardant vous ne pouviez vous empêcher de verſer des larmes par rapport à l'irritation qu'il cauſoit à vos yeux & à votre nez, il devient doux & fade par cette cuiſſon qui diſſipe cette vapeur auſſi diviſée que la fumée, & qui en produiſoit les mêmes effets.

C'eſt dans leur alcali volatil que conſiſte toute la vertu des plantes cruciféres, ou animales. Si vous les en dépouillez, il ne reſte plus qu'une ſubſtance terreuſe & ſans action.

C'eſt

C'eſt donc en vain que pendant des mois entiers, un malade prend des bouillons ou des apoſêmes dans leſquels on a fait bouillir des herbes anti-ſcorbutiques pour rectifier la maſſe du ſang. Les ſymptomes ne diminuent point, le mal reſte toujours le même, & fait quelquefois des progrès malgré la barriere qu'on penſe lui être oppoſée. Les choſes doivent arriver ainſi, & il y auroit lieu d'être ſurpris ſi elles ſe paſſoient autrement. Nous ſuppoſons les indications bien priſes, & qu'il n'y ait que les ſeules plantes anti-ſcorbutiques qui puiſſent donner quelque ſoulagement au malade. Ces Plantes ne produiront pas leur effet, ſi avant de les faire prendre on les dénue de toutes leurs propriétés. C'eſt ce que fait préciſément l'ébullition dans le cas pro-

poſé ; elle enleve aux plantes anti-ſcorbutiques le ſel volatil qui auroit rendu au ſang ce principe actif dont il étoit dépouillé. De-là le peu de ſuccès des boiſſons anti-ſcorbutiques dans les maladies longues & opiniâtres, dans les maladies où le ſang a dégénéré, dans les maladies où l'on ſoupçonnoit un vice ſcorbutique. Ce n'eſt pas la faute du reméde;ce défaut eſt dans la méthode de celui qui l'adminiſtre, & il doit réuſſir lorſqu'il ſera employé par un homme intelligent.

Mais que peut faire de plus un homme intelligent avec le même reméde qui ſe trouve ſans efficacité entre les mains d'un homme peu clairvoyant?Il preſcrira ſeulement les ſucs de ces mêmes plantes;il fera épurer ces mêmes ſucs ſans leur faire perdre leur alcali volatil ; il les aiguiſera même

avec l'eſprit ardent de cochléaria pour leur donner plus d'activité, ou leur rendre ce que l'air ſeul aura pu diſſiper ; il fera ajouter quelques cuillerées de ces ſucs dans des bouillons médicinaux encore chauds ſuffiſamment, & qui ne doivent plus être préſentés ſur le feu. C'eſt ainſi qu'on peut conſerver un bien qu'on diſſipoit ſans le vouloir, c'eſt ainſi qu'on s'aſſurera des ſuccès avec des armes qu'on avoit déja regardées comme inutiles, ou inefficaces.

On nous objectera que ſi les plantes cruciféres ne doivent point ſouffrir l'ébullition, on ne doit pas auſſi faire bouillir à feu nud (*a*) la chair des ani-

(*a*) On applique aux vaiſſeaux le feu immédiatement ou médiatement. On appelle feu nud, le feu appliqué immédiatement aux vaiſſeaux. On appelle bains, les

maux. Cette objection eſt une ſuite de notre théorie, & elle eſt entierement conforme à notre avis. Chacun ſçait que les animaux abondent en une matiere qui eſt le vrai principe de l'alcali volatil, & en gelée qui doit reparer juſqu'à nos os mêmes. Par la longue ébullition qu'on fait ſouffrir aux chairs pour faire des bouillons, le germe de l'alcali volatil ſe diſſipe bientôt, & les bouillons ſont privés de ce principe eſſentiel qui devoit les préſerver d'une corruption prompte, & prémunir nos corps contre cette pourriture à laquelle ils tendent continuellement. Le docteur *Pringle*, Médecin général de Sa Majeſté Britannique, & membre de la So-

différens intermédes ou matiere interpoſées entre le feu & les vaiſſeaux. Ces intermédes ſont l'eau, le ſable, &c.

ciété Royale de Londres, a démontré par les expériences curieuſes & inconteſtables, que les ſels alcalis volatils non-ſeulement ne diſpoſent pas les ſubſtances animales à la putréfaction, comme on l'avoit penſé juſqu'à préſent, mais qu'ils l'empêchent d'une maniere plus efficace que le ſel marin commun, & que ces ſels pris en remédes ſont de très-forts antiſeptiques (*a*). Le ſel de corne de cerf conſerve mieux les liqueurs animales que quatre fois le même poids de

(*a*) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques par M. *Pringle*, Médecin. Mémoire premier, expérience 3. §. 4. M. *Boyle* avoit déjà obſervé que de l'eſprit d'urine ajoûté au ſang, tandis qu'il eſt encore chaud au ſortir de la veine, le rendoit plus vermeil, l'entretenoit plus fluide, & le garantiſſoit pendant longtems de la pu-

ſel marin (*a*). Il n'eſt donc plus étonnant de voir que les perſonnes qui vivent preſque toujours de ſubſtances animales, engendrent tant de pourriture ; avant de faire uſage des viandes qui doivent ſervir à leur nourriture, elles les privent du principe qui les rendoit anti-ſeptiques, & qui pouvoit communiquer aux humeurs un vrai préſervatif contre la corruption.

Les chairs des animaux, les os mêmes donnent par la décoction une gelée qui contient tous les élémens de la matiere animale. Lorſque cette gelée eſt douce & balſamique, elle ſert ſeule à la réparation de notre ſubſtance : la partie terreſtre des

tréfaction. *Abregé des Tranſact. Philoſ. vol.* 3. *ch.* 5. §. 8.

(*a*) Idem. Mémoire 3. Expérience 14.

viandes eſt trop groſſiere pour ſervir à cet emploi, elle eſt chaſſée de nos corps avec nos excrémens. Mais ſi cette gelée qui doit renouveller la limphe nourriciere, eſt âcre & irritante, elle ne peut plus paſſer par les vaiſſeaux lactés; ſi elle y paſſe, elle les criſpe, elle les fronce, elle les enflamme, elles les oblitere. En parvenant dans la maſſe du ſang, elle y porte une acrimonie ſinguliere qu'on fomente continuellement parce qu'on n'en ſoupçonne pas même la cauſe. Or les ſucs des viandes qui ont ſouffert une trop longue ébullition doivent être convertis en une gelée âcre & preſque empyreumatique. Tous les principes en ſont dérangés, briſés, pervertis; elle n'eſt plus propre aux uſages auxquels on la deſtinoit.

En partant de cette théorie, on

ſera peut-être embarraſſé ſur la maniere dont on doit faire les bouillons. Le moyen nous paroît fort ſimple ; ce ſera de les faire au bain-marie. Par cette méthode, il n'y a plus à craindre que la trop grande activité du feu (*a*) décompoſe les principes des mixtes dont on voudra tirer le ſuc dans une grande quantité d'eau. On mettra dans un grand vaſe les viandes, les choux, les navets, les oignons, les porreaux & toutes les plantes potageres ; on bouchera le tout, & on laiſſera cuire à feu lent. Le bouillon en aura plus de ſaveur &

(*a*) La liqueur qui eſt dans le vaſe poſé dans le bain-marie, ne bout jamais, & eſt près d'un cinquiéme moins chaude que celle qui reçoit l'impreſſion du feu nud. Cette différence de chaleur eſt comme de 80 à 100.

de qualité; il ſera plus agréable & plus ſalutaire. Il eſt vrai qu'il faudra plus de temps pour le faire ; mais néanmoins on ſera ſûr de n'avoir rien perdu de ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les mixtes qui doivent nous ſervir d'aliment. Il n'y a pas à craindre que les viandes ne cuiſent point aſſez de cette maniere : elles cuiront plus lentement; mais elles cuiront ſuffiſamment. On viendroit à bout par cette méthode de réduire les os mêmê en gelée, comme on le pratique dans la machine de Papin. Frédéric Léopold qui nous a donné la deſcription de l'Elan, ne veut pas qu'on faſſe bouillir la corne de cet animal, lorſqu'on en veut faire une gelée, comme celle de corne de cerf ; il veut qu'on la faſſe au bain-marie, de crainte que la violence de l'eau bouillante

n'altere la vertu de ce médicament (*a*) N'a-t-on pas vu dans nos cuiſines préparer un mets aſſez uſité, appellé bœuf à la mode ? On met dans une terrine un morceau de tranche piqué & aſſaiſonné. On couvre cette terrine d'un plat de terre, & on lutte exactement les jointures avec de la pâte faite avec de la farine & de l'eau. On place le tout ſur des cendres bien chaudes, & on entretient la chaleur

(*a*) *Hoc enim pacto avertitur ne ignis aliàs apertus nimis in medicamentum agat & violentiâ ſuâ diſturbet virtutes eorum quæ decoquuntur ; ſed particulæ quæſitæ per blandum aquæ calidæ fomentum & pro extrahendis viribus ſufficiens, ſucceſſivè quaſi exprimatur. In deſcriptione Anatomico-Medicâ Alces Joannis-Frederici-Leopoldi, Lubecenſis* 1700. *Baſileæ. Vide amphitheatrum Zootomicum, Mich. Bern. Valentini. Sect. 7. pag.* 65.

pendant pluſieurs heures de ſuite. La viande eſt cuite exactement ; elle n'a rien perdu de ſon goût & de ſa qualité ; elle nage dans ſon jus qui eſt tranſparent & qui ſe coagule bien vîte en ſe refroidiſſant. Pourquoi n'adopteroit-on pas la même méthode pour faire les bouillons, puiſqu'on en peut tirer de ſi grands avantages ? On nous pardonnera ſans doute ces petits détails que bien des perſonnes regarderoient comme peu dignes de leur attention : mais c'eſt de la façon dont on ſe nourrit journellement que dépendent la ſanté & la vie. Il n'y a donc rien de plus intéreſſant pour les hommes que tout ce qui concerne leur régime de vivre ; & les détails en ce genre bien loin de paſſer pour des bagatelles, doivent être regar-

dés comme des choſes fort importantes.

§. III.

Les plantes acides qui ſouffrent trop longtems l'impreſſion du feu nud deviennent âcres & perdent la plus grande partie de leur acidité. Elles ne peuvent donc plus procurer ces effets ſalutaires & merveilleux qu'operent les acides végétaux dans les traitemens de certaines maladies putrides & alcaleſcentes. Ces acides enchaînent la bile, repriment la fermentation d'un ſang trop fougueux, domptent la chaleur brûlante de la fiévre, éteignent le feu de la ſoif continuelle, temperent les humeurs trop âcres, font couler les urines trop longtems retenues, calment les nerfs trop irrités, & procu-

rent par eux-mêmes plus de bien que les remédes les plus compoſés. C'eſt donc un grand mal que d'émouſſer par une mauvaiſe préparation la vertu d'un reméde dont il doit réſulter tant de biens. Un Médecin qui ſuit une pareille routine, reſſemble à ce Soldat qui briſe ſon épée avant d'aller au combat. Que n'imite-t-il plutôt ce Cuiſinier attentif qui ne met point le vinaigre dans ſa ſauce pendant qu'elle bout encore; il attend qu'il l'ait retiré du feu, afin que l'acide du vinaigre ſe faſſe ſentir au point qu'il le déſire; afin que la ſauce ne devienne point âcre, & ne déchire point les papilles nerveuſes de la langue, tandis qu'elle ne doit que les ébranler agréablement. Il en eſt de même du vin; celui qu'on a fait bouillir devient vappide, âpre, ſtiptique.

Le vinaigre diſtillé à feu nud ſent toujours l'empyreume.

Nous ne ſçavons par quelle ſingulière manie on veut dans ce ſiécle-ci tout faire bouillir. On fait bouillir fortement les tamarins afin qu'ils n'occaſionnent pas, dit-on, de tourmens dans les inteſtins. On fait bouillir des tranches de citrons pour faire une limonade chaude qui faſſe couler la bile & qui en tempere l'activité. Quelle pratique aveugle! on torréfie avec un peu de beurre l'oſeille & les autres plantes potageres, lorſqu'il s'agit de faire des bouillons maigres. Méthode preſque générale & abſurde(a)comme on peut en juger par l'e-

(a) Voici ce que dit M. Malouin dans ſa Chymie Médicinale, part. 3. des Décoctions des plantes, tome 1. pag. 252. édit. de 1755. On peut faire auſſi la décoction des

xemple ſuivant. Les fruits aigrelets que la terre produit ſi libéralement pendant la canicule pour appaiſer notre ſoif occaſionnée par la ſéchereſſe de l'air, perdent une partie de leur ſaveur, & n'ont plus autant de propriétés lorſqu'ils ſont réduits en gelées, en ſyrops, en confitures. On eſt obligé en les conſervant ainſi pour l'hyver, de leur donner un certain degré de coction : ce qui ne peut arriver qu'au détriment de l'acide qui fermenteroit s'il n'étoit émouſſé, &

plantes en forme de bouillons : & il ne faut pas faire comme on fait dans les Cuiſines de Paris, où l'on met cuire les herbes toutes ſeules ou avec un peu de beurre ; enſuite on verſe de l'eau deſſus & on fait bouillir après y avoir ajoûté de l'aſſaiſonnement. Sûrement le feu altére ainſi le principe des herbes.

s'il n'avoit point réagi ſur la partie terreuſe du mixte.

§. IV.

On ne doit point faire bouillir les plantes, ou les produits des plantes qui contiennent beaucoup de mucilage, comme le lin, le fenugrec, le pſyllium, la mauve, la regliſſe, le miel; la manne, le ſucre, les gommes, les fruits doux & les ſucs de ces fruits, les figues, les dattes, les jujubes, les raiſins paſſés, &c. Tous les mucilages ſe décompoſent aiſément par l'ébullition, & ſont, pour ainſi dire, anéantis. Prenez de miel ou de ſucre, telle doſe que vous voudrez; faites bouillir dans une grande quantité d'eau; écumez continuellement, & ne ceſſez d'écumer, que quand il ne paroîtra plus d'écume à la

la ſurface de l'eau bouillante. Avez-vous fini d'écumer ? Goûtez l'eau qui reſte. Elle n'a point ce goût ſucré & miéleux qu'elle devoit avoir. Si afin de pouſſer plus loin l'opération, vous euſſiez ajoûté de nouvelle eau & écumé de la même maniere, l'eau ſeroit devenue abſolument inſipide, & vous auriez par ce moyen dépouillé l'eau entierement du ſucre ou du miel qu'elle tenoit auparavant en diſſolution. Le mucilage de la manne & ſes parties intégrantes ſont tellement décompoſés par une forte coction, que la vertu purgative de ce médicament ſe trouve preſque abolie. Diſſolvez en triturant dans de l'eau froide une once de manne, elle purgera autant que deux onces & demie de manne qui auront éprouvé pendant quelque temps un certain degré de chaleur. Il

eſt donc à préſumer que le feu à changé la texture particuliere de la manne qui la rendoit purgative, c'eſt-à-dire, qu'il a briſé ce principe rébelle & huileux qui éludoit l'action de l'eſtomac, & qui forçoit les inſteſtins à des contractions plus vives pour ſe débarraſſer d'un poids qui les ſurchargeoit. De quelque maniere que le feu agiſſe, il n'en ſera pas moins vrai que le feu altére cette ſubſtance, puiſqu'il diminue & détruit même ſon action, comme l'expérience le prouve ſuffiſamment.

§. V.

Les plantes aſtringentes ne doivent pas ſubir une trop longue ébullition à feu nud. Ces plantes ne ſont aſtringentes, que parce qu'elles contiennent un acide vitriolique, joint à une

terre abſorbante, comme la renouée, la biſtorte, la grande conſoude, la bourſe à paſteur, le plantin, la bugle, la brunelle, la tormentille, la grande & la petite marguerite, &c. Le tartre vitriolé qui ne ſe décompoſe pas à un feu de verrerie, ſe décompoſe dans l'eau bouillante. Lorſque ce ſel eſt expoſé à un feu de verrerie, toutes ſes parties ſont rapprochées, elles ſont entaſſées les unes ſur les autres, & rien ne les empêche de s'unir entre elles; tandis que lorſqu'il eſt dans l'eau bouillante, l'eau diviſe, écarte chaque molécule de ſel. Le mouvement rapide & vortical de l'eau qui bout, agite toutes ces molécules; les angles du ſel agité en tous ſens ſe briſent par des chocs continuels; l'acide vitriolique eſt peu à peu enlevé de ſa baſe alcaline; le tar-

tre reſte à nud, & ne peut plus avoir les mêmes qualités que quand il étoit joint à l'acide avec lequel il ne faiſoit qu'un ſeul & même corps.

§. VI.

On ne doit pas faire bouillir les plantes qui renferment un ſel volatil. Ce ſel eſt toujours prêt à s'échapper, & la chaleur lui prête encore des ailes pour s'envoler. Le ſéné, l'hellébore, le cabaret, le tabac, &c. ſont chargés de ce ſel volatil dans lequel réſide leur plus grande efficacité. Un gros de ſéné infuſé à froid purge davantage que deux gros dont on a fait la décoction. Si on prenoit dans l'infuſion froide pareille doſe que celle qu'on a fait bouillir, on courroit riſque d'avoir de violentes tranchées, une ſuperpurgation fort dangereuſe.

Auſſi pour éviter ces accidens, on eſt dans l'uſage de faire bouillir le ſéné, c'eſt-à-dire, qu'on cherche à altérer par l'ébullition la trop grande vertu purgative d'un reméde dont on a preſcrit une doſe trop forte. Il ſeroit bien plus prudent d'en diminuer la doſe : l'effet en ſeroit plus certain. On peut fixer cette doſe, au lieu qu'on ne peut pas évaluer au juſte la durée de l'ébullition pour qu'il n'y ait qu'une telle quantité de ſel volatil qui s'exhale.

S'il y avoit encore quelque inconvénient à redouter de l'action du ſel volatil contenu dans le ſéné, il ſeroit facile de ſe prémunir contre ſa trop grande vivacité. Il ne s'agiroit que d'unir avec lui les ſemences de quelques plantes carminatives comme l'anis, la coriandre, le fénouil,

&c. Les pointes du ſel volatil s'embarraſſent dans l'huile abondante que fourniſſent ces ſemences, & il n'y a plus de mauvais effets à craindre. C'eſt ainſi que l'on peut empêcher le ſéné d'occaſionner des tranchées & des ſuperpurgations.

La racine d'hellébore blanc eſt d'une ſaveur âcre, nauſéabonde, amere, ſon extrait à le même goût que celui de ſureau ; il eſt beaucoup moins amer & moins âcre que l'infuſion dont il eſt préparé ; ce qui prouve qu'il ſe diſſipe par l'évaporation pluſieurs particules volatiles, qui ſeules donnoient cette âcreté & cette amertume. Il faut donc entendre également de l'hellébore, du cabaret & de toutes les autres plantes qui contiennent un pareil ſel, ce que nous avons dit de l'ébullition du ſéné. Les an-

ciens Médecins ont cherché différentes manieres de corriger l'hellébore qui purge par en-haut & par en-bas avec tant de violence. C'éſt pour cette raiſon qu'ils lui donnoient le premier rang parmi les médicamens qu'ils appelloient mochliques, comme s'ils agiſſoient avec la force d'un lévier. *Hippocrate*, ce pere de la Médecine, qui ſemble avoir tout ſçu & tout prévu, conſeille de mêler l'hellébore avec les ſemences de la carote, de l'anis, du ſeſeli, du cumin. *Lib. de victu in acutis.*

Chacun ſçait que les médecines émulſionnées agiſſent moins que celles qui ne le ſont pas : parce que les amandes qu'on y ajoûte contiennent une huile qui doit émouſſer la pointe des ſels & embarraſſer les corpuſcules les plus irritans.

§. VII.

C'eſt un abus que de faire bouillir les plantes aqueuſes. Nous appellons ainſi celles qui fourniſſent un ſuc fade, inſipide, ſans odeur, telles que les concombres, les citrouilles, les laitues, le pourpier, la poirée, la bonnedame & la plûpart des plantes nommées émollientes. Toutes ces plantes ne s'ordonnent que lorſqu'il s'agit de tempérer, de relâcher, d'amolir. En les faiſant bouillir, on occaſionne l'effet contraire : car en ſuppoſant qu'elles n'agiſſent que par la grande quantité d'eau qu'elles contiennent, on dépouille cette eau d'une grande partie d'air, ce qui la rend aſtringente. Chacun ſçait que de l'eau pure qu'on fait bouillir reſſerre, au lieu de relâcher. Or ſi l'eau

ſeule change de caractère après l'ébullition, que n'arrivera-t-il pas ſur des plantes qui ont des ſels & un mucilage ſi delayés?

Mais ſans entrer dans un grand détail à ce ſujet, nous diſons que chacune des plantes aqueuſes a des propriétés qu'elles perdent par l'ébullition. La laitue qui eſt calmante & qui a un foible effet narcotique, ne l'a plus lorſqu'elle a bouilli. Le pourpier qui eſt légerement cauſtique lorſqu'il eſt verd, ne l'eſt plus après la cuiſſon. Les citrouilles qui ſont par elles mêmes rafraîchiſſantes, perdent leur froid glacial par la décoction. A quoi bon donner la torture à ces plantes? La nature les a pourvues d'une aſſez grande quantité de liqueur. Elle a délayé leur ſel & leur mucilage avec une proportion d'eau ſuffiſante & né-

ceſſaire pour l'effet qu'elle déſire. Derangez cette proportion, l'effet ne doit plus être le même.

On ſera peut-être ſurpris de voir que nous attribuions au pourpier une certaine cauſticité : qualité qu'on ne lui a pas ſoupçonnée juſqu'à préſent.

Quoique ce ne ſoit pas ici le lieu abſolument, nous allons le prouver. L'expérience que nous avons fait eſt fort ſimple : nous avons pris une côte de pourpier que nous avons froiſſée légérement & appliquée ſur la moitié d'une verrue, placée ſur la main, & excédant de plus de deux lignes la ſuperficie de la peau. Nous l'avons laiſſé appliquée pendant douze heures. Au bout de ce temps nous l'avous ôté, & nous vîmes toute la ſurface que le pourpier avoit touché, abbaiſſée plus de moitié, tandis que la partie de la

verrue qui n'en avoit pas ſenti l'impreſſion, étoit plus haute d'une ligne que la partie déja rongée. Nous continuames de mettre du pourpier ſur la verrue, & elle diſparrut en peu de jours. Ce n'eſt pas que nous regardions ici la propriété de cette plante, de guérir les verrues comme une choſe nouvelle, il eſt peu d'Auteurs qui ne la recommande & ne la regarde comme ſpécifique dans ces circonſtances, nous prétendons ſeulement inſiſter ſur ſa faculté corroſive. Après cette vertu reconnue du pourpier, après l'expérience ci-deſſus rapportée, il eſt facile de préſumer que le pourpier pourroit agir de même ſur l'eſtomac & en detruire le velouté, lorſqu'on le mange crud. Nous avons connu une femme qui aimoit paſſionnément cette plante, & qui en man-

geoit une grande quantité. Avec cet appétit ſingulier, elle ruina tellement les forces de ſon eſtomac, qu'elle ne pouvoit plus rien digérer ſans peine & ſans douleur. Ceux qui mangent des ſalades où il entre beaucoup de pourpier, ſont plutôt incommodés de cette nourriture que ceux qui mangent des ſalades préparées avec d'autres plantes. Il ſeroit donc prudent ds bannir de l'uſage ordinaire cette plante, à moins qu'on n'aie la précaution de lui faire eſſuyer auparavant une légere cuiſſon. Cette remarque eſt aſſez utile & aſſez importante pour qu'on ne la trouve ni longue ni déplacée.

§. VIII.

Il eſt inutile & même peu convenable de faire bouillir les plantes ré-

ſineuſes. Un ſeul raiſonnement pourroit prouver la vérité de notre aſſertion. Si les réſines ne ſont pas ſolubles dans l'eau, ſoit froide, ſoit chaude, c'eſt donc en vain que l'on donne la torture aux plantes qui les contiennent pour les en extraire par le moyen de l'eau bouillante. Mais entrons dans un plus grand détail, pour mettre notre aſſertion dans tout ſon jour. Les plantes réſineuſes qui ſont preſque toutes amères, ſont ſudorifiques, fébrifuges, ſtomachiques, purgatives. Nous allons prendre pour exemple une plante de chacune de ces claſſes, & l'examen que nous en ferons prouvera que c'eſt à tort qu'on leur fait éprouver une longue & forte ébullition. Cependant dans la pratique de la Médecine, ſi l'on a l'habitude de faire bouillir quelques

plantes, ce ſont certainement ces dernieres.

Le gayac eſt regardé comme un des plus forts ſudorifiques. Que cette opinion ſoit bien ou mal fondée, nous n'entrons pas ici dans cette diſcuſſion. Le gayac eſt ſi réſineux, que la réſine coule d'elle-même par les inciſions que l'on fait au tronc de l'arbre. Ce n'eſt qu'à cette réſine que le gayac doit la plus grande partie de ſes propriétés. Si l'eau n'eſt pas le diſſolvant des réſines, comme l'expérience le démontre, pourquoi donc fait-on bouillir dans l'eau le gayac? Seroit-ce pour en avoir les débris d'une terre qui eſt inefficace par elle-même, ou pour en enlever des maſſes réſineuſes qui n'étant pas diſſoutes brûleront les fibres de l'eſtomac, y occaſionneront la plus violente irri-

tation, & porteront le trouble où l'on vouloit porter le calme ? Ne ſuivons donc pas aveuglement la routine de nos peres, qui faiſoient bouillir le gayac à pluſieurs repriſes, comptant par ce moyen en extraire toute la force & toute la vertu. Suivant les principes que nous établiſſons, leur méthode n'étoit-elle pas abſurde ? Ils prenoient d'abord douze onces de bois de gayac rapé, & deux onces d'écorce pilée qu'on faiſoit cuire dans ſix livres d'eau, & qu'on laiſſoit réduire à moitié & même au quart. Cette premiere décoction qui étoit la plus forte s'appelloit ſyrop ou crême de gayac. On décantoit la liqueur, & on ajoutoit ſur le marc huit livres de nouvelle eau, qu'on laiſſoit encore réduire à moitié. Cette ſeconde décoction ſe nommoit eau de gayac.

Enfin, on réitéroit jusqu'à trois & quatre fois les décoctions sur le même marc, afin d'avoir une ptisanne de gayac plus ou moins foible. Assurément s'il y a eu quelque plante soumise à une longue ébullition, c'est certainement celle dont nous parlons. Tant d'appareil ne rendoit pas le médicament plus efficace, & nous ne sommes pas surpris, si l'on a abandonné absolument le traitement des maux vénériens avec les décoctions des bois sudorifiques, si dans un siécle aussi éclairé que le nôtre, on n'apperçoit plus les merveilles qu'on s'en promettoit autrefois, si à ces ptisannes sudorifiques on a substitué le mercure, non pas peut-être parce qu'il étoit supérieur en vertu, mais parce qu'il étoit administré d'une maniere convenable : car nous ne pouvons nier

nier qu'il n'y ait eu des guériſons faites par le moyen des bois ſudorifiques avant qu'on ſe ſervît du mercure ; & que dans les contrées où a pris naiſſance le monſtre que Chriſtophe Colomb nous a amené ſur ſes vaiſſeaux, on ne ſe ſert point d'autres armes pour le terraſſer. Ce ſeroit mal juger du mérite d'un remede que de l'apprécier ſur la mauvaiſe maniere de l'employer. Réduiſons donc à leur juſte valeur la ſquine, le ſaſſafras, la ſalſepareille, les ſantaux & tous les bois des Indes qui fourniſſent une huile peſante qui ſe précipite au fond de l'eau, & qui eſt immiſcible avec elle. S'il y a quelques bons effets à eſpérer de ces bois, ce n'eſt qu'après qu'on en a tiré la teinture par le moyen de l'eſprit de vin qui diſſout

les réſines & qui les rend miſcibles avec nos humeurs.

Parmi les plantes réſineuſes, amères & fébrifuges, nous choiſirons le quinquina, à qui perſonne ne conteſte le pouvoir de dompter les fiévres à accès. L'infuſion de quinquina faite à froid, a peut-être plus de vertu, que les décoctions & les apoſêmes qu'on fait avec tant de pompe. On ſçait comment la vertu fébrifuge du quinquina fut découverte. Quelques Péruviens altérés par la chaleur de la fiévre, burent des eaux d'une fontaine, dans laquelle étoient tombés des branches caduques du quinquina. Ils trouverent dans ces eaux, ſans s'y attendre, le ſoulagement qu'ils avoient en vain cherché dans d'autres remédes; ils furent guéris d'un mal opi-

niâtre, contre lequel on ne connoiſſoit pas de ſpécifique. Voici donc ici une infuſion froide, faite au hazard, qui guérit auſſi efficacement que ces décoctions chargées de plantes, de ſels, de ſyrops, &c.

Il eſt vrai que l'eau doit extraire une partie des principes de l'écorce du Pérou, comme ſon ſel eſſentiel & ſa gomme. Ces principes réunis, forment une eſpéce de ſavon ſoluble dans l'eau, miſcible avec la bile & les ſucs de notre eſtomac; ſavon qui étendu dans l'eau, peut fondre quelque peu de la réſine contenue dans le quinquina. De-là vient que les infuſions ou les décoctions de cette écorce ne ſont pas abſolument privées de toute propriété. Il en eſt de même des autres plantes réſineuſes amères, dont nous avons fait men-

tion, & dont nous allons parler. Mais obſervez qu'il n'y a que très-peu de réſine qui ſoit diſſoute par cette méthode, quoique ce ſoit le principe le plus abondant & le plus efficace de ces médicamens. La réſine contenue dans l'écorce du Pérou, fait le quart du poids de cette écorce. C'eſt donc à tort qu'on en prive les malades, en leur faiſant prendre le quinquina en décoction, c'eſt-à-dire, dépourvu preſque de ſa partie réſineuſe & active. Auſſi, ceux qui veulent avoir un effet prompt & certain, prennent-ils le quinquina en ſubſtance; c'eſt le moyen de ne rien perdre d'un bien néceſſaire, & de prendre ſans altération un médicament auſſi utile. » *Multâ autem & diutinâ expe-* » *rientiâ compertum eſt*, dit M. Geof- » froi, (Mat. med. tom. 2. de vege-

» tab. pag. 185.) *Kinam kinam in* » *ſubſtantiâ & in tenuiſſimum polli-* » *nem redactum, citiùs & efficaciùs* » *vires ſuas exerere, atque finem* » *optatum attingere, quam infuſum* » *vel decoctum.*

Les plantes ſtomachiques, qui ſont amères & en même temps fébrifuges & ſudorifiques, comme la gentiane, la centaurée, &c. ne doivent pas ſouffrir l'ébullition, ſi l'on veut en obtenir tout l'effet qu'on déſire, par les raiſons que nous avons déja déduites. Elles approchent de la nature du quinquina; elles doivent donc être ſujettes aux mêmes loix & à la même adminiſtration.

Nous choiſirons la rhubarbe pour exemple des purgatifs amers. Si l'on retiroit par la décoction tous les principes actifs de la rhubarbe, cette dé-

coction équivaudroit à tout le poids de la rhubarbe en ſubſtance qu'on a fait bouillir, & le marc qui reſteroit ne ſeroit plus qu'une maſſe terreuſe, dépouillée de toute propriété. Or, il n'eſt point vrai 1°. que la décoction d'un gros de rhubarbe produiſe autant d'effet qu'un gros de cette racine priſe en ſubſtance. Il faut preſque toujours le double de poids de ce médicament en décoction, pour produire un effet ſemblable à celui que produit la rhubarbe priſe en ſubſtance. 2°. Il n'eſt point vrai que le marc de la rhubarbe, qui reſte après la décoction, ſoit privé de tous ſes principes actifs. Le marc purge encore avec autant d'efficacité, que la décoction même. Cette épreuve eſt aiſée à répéter, & doit toujours réuſſir; il eſt facile d'en donner la raiſon. Prenez

deux onces de rhubarbe ; vous en retirerez, par le moyen de l'eau commune, un peu plus d'une once d'extrait gommeux. Cette gomme eſt ſoluble dans l'eau ; mais ce n'eſt pas là, ſans doute, la partie la plus active de la rhubarbe ; c'eſt la réſine, qui, ſemblable à celle des autres végétaux, diviſe, purge, irrite, quoique priſe en petite quantité. Vous la retirerez de la rhubarbe par le moyen de l'eſprit-de-vin ; deux onces de rhubarbe vous en fourniront près de trois gros. Quoiqu'en moindre volume que la gomme, elle agit avec autant d'énergie que le triple de la ſubſtance gommeuſe. C'eſt préciſément cette réſine que l'eau bouillante n'extrait pas, ou n'extrait qu'en partie, & qui eſt cauſe que la décoction eſt

inférieure en vertu à la ſubſtance même de la rhubarbe.

» Un gros d'infuſion de rhu-
» barbe, dit *Cartheuſer*, (*a*) eſt plus
» purgatif que tout l'extrait préparé de
» deux pareilles doſes d'infuſion. Bien
» plus, vingt-quatre grains de rhu-
» barbe en poudre lâchent mieux le
» ventre qu'un gros & demi d'infu-
» ſion, & mieux encore qu'une drach-
» me d'extrait .... tous les principes
» de cette racine contiennent donc
» beaucoup de particules volatiles
» deſquels dependent en plus grande
» partie la vertu purgative. Lorſqu'on
« les diſtille avec de l'eau, ils tranſ-
» mettent à l'eau qui monte dans la

(*a*) Matiere médicale de J. Fr. Cartheuſe, Tom. 2. ſect. 10. chap. 3. §. 5, & 6.

» diſtillation des vertus laxatives.
» C'eſt pourquoi la rhubarbe perd
» beaucoup de ſes vertus par la dé-
» coction, & ſon extrait devient preſ-
» que inert, de ſorte qu'il peut à pei-
» ne produire aucun effet ſingu-
» lier.

On pourroit faire ici les mêmes raiſonnemens ſur le Rhapontic, qui eſt la Rhubarbe de nos contrées, mais inférieure à celle de la Chine; ſur l'Aloës, qui contient beaucoup de réſine, mais que l'on ordonne preſque toujours en ſubſtance, à cauſe de ſa trop grande amertume; ſur la Coloquinte, ce fruit réſineux & gommeux, qui purge avec tant de violence; ſur le Jalap, inodore, il eſt vrai, mais qui contient tant de réſine purgative & hydragogue. Nous ne diſons rien de la Scammonée & des autres mé-

dicamens, qui, ſemblables à elle, n'agiſſent que par la réſine qu'ils renferment. Ce que nous venons de dire ſuffit pour prouver que c'eſt avec fondement que nous proteſtons contre l'uſage ordinaire de faire bouillir les plantes réſineuſes, c'eſt-à-dire, les plantes amères, qui ſont ſudorifiques, fébrifuges, ſtomachiques, vermifuges, purgatives.

§. IX.

Puiſqu'il n'y a aucun genre de plantes qui puiſſe ſupporter un certain degré d'ébullition à feu nud, ſans perdre quelque choſe de ſes propriétés; on nous demandera comment on peut preſcrire les végétaux aux malades. Il y a pluſieurs moyens également utiles, & également efficaces. En effet les plantes ſont fraî-

ches ou féches. Si les plantes ſont fraîches & ſucculentes, comme la plûpart des plantes potageres, dont on ne peut ſe ſervir autrement, on doit les manger crues & en ſalade ; la Chicorée, la Laitue, l'Endive, le Pourpier, le Creſſon, le Cerfeuil, &c. peuvent être mangés ainſi. Quoi ! dira-t-on, ordonner des végétaux cruds ou en ſalade aux perſonnes infirmes, tandis qu'on les défend avec la plus grande ſévérité. N'eſt-ce pas fronder les uſages les plus généralement reçus ? Nous n'entrons pas dans la diſcuſſion de ſçavoir ſi les principes les plus univerſellement adoptés, ſont les meilleurs ; & ſi, pour parvenir au temple de la vérité, il faut s'écarter des ſentiers battus. Nous ne généraliſerons pas trop non plus la propoſition que nous venons d'avancer. Nous

diſtinguerons deux ſortes de maladies : les unes ſont aiguës, les autres ſont chroniques. Les aiguës exigent les plus prompts ſecours de l'art, pour enlever ou diminuer le fardeau dont la nature cherche à ſe débarraſſer. Les maladies chroniques ſe guériſſent par la nature & par le régime de vie. C'eſt dans ce dernier cas où l'on peut faire faire uſage des végétaux cruds & propres à combattre le vice qu'on veut détruire. C'eſt ainſi que les animaux ſe guériſſent, en mangeant les plantes que le ſeul inſtinct leur a fait connoître. Si les ſalades fatiguent ſi ſouvent l'eſtomac des malades, & même des perſonnes qui jouiſſent de la meilleure ſanté, ce n'eſt pas toujours parce que leur eſtomac n'a pas aſſez de force pour digérer l'aliment médicamenteux qu'on lui préſente ;

c'eſt qu'on a mêlé cet aliment avec des ſubſtances indigeſtes. Nous prétendons parler ici de l'huile qui relâche les fibres de l'eſtomac, qui eſt immiſcible avec le ſuc gaſtrique, qui augmente la maſſe des mauvais levains contenus dans les entrailles, & qui produit tous les effets d'une mauvaiſe digeſtion.

Si l'on a effectivement raiſon de craindre qu'un eſtomac, dont le reſſort eſt affoibli par la longueur des ſouffrances, ne puiſſe digérer les végétaux qu'on lui préſente en ſubſtance, il faut alors donner une certaine cuiſſon aux plantes, afin que leurs principes les plus tenaces & les plus viſqueux, ſoient amollis & diviſés davantage. Alors elles exigeront de la part de l'eſtomac, moins de force pour être digérées. Craint-on que la

partie trop terreſtre des végétaux n'augmente l'embarras des inteſtins ? On ne donnera que l'eau où les plantes ont été cuites, eau qui ſera chargée des parties les plus eſſentielles de ces plantes. Mais nous demandons que cette cuiſſon ait été faite au bain-marie, afin que les principes conſtituans des végétaux n'aient pas été altérés, briſés, détruits. C'eſt ainſi que nous voudrions que fuſſent préparés les bouillons, les ptiſanes, les aposêmes & toutes les décoctions médicinales.

En pilant les plantes ſucculentes & vertes, en les comprimant fortement, on en exprime un ſuc qu'il eſt facile de dépurer, ou par le repos, ou par le moindre degré de chaleur. On tire & l'on épure ainſi les ſucs de Bourache, de Bugloſe, de Creſſon, de

Cerfeuil, &c. ſucs ſi utiles & ſi ſouverains dans le traitement des maladies. En triturant long-tems les plantes dans l'eau, on leur enleve tout ce qu'elles ont de ſalin & de ſavoneux. L'eau qui a ſervi à la trituration devient un reméde sûr & efficace, parce qu'elle contient les ſels eſſentiels, nullement altérés; ſels qu'on ne retireroit jamais par la diſtillation, puiſqu'ils ſe décompoſent auſſi-tôt qu'ils éprouvent l'action du feu.

Les plantes ligneuſes, peu ſuccullentes & deſſéchées, ont beſoin d'être amollies par l'eau, ou triturées longtems avec elle, pour donner leur ſel eſſentiel. Il faut donc leur rendre doucement leur eau de végétation, pour ne pas déranger les principes que la nature a arrangés avec tant de ménagement. On prendra encore

avec utilité les eaux diſtillées des végétaux. Ces eaux diſtillées au bain-marie, & pluſieurs fois cohobées, ſe chargent de l'eſprit recteur & de la plus grande partie des principes actifs du mixte d'où elles ont été tirées. Faites avec cet art, elles ne ſont pas ſans vertu, comme le prétendent mille perſonne, ou peu inſtruites des propriétés des réſultats chymiques, ou trompées par l'avidité & l'ignorance d'un Artiſte mercenaire. Elles doivent produire les mêmes effets que le mixte qui les a fournis; elles ſont cette eau de végétation, qui charioit dans les plantes leur eſprit, leur ſel & leur huile, combinés enſemble; elles ſont cette eau de compoſition, qui tenoit tous les principes du mixte réunis, & qui lui donnoit ſon exiſtence propre, particuliere, individuelle

duelle & différente de celle des autres êtres. Telles doivent être les eaux diſtillées dont nous recommandons l'uſage, eaux remplies d'excellentes qualités, & ſouveraines dans le traitement des maladies; eaux qu'il eſt facile de ſe procurer dans le tems où les végétaux jouiſſent de toute leur vigueur, & qu'on peut employer dans les ſaiſons où la terre brûlée par les frimats, ou durcie par les glaces, ne peut plus les enfanter. Il eſt encore une autre maniere d'obtenir le ſuc des plantes, & particulierement celui des arbres. Par le moyen de la térébration, c'eſt-à-dire, en perçant le tronc avec une tariere, lorſque la ſéve commence à monter vers le printems, on aura facilement ce ſuc. Pour en avoir beaucoup, il ne ſuffit pas d'entamer l'arbre légerement; il

faut percer le tronc du côté du midi, paſſer au-delà de la moëlle, & ne s'arrêter qu'à un pouce près de l'écorce qui eſt du côté du nord. On doit conduire la tariere de telle ſorte que le trou monte toujours, afin de donner lieu à l'écoulement de la ſéve. Il eſt bon d'obſerver que le trou doit être fait proche de la terre (*a*). Une racine coupée par l'extrémité rend plus de ſuc qu'une branche. Plus les arbres approchent de leur perfection, plus il en diſtille de ſéve. Ce ſont des alambics faits par les mains de la nature, qui ſurpaſſent infiniment les alambics artificiels.

Le Docteur *Harvey* eſt deſcendu de la térébration des arbres, à la ponction des plantes. Il a trouvé le

(*a*) *Act. Philoſ. Aprilis 1669. pag.* 51.

ſecret de tirer des têtes de pavots l'opium le plus pur, puiſque les Etrangers ne nous envoient que le méconium.

Les arbres qui fourniſſent abondamment des ſucs, ſont le peuplier, le frêne, le plane, le ſycomore, le ſaule, le bouleau, le noyer, le chêne, l'ormeau, l'érable, &c. On ne peut douter que la Médecine ne tirât de merveilleux ſecours de ces ſucs pour la ſanté des hommes. On aura par cette voie tout ce qu'il y a de plus eſſentiel & de plus actif dans les plantes: car ne pourroit-on pas dire que cette ſéve qui circule dans les branches, dans les feuilles, dans les fleurs, eſt vraiment le ſang des arbres. Voilà les remédes qu'on devroit conſerver dans nos Pharmacies préférablement à un fratras de médicamens déſa-

gréables, peu ſûrs & dangereux. Nous n'avançons rien qui ne ſoit prouvé par l'expérience, lorſque nous diſons que ces ſucs ont des vertus admirables. Le ſuc d'orme eſt un bon ſudorifique, & eſt regardé comme un ſpécifique contre les fiévres. Le ſuc de chêne eſt un reméde ſouverain pour arrêter les hémorragies qui viennent par la voie des urines. Le ſuc de ſureau eſt admirable pour prévenir & guérir l'hydropiſie. Le ſuc de frêne eſt fort recommandé contre le poiſon & la morſure des ſerpens. *Pline* parle de cet arbre comme d'un merveilleux vulnéraire, & il aſſure que dans toute la nature il n'y a pas pour la guériſon des plaies & contre les venins, de ſpécifique qui ſoit comparable au ſuc de cet arbre. (*a*) Le ſuc de

(*a*) *Hiſt. nat. Lib.* 16. *cap.* 13.

noyer eſt excellent pour fortifier les digeſtions, & favoriſer la tranſpiration. Le ſuc de bouleau eſt ſouverain contre la pierre & les douleurs de la néphrétique. Les larmes de la vigne ont preſque le même avantage. Elles guériſſent de la gale, de la lépre & de toutes les maladies de la peau (*a*). On fera donc par la méthode que nous venons d'indiquer, tout ce que les alambics & l'art pénible de diſtiller n'ont jamais pu faire. Nous tirerons l'eſprit des plantes, non quand elles ſeront flétries, macérées, triturées, mais lorſqu'elles ſeront encore pleines de vie & de vigueur. Alors combien de force & de vertu n'en doit-on pas attendre ?

(*a*) M. *Sachs* en célebre les vertus dans ſon *Ampelographia*, *Lib.* 2. *ſect.* 3. *pag.* 72.

Il eſt conſtant, & on ſe l'imaginera aiſément, que ces ſucs qui coulent d'eux-mêmes, doivent être beaucoup plus naturels & plus efficaces que ces ſucs & ces extraits qu'on fait ſelon les règles des pharmacopées. De l'aveu même des Artiſtes, ils tourmentent les plantes, & ils emploient des voies violentes, comme la contuſion, la trituration, la fermentation, la combuſtion, la macération, la putréfaction, la diſtillation, pour compoſer leurs extraits. Dans ces opérations les principes des végétaux ſont dérangés & confondus. Les ſucs doivent perdre beaucoup de leur vertu ſalutaire, puiſqu'ils perdent leur partie la plus eſſentielle. M. *Homberg* déclare que dans les différentes analyſes qu'il a faites, il n'eſt guère poſſible de découvrir les vrais principes & les

propriétés des plantes, parce que le feu change trop leur arrangement naturel, leurs degrés de volatilité ou de fixité, & même diſſipe ces principes, ſans qu'il ſoit poſſible d'empêcher cette perte (*a*).

Nous croyons qu'il n'y a aucune plante qu'on ne puiſſe ranger dans une des claſſes que nous venons d'examiner. C'eſt pourquoi nous conclurons ici qu'il n'y a aucune plante qui doive ſoutenir l'ébullition à feu nud, ſi l'on veut lui conſerver les propriétés dont l'a doué la nature. Maxime importante dans les uſages de la vie & dans la pratique de la Médecine.

(*a*) Mémoire de l'Académie Royale des Sciences 1701. pag. 116. Voyez auſſi le Livre intitulé *Curioſités de la nature & de l'Art ſur la végétation*, par M. l'Abbé de *Vallemont*, Part. 1. Chap. 5.

C'eſt en l'obſervant, qu'on pourra retirer quelque utilité de l'uſage des végétaux, dans le traitement des maladies. C'eſt pour l'avoir méconnue, que l'emploi des plantes eſt tombé dans une eſpéce de diſcrédit, & qu'on a eu recours à des remédes plus compoſés, plus recherchés, & par conſéquent moins appropriés à notre nature, qui eſt ſimple & uniforme dans ſes opérations. Nous déſirerions, pour le bien général des hommes, qu'on ne regardât actuellement les vérités que nous venons d'établir, que comme des problêmes propoſés, & non encore démontrés. Nous aurions au moins la gloire de faire revenir ſur leurs pas beaucoup de gens ſenſés, entraînés par la multitude, & d'avoir oppoſé une digue à des préjugés univerſellement répandus. C'eſt là où ſe

doit borner l'eſpérance de celui qui apperçoit le premier la vérité au milieu d'une infinité de perſonnes qui penſent & qui agiſſent différemment. Ce premier pas lui doit aſſurer une victoire complette, après quelques combats plus perfides que déciſifs.

MEMOIRE

SUR L'ABUS QUE l'on fait des huiles dans le traitement des maladies.

L'Uſage des médicamens huileux eſt ſi commun dans le traitement des maladies, que nous croyons qu'il eſt de notre devoir de faire part au Public de nos réflexions ſur un reméde qu'il prend ſi abondamment dans les toux, les rhumes, les coqueluches, & toutes les maladies qui attaquent ou paroiſſent attaquer la poitrine. Ces remédes prolongent toujours le mal, l'aggravent quelque-

fois, & le rendent ſouvent funeſte. Ce langage paroîtra extraordinaire aux perſonnes qui ordonnent l'huile à foiſon, & à celles qui pour la moindre infirmité en avalent pluſieurs onces à la fois. Mais c'eſt un préjugé, ou plutôt une erreur trop dangereuſe pour que nous ne deſſillions pas les yeux du public qui veut s'inſtruire.

Il ne ſuffit pas de déclamer contre un remède pour le décrier ; il faut être fondé en raiſons & en preuves pour le bannir de l'uſage, & le déclarer non-ſeulement dangereux, mais même funeſte. Voici les motifs qui nous font écrire aujourd'hui contre les médicamens huileux ; ils ſont ſuffiſans pour exciter au moins l'attention de ceux qui penſent & qui obſervent.

1°. L'huile ne ſe digere pas. 2°.

Elle ne paſſe point dans les endroits qu'on prétend adoucir ou relâcher. Reprenons à préſent chacun de ces articles, & déduiſons nos preuves.

I. L'huile eſt un corps graiſſeux que nous ne digérons pas lorſqu'il eſt pris en trop grande quantité. L'extrême répugnance que beaucoup de perſonnes ont pour les corps gras, ſeroit une induction qui tendroit à prouver qu'ils ne leur conviennent pas, ſi elles ne faiſoient qu'écouter la voie de la nature. Que l'on ſurmonte cette répugnance, & qu'on avale une grande quantité d'huile : les fibres de l'eſtomac ſont relâchées, ſes papilles nerveuſes, celles de l'œſophage, de la langue, ſont empâtées ; la langue devient blanche & chargée d'une croûte épaiſſe, on a des rapports nidoreux, des maux de cœur, des en-

vies de vomir, on ne peut plus rien ſouffrir, on eſt dégoûté de toutes les boiſſons ; en un mot on a une véritable indigeſtion ; mal qui n'exiſtoit peut-être pas auparavant, mais qu'on a procuré par un médicament donné dans l'intention de détruire d'autres maux. Si ce mal exiſtoit, on a augmenté la doſe des levains, on a fortifié la cauſe morbifique, on a multiplié les accidens.

En effet, les huileux ne peuvent être réputés digeſtibles qu'en ſuppoſant, ou que les ſucs digeſtifs ſont aſſez ſalins pour s'unir avec l'huile, ou que la bile les diſſout. Voyons ſi l'un ou l'autre eſt poſſible dans un eſtomac que l'on charge de dix ou douze onces d'huile d'olive.

Tout le monde ſçait que le ſavon ſe fait avec l'huile & un ſel alkali.

C'eſt à la faveur de cette union avec un ſel, que l'huile eſt rendue miſcible avec l'eau. Or, quand on admettroit un ſel alkali bien développé dans l'eſtomac, on ne pourroit pas dire qu'il y en exiſte une aſſez grande quantité pour former un ſavon de la quantité d'huile que nous venons de déterminer, & que l'on ordonne tous les jours à plus grande doſe, & ſouvent répetée. La même objection ſubſiſte pour la bile, qui eſt une liqueur ſavoneuſe, propre à mêler les corps gras avec les aqueux. Jamais une demi-once de bile, ou une once tout au plus, qui ſe trouve, non pas dans l'eſtomac, mais dans le duodenum, ne pourra diſſoudre une demi-livre d'huile, & la rendre miſcible avec le reſte de nos humeurs. Or, c'eſt à la bile à diſſoudre les graiſſes.

Il n'y a pas dans le corps humain de liqueur plus propre à cette fonction. De-là vient que les perſonnes qui ont beaucoup de bile, deſirent plus volontiers les corps gras, mangent de la graiſſe avec appétit, & digerent aiſément les ſubſtances huileuſes. Elles ont un ſavon naturel qui s'unira avec les corps gras pour leſquels elles ont un goût décidé, & qui en facilitera le paſſage dans les routes de la circulation. Tandis que les perſonnes peu bilieuſes déteſtent la graiſſe, leur cœur, ou plutôt leur eſtomac ſe ſoulevant lorſqu'elles font un effort ſur elles-mêmes pour en manger; parce que ce ſavon leur manque, il n'eſt pas poſſible que les corps gras ſe mêlent avec les ſucs des premieres voies, ou ſoient ſuffiſamment digérés pour être convertis en chyle, & ſervir à

la réparation des pertes que le corps fait à chaque moment. De-là leur averſion naturelle, leur antipathie phyſique pour la graiſſe.

S'il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer qu'un homme dans l'état de ſanté puiſſe digérer une grande quantité d'huile, on le doit moins prétendre encore dans un état contre nature, où les ſolides ſont affectés, & les fluides troublés. Les ſolides ſont-ils affoiblis & relâchés; les huileux diminuent encore leur élaſticité. Sont-ils trop tendus par quelque inflammation; il n'y a rien de plus inflammable que les huiles, & elles augmentent la phlogoſe. Par la chaleur ſeule qui accompagne toujours les inflammations, les huiles deviennent rances, fatiguent l'eſtomac ou les inteſtins des malades, multiplient les impuretés

impuretés qui ſont dans les premieres voies, & les engorgemens des viſceres, & procurent un nouvel accroiſſement à la fiévre.

Les fluides ſont-ils troublés? ils feront encore moins ce qu'ils ne pouvoient faire dans le moment qu'ils jouiſſoient de leur plus forte activité. Si c'eſt la pituite qui domine; elle ne peut ſe mêler avec de l'huile, ni la diſſoudre. Si c'eſt une lymphe glaireuſe & condenſée; l'huile gliſſera deſſus ſans la fondre & ſans l'entraîner. Si c'eſt la bile; elle diſſoudra une partie de l'huile, qui ſubira ſon action: mais il arrivera que la quantité de bile qu'on vouloit détruire, ſera augmentée, ou aura reçu de nouvelles forces. De-là il arrive que les médicamens huileux, tantôt font vomir, tantôt purgent par le bas-ventre. Ils

font vomir, ſoit par la répugnance qu'on a de les prendre, ſoit par l'indigeſtion qu'ils occaſionnent. C'eſt ainſi qu'un homme qui a ſurchargé ſon eſtomac d'alimens eſt ſouvent obligé de les rendre par la bouche. Ils purgent, ſoit par leur propre poids, qui les entraîne dans le canal inteſtinal, & en même temps tout ce qui s'y rencontre, ſoit parce qu'ils lubréfient & procurent un relâchement difficile à réparer. Ils purgent encore, ſoit parce qu'ayant acquis la nature du ſavon par leur diſſolution, ils picotent les membranes, les glandes, les nerfs des inteſtins, comme feroit le ſavon lui-même, & ſollicitent de fréquentes déjections par cette irritation continuelle; ſoit enfin parce qu'en donnant une indigeſtion ils augmentent le mouvement périſtaltique des en-

trailles qui cherchent à ſe débarraſſer d'une liqueur dont elles ne peuvent tirer aucun profit. Auſſi voit-on les malades qui ont pris beaucoup d'huile, rendre des matieres verdâtres & moulées comme des olives. Le peuple groſſier & ignorant qui voit des déjections auſſi abondantes, & d'une couleur auſſi extraordinaire, s'écrie avec extaſe, qu'un médicament auſſi doux qui a fait ſortir tant de levains a dû faire des merveilles; que le malade doit être infiniment ſoulagé d'avoir rendu autant de bile porracée; que la maladie auroit été fort grave ſi tous ces levains morbifiques n'euſſent été chaſſés au dehors. Ce peuple peu inſtruit ne devine pas que la plûpart de ces levains n'ont été fournis que par l'huile même priſe en trop grande abondance, & qu'un remé-

de qui purge ainſi ne doit pas être employé par des praticiens qui raiſonnent ou qui obſervent. Il doit être ſeulement réſervé pour les linimens, les emplâtres & les onguens, ou tout autre reméde qu'on applique à l'extérieur du corps. Encore faudra-t-il craindre que ces graiſſes n'occaſionnent à la peau des inflammations, des éréſipeles, &c. Si cependant l'on eſt abſolument décidé à faire faire uſage intérieurement des huiles, ſans vouloir procurer des accidens, il faut ſe ſervir d'une autre méthode que celle qui ſe pratique de nos jours. On n'en donnera que quelques cuillerées dans des intervalles de temps fort éloignés, afin de lubréfier l'œſophage, l'eſtomac, & entretenir une certaine liberté du ventre. On n'en donnera qu'autant

que la bile qui tombe dans les inteſtins pourra en diſſoudre, c'eſt-à-dire, que la quantité d'huile avalée, ſoit en proportion avec la bile ſoupçonnée être contenue dans les inteſtins, afin que le mélange ſe faſſe ſans peine, & que la ſolution ſoit parfaite. Encore nous exigerions que le malade n'eût point de fiévre ou une chaleur trop forte dans les entrailles. L'huile priſe avec ces précautions non obſervées juſqu'à préſent, & en auſſi petite doſe, ne doit pas produire de mauvais effets. Il ne ſe rencontre pas aſſez de feu pour l'enflammer, & il ſe trouve aſſez de bile pour la digérer.

On ſentira que nous ne diſons rien d'outré ſi l'on veut faire attention aux obſervations ſuivantes. Ceux qui preſcrivent beaucoup d'huile à

leurs malades, leur défendent le beurre ; ils ne voudroient pas leur permettre d'en avaler une demi-once, & leur interdiſent en conſéquence les fritures & tous les potages maigres où cette ſubſtance oléagineuſe du lait pourroit entrer. Le beurre ne ſeroit-il pas une huile encore plus favorable à leur deſſein, que celle qui eſt tirée des amandes, des baies, des graines, des ſemences ? Elle a ſouffert une élaboration de plus dans le corps de l'animal, elle ne ceſſe pas pour cela d'être végétale; on en retire les mêmes principes que des huiles des végétaux, & elle ne s'eſt épaiſſie que par l'élaboration qu'elle a ſubie : épaiſſiſſement qui la rend moins ſujette à ſe rancir. Si on objecte que cette huile étant plus ſolide, plus graſſe, plus onctueuſe, doit fatiguer

davantage les forces digeſtives : mais ne pourroit-on pas l'ordonner à moindre doſe que les autres huiles ? Elle occaſionneroit une indigeſtion, répond quelqu'un. Nous lui demanderons à notre tour par quel privilége les autres huiles n'en engendreroient pas.

Remarquons encore que les noix, les amandes & les olives ne ſont ſi indigeſtes, que parce qu'elles contiennent beaucoup d'huile. En preſcrivant donç de l'huile aux malades, c'eſt la même choſe que ſi on leur preſcrivoit la partie indigeſte des noix, des amandes & des olives. De ſorte que tel qui ne mangeroit pas quatre noix ou une douzaine d'amandes ſans avoir une indigeſtion, eſt forcé de prendre la ſubſtance indigeſte d'un cent de noix ou de trois

cens amandes ſans qu'on s'inquiéte s'il en ſera incommodé. Ajoutons auſſi que tel qui ne mangera pas de ſalade ſans appréhender de fatiguer ſon eſtomac, parce que l'huile dont elle eſt aſſaiſonnée l'empêche de digérer, avalera pendant quinze jours de ſuite dix ou douze onces d'huile pour nettoyer ſon corps des impuretés qu'il renferme, & qui lui occaſionnent une toux ſéche & opiniâtre.

On nous répondra ſans doute que quand on ordonne quelque médicament, on s'attend bien qu'il ne ſera pas digéré. Preſque tous les remédes purgatifs qu'on fait prendre aux malades ne ſouffrent pas l'action des ſucs digeſtifs, & ſont entraînés dans les ſelles après avoir procuré ſur les glandes & ſur les tuniques inteſtinales l'irritation que l'on déſiroit. Cet-

te réponſe ne détruit pas les raiſons que nous venons d'avancer: car s'il eſt des médicamens qui doivent ſeulement opérer dans les premieres voies, afin d'en entraîner les mauvais levains qui les ſurchargent; il eſt auſſi des médicamens qui doivent paſſer dans la maſſe du ſang pour opérer les effets qu'on en eſpere. Les émétiques & les purgatifs doivent être rangés dans la premiere claſſe; les altérans dans la ſeconde. Ainſi l'huile que l'on preſcrit pour adoucir la toux, & parvenir juſqu'aux poumons, afin d'embarraſſer les humeurs âcres doit être digérée, & paſſer avec le chyle dans les vaiſſeaux lactés. C'eſt préciſément ce que nous ſoutenons ne pouvoir arriver, comme on va le voir dans la ſeconde partie de ce mémoire.

II. L'huile ne paſſe point aux endroits auxquels on la deſtine; les maladies les plus fréquentes dans leſquelles on donne le plus largement les huileux, ſont les fluxions de poitrine, les toux, les coqueluches. Or chacun ſait que rien ne peut paſſer par la trachée artere, qui ſeroit la voie la plus courte & la plus directe pour parvenir aux poumons. S'il y tomboit la moindre parcelle d'un ſolide, ou la moindre goutte d'un fluide, on touſſeroit ſans ceſſe, & on feroit des efforts continuels pour la rendre. Ce conduit eſt ſeulement deſtiné pour le paſſage de l'air & des corpuſcules qui ſont diſperſés dans l'atmoſphère. Il faut donc néceſſairement que l'huile qu'on prend dans le deſſein d'appaiſer l'irritation des poumons, deſcende par l'œſophage,

tombe dans l'eſtomac & y ſouffre toute l'action de la digeſtion, parvienne dans les inteſtins, & y ſubiſſe les différentes altérations que doivent lui donner la bile, la liqueur pancréatique & les autres ſucs digeſtifs, paſſe par les veines lactées, monte dans le réſervoir de *Pequet*, ſoit élevée juſqu'à la ſoûclaviere gauche, ſoit portée dans la veine cave, de-là dans l'oreillette droite du cœur; en un mot, faſſe toute la route que parcourt le chyle qui eſt entraîné dans le torrent de la circulation. C'eſt pourquoi ce médicament qu'on a donné ſous la forme huileuſe, ne parvient pas au poumon en qualité de ſubſtance graſſe, onctueuſe, oléagineuſe; après les digeſtions qui en ont été faites, ſes parties ont été aſſimilées avec le ſang pour contribuer à la nourriture

& à l'entretien de toute la machine humaine. Donc c'eſt à tort que l'on penſe que l'huile ſemblable à un topique porté ſur les poumons doit en calmer l'irritation, faciliter l'expectoration & guérir les maladies qui aſſiégent la poitrine.

Mais nous avons fait obſerver qu'il étoit impoſſible qu'on digérât une grande quantité d'huile. Or lorſque les matieres confiées à l'eſtomac en ſortent ſans y avoir ſubi les changemens néceſſaires pour une parfaite coction, elles deviennent âcres, alcaleſcentes, pûtrides, irritantes; elles ne peuvent plus paſſer par les vaiſſeaux lactés, & ſont précipitées à l'extrémité du canal inteſtinal. S'il paſſe quelque portion de ces matieres non digérées, elle porte le trouble dans la maſſe du ſang, elle irrite le ſyſtême arté-

riel & veineux ; elle allume la fievre, & eſt comme le foyer où cette même fiévre va emprunter le feu de ſes redoublemens. Tel eſt l'état de ceux dont les entrailles ſont ſubmergées par l'huile, ils ſont continuellement conſumés par la chaleur de la fiévre, ſi la nature n'eſt pas aſſez forte pour ſe débarraſſer par elle-même d'un levain nouveau dont on l'a ſurchargée, dans le temps qu'elle étoit déja accablée par d'autres ſymptômes rebelles ; c'eſt-à dire, ſi elle ne ſe délivre point de ce poids étranger par une diarrhée volontaire.

On nous dira que l'experience doit l'emporter ſur le raiſonnement, & que ſouvent on a vu les potions huileuſes très-bien réuſſir dans les affections de la poitrine. Nous admettons les faits : mais nous nous arrê-

terons ſur les circonſtances qui les accompagnent. Il eſt vraiſemblable que les huileux n'ont ſoulagé dans les maux de poitrine que lorſque ces maux étoient ſeulement ſymptomatiques, que ces médicamens ont procuré d'abondantes évacuations par les vomiſſemens ou par les ſelles. Ce n'eſt ſouvent que par contre-coup que la poitrine eſt affectée ; le foyer de la maladie eſt dans l'eſtomac ou dans le bas-ventre : en faiſant vomir ou en purgeant le malade, on l'auroit guéri plutôt & plus ſûrement. Car il eſt inconteſtable que l'huile n'a pas pu agir ſur les poumons en tant qu'elle eſt huile, puiſqu'elle n'a pas pu parvenir comme telle ſur cette partie. Concevons donc dans les entrailles un amas de levains groſſiers, qui, repaſſant continuellement dans les

vaiſſeaux, engorge les tuyaux capillaires, ſurcharge les poumons, & produit la toux, le point de côté, la difficulté de la reſpiration, & le crachement de ſang.

C'eſt ainſi que des indigeſtions répétées occaſionent des fluxions de poitrine. Nettoyons les entrailles de cet amas d'immondices, qui enfantoit tous ces ſymptômes : il eſt certain qu'en enlevant cette cauſe, tous les effets doivent ceſſer. Pourquoi ne le pas faire avec un remede plus ſûr, plus prompt, plus efficace, & qui ne laiſſe pas craindre après lui les traces d'un engorgement & de ſucs mal digérés ? On s'en rapporte à l'uſage, on agit en aveugle, on ſuit une routine, & les ſuccès ſont reglés par les haſards. Une pareille conduite eſt blâmable, quand il s'agit de la ſan-

té & de la vie des hommes. Il n'appartient qu'au charlatan d'errer dans les chemins ſans ſçavoir où il va ; & d'ignorer la route qu'il doit tenir lorſqu'il ſe trouve dans un carrefour.

D'ailleurs tous les bons effets qu'on attribue à l'huile, ne pourroient-ils pas être attribués à d'autres remédes mêlés avec elle ? Très-ſouvent on diſſout du kermès minéral dans l'huile qu'on fait prendre dans ces occaſions. Chacun ſait la propriété du kermès, de déterminer les évacuations. Tantôt il évacue par en haut ou par en bas ; tantôt il pouſſe par les ſueurs ou par les urines, & provoque l'expectoration. De ſorte qu'il eſt regardé comme un des principaux remédes, ſoit évacuans, ſoit altérans qu'on emploie en médecine.

On

On ajoûte encore des ſirops béchiques, inciſifs, diaphorétiques, purgatifs dans les potions huileuſes que l'on preſcrit. Ces médicamens ne doivent pas être privés de leur effet, & leur action doit être calculée de même que celle de l'huile. Ainſi, c'eſt ſouvent moins à l'huile qu'on doit une certaine réuſſite dans quelques maladies, qu'aux drogues qu'on a pu mélanger avec cette ſubſtance onctueuſe & de difficile digeſtion.

Si nous voulions profiter de tous les avantages que nous offre une pareille réflexion, nous pourrions encore attribuer la guériſon, dont on fait honneur à l'huile, au traitement acceſſoire qui eſt d'uſage dans les maladies propoſées. La diéte, les ptiſanes, les lavemens, le repos en font aſſurément davantage qu'un mé-

chant reméde preſcrit indiſcretement. Qu'on nie, ſi on le juge à propos, que ces parties de la curation puiſſent contribuer à dompter le mal, du moins on ne niera pas la coopération de la nature qui fait toujours de nouveaux efforts pour chaſſer un ennemi qui l'opprime ; efforts plus puiſſans & plus ſouverains que toute l'huile qui coule des preſſes établies dans nos Pharmacies.

Mais hélas, que ſera-ce quand aux huiles, on joindra encore des médicamens plus indigeſtes, plus pâteux & plus faciles à devenir rances ! On charge de blanc de baleine les potions huileuſes pour les rendre plus adouciſſantes, comme ſi à une maſſe peſante ajoutant une autre maſſe plus peſante, on rendoit le poids plus léger. Le blanc de baleine qui eſt la

cervelle de ce poiſſon deſſéchée, eſt une ſubſtance oléagineuſe beaucoup plus compacte que les huiles tirées des végétaux. Cette huile animale n'eſt ſoluble que dans un menſtrue huileux, & doit par conſéquent ſe ſouſtraire à l'action des ſucs digeſtifs de notre eſtomac. Si elle n'a pas des inconvéniens plus graves que ceux qu'entraînent avec elle les huiles d'olive ou d'amandes douces, elle les égale au moins dans les mauvais effets qu'elles doivent produire. Que dirons-nous de la manne qu'on joint avec l'huile pour purger, dit-on, doucement les malades? Y a-t-il reméde qui peſe ou porte aux naufées autant que celui-là? Eſt-il un eſtomac qui puiſſe s'en accommoder, quand même on le ſuppoſeroit le plus robuſte & le plus vigoureux? La manne eſt

déja un corps gras, fade, que l'eſtomac ſupporte difficilement, qui purge preſque toujours par indigeſtion, qui émouſſe les ſucs ſalivaires, qui relâche les fibres, & qui ſouvent laiſſe après lui, tous les caracteres d'une digeſtion mal faite. Pour aider l'action lente & importune de ce corps, on y joint une ſubſtance dont l'action eſt encore plus lente & auſſi embarraſſée. Tout homme qui voudra raiſonner ſentira aiſément, après ces courtes réflexions, qu'une pareille pratique eſt blâmable, dangereuſe & quelquefois funeſte.

Il n'y a que les préjugés qui puiſſent nous faire employer intérieurement de pareils remédes. Quittons dònc nos préjugés; ce ſont des langes dont notre nourrice nous a enveloppés dans notre enfance, nous de-

vons les abandonner auſſi-tôt que nous pouvons faire uſage de notre raiſon. S'ils ſont quelquefois tolérables dans la ſociété, ils ſont toujours dangereux dans la pratique de la Médecine. Ces remédes que nous venons de combattre ne ſont pas les ſeuls qu'on doive proſcrire de l'uſage; il en eſt un grand nombre qui ſervent plus à la pompe & au faſte du guériſſeur, qu'au ſoulagement & à la guériſon du malade. Tant de médicamens ne ſont qu'un fatras qui tient la place des meilleurs remédes dans nos Pharmacies. Il eſt vrai que par ce ſyſtême nous réduiſons à une extrême diſette la ſcience de ceux qui ne traitent les affections de la poitrine qu'avec ces médicamens, les huileux & les fréquentes ſaignées: mais l'honneur de quelques particu-

liers doit-il nous toucher quand il s'agit de l'intérêt du public ? Si nous avons parlé le langage de la vérité, qu'avons-nous à craindre des brigues de l'erreur, & des ſubterfuges du menſonge ?

Comme nous faiſons ici le procès des huileux, il eſt juſte que nous rapportions en faveur de notre cauſe toutes les preuves dont elle eſt ſuſceptible. Quelquefois certains eſprits qui ne ſe ſont pas laiſſés convaincre par les plus fortes démonſtrations, ſe ſoumettent à des raiſons moins victorieuſes, mais qui ſont plus à leur portée. Chacun a pu obſerver qu'un grand nombre de perſonnes ſe diſpenſent de faire le carême, parce que les alimens maigres les incommodent. La plûpart des ces alimens ſont accommodés avec beaucoup de

beurre, ou aſſaiſonnés d'huile. L'eſtomac ne ſupporte pas facilement ces aſſaiſonnemens, ſur-tout lorſqu'on lui préſente pendant un certain tems, toujours cette même nourriture. Ceux qui s'opiniâtrent à ſuivre ce régime ſont accablés d'aigreurs continuelles, digérent mal, & s'expoſent à tous les accidens qui ſuivent les mauvaiſes digeſtions. On remédie à ces maux en ceſſant de faire uſage de pareils alimens, ou ce qui prouve encore mieux notre théſe, en ſupprimant les aſſaiſonnemens qui rendoient mal-ſaine une nourriture qui eſt ſalutaire par elle-même. Les exemples ne ſont pas rares de perſonnes qui ne pouvoient pas ſoutenir le maigre long-temps continué, lorſqu'il étoit préparé ſelon la maniere ordinaire, & qui l'ont ſupporté

enſuite ſans aucune gêne de leur eſtomac & ſans aucune altération dans leur ſanté, après l'avoir fait accommoder d'une façon plus ſimple & ſans le ſouler de beurre ou d'huile. Preuve inconteſtable que le mal qui en réſultoit, ne partoit pas de la nature de l'aliment lui-même, mais des parties graſſes & indigeſtes qu'on y avoit ajoutées. Un autre exemple qui ne ſera pas moins frappant que le précédent, c'eſt celui d'une infinité de perſonnes qui ne peuvent pas uſer de chocolat ſans en être incommodées. Le chocolat eſt une eſpéce d'émulſion faite avec la partie huileuſe du cacao, rendue miſcible à l'eau par le broyement avec le ſucre. Beaucoup d'eſtomacs ont bien de la peine à le digérer, & un grand nombre de perſonnes ont eu des indigeſtions vio-

lentes pour en avoir pris une ſeule taſſe. Preſque toujours il eſt ſuivi de rapports & de peſanteur, ce qui dénote la fatigue qu'il cauſe dans les entrailles. C'eſt pour corriger cette mauvaiſe faculté du chocolat qu'on a voulu l'animer avec la canelle, la vanille & d'autres aromates, afin de donner de la force à l'eſtomac, & pour aider à la digeſtion du mucilage doux & de l'huile légere que contient le cacao. Mais il nous reſtera toujours à objecter que le beurre du cacao eſt indigeſte, & que la preuve certaine qu'il fatigue les organes digeſtifs, c'eſt qu'on a cherché à en prévenir les mauvais effets.

Les hommes ne ſont pas les ſeuls êtres auxquels l'huile puiſſe faire beaucoup de mal. Une ſeule goutte d'huile jettée ſur la queue d'une che-

nille la fait mourir ſubitement. Il en eſt de même de pluſieurs autres inſectes que l'huile fait périr, & que l'odeur ſeule de l'huile écarte avec précipitation. Voilà pourquoi le bois paſſé à l'huile, ou ſur lequel on a mis une couleur à l'huile, n'eſt point ſujet à être vermoulu. La teigne ne ſe loge que dans les peaux ou les laines dégraiſſées. Un des meilleurs moyens qu'on a trouvés pour s'en débarraſſer, eſt de frotter de temps en temps les tapiſſeries & les rideaux de laine avec des toiſons de brebis qui aient encore leur graiſſe naturelle : ce qu'on a découvert en obſervant que la teigne choiſiſſoit les peaux & les laines qui ont paſſé par la main de l'ouvrier.

L'huile priſe intérieurement tue très-efficacement les vers contenus

dans les entrailles des animaux. C'eſt un des meilleurs anthelmentiques pour les enfans. Pluſieurs de ces médicamens ne doivent leur effet qu'à l'huile fœtide ou amere qu'ils contiennent. Les amandes ameres font mourir les oiſeaux, les petits chiens & pluſieurs autres animaux, auxquels elles cauſent des convulſions mortelles. On ne peut attribuer un effet auſſi dangereux qu'à l'huile amere qu'elles contiennent en très-grande abondance. L'abſinthe, la ſantoline, l'aurone, &c. tuent les vers par la même raiſon. Or, ſi l'huile eſt funeſte à tant d'animaux, pourquoi n'aurions-nous pas quelques motifs de la redouter nous-mêmes, nous qui ſommes renfermés dans la claſſe générale des ſubſtances animales.

Quoi qu'il en ſoit, nous reſtreignons les huiles aux uſages qui leur ſont propres, c'eſt-à-dire à la compoſition des onguens, des emplâtres, des cerats, des linimens. Nous n'aurions aucune répugnance à les faire entrer auſſi dans les lavemens. Il n'y a point à craindre le long des gros inteſtins, les inconvéniens qui peuvent réſulter des huileux dans l'eſtomac & dans les inteſtins grêles. Mais nous ne pouvons trop recommander de l'exclure des potions que l'on prend par la bouche, & d'éviter ces mélanges monſtrueux que l'on en fait avec le blanc de baleine, la manne & d'autres médicamens onctueux. Nous n'en permettrions pas même l'uſage dans les coliques; quoique ſuivant la pratique ordinaire, on la prodigue alors avec un excès repréhenſible.

Notre refus ſe trouveroit fondé, & ſur les raiſons que nous venons d'alléguer, & ſur l'obſervation qui nous apprend que les perſonnes habituées dans certaines Communautés où la regle ne leur permet de manger que des alimens accommodés à l'huile, ſont fréquemment incomodées de coliques dangereuſes. Souvent nous avons vu auſſi les douleurs du bas-ventre prolongées avec cet adouciſſant ſuppoſé, ce calmant imaginaire. Autre preuve qui doit confirmer les principes que nous venons d'établir. En cela nous nous trouvons d'accord avec les meilleurs praticiens qui proſcrivent même l'huile dans le traitement de la colique des Peintres, qui eſt la plus violente, la plus opiniâtre & la plus dangereuſe de toutes les coliques. Ils

n'héſitent pas d'appeller l'huile un vrai poiſon, qui prolonge & aggrave le mal, & qui eſt un obſtacle à ſa curation (*a*).

(*a*) Voyez la theſe de M. *Dubois* du 2. Décembre 1751. *Non ergo in colicis figulis venæ ſectio.* Paragraph. 4. *Dubium non eſt quin veniant in noxæ partem crebra & ingentia pocula* venenorum, *quibus colici noſtri opifices paſſim ingurgitari ſolent.* Venena *merito vocitamus malvaceas illas*, amygdalinas, lineas, lacteas, oleoſas, *aliáſque id genus potationes, quæ, temerariâ leniendi ſpe, propinantur, ſolido quandoque menſe. Procul iſtud funeſtum non minus quàm inſanabile cacoethes.* Et dans la note. *Si quid inde fugaciſſimi levaminis identidem accedit, id fortaſſe vitæ periculo, dolorum diuturnitate certo redimendum eſt. Nam prædulces, craſſæ*, pingues *ejuſmodi ſorbitiones non modo corporis funiculos omnes demulcent, emolliunt, retundunt; ſed urguinoſum etiam fœtis metal-*

lico pulvere fibrillis tectorium inducunt, quo ille, tanquam propugnaculo vix penetrabili, circumſeptus, ictuum ac ſuccuſſuum vehementiam eò uſque fallit ac fruſtratur, dum repetitis verberibus diſcuſſum fuerit exturbatumque munimentum.

Paragraph. 5. *Injectum primo die clyſterium* oleoſum *arguere cavillantis erit, non diſputantis.* Not. *Ad morbi ſedem vix quidquam hujuſce leniminis pervenire potuiſſe neminem latet. Exiguam tamen, quæ adhibita eſt, olei copiam, vini generoſi æquâ parte acui & aſperari voluimus; adeo* ſuſpectum *nobis* oleum *eſt.*

MEMOIRE

SUR LA FORMATION

de la Pierre dans le corps humain, & ſur les moyens de la détruire.

ON a trouvé des pierres dans preſque tous les organes du corps humain. *Houlier* en a obſervé dans la tête, dans le cœur, dans le foie, dans le méſentere. *Van-Horne*, Profeſſeur d'Anatomie à Leyde en a tiré du cerveau. *Mackren* en a vu dans la glande pinéale, & *Hildanus* entre les méninges. *Galien*, *Paul d'Egines*, *Wierus*, *Fernel* en ont rencontré dans le poulmon; *Groenevelt*

&

& pluſieurs autres dans la véſicule du fiel ; *Fallope* & *Turneiſer* dans la rate ; *Paracelſe* & *Cardan*, dans l'eſtomac. En diſſéquant un teſticule nous avons auſſi trouvé une pierre oblongue, blanche, dure, polie, groſſe comme un grain de Mays, irréguliere, entre la tunique vaginale & la tunique albuginée, vers l'extrémité antérieure du teſticule. *Geſner* a fait la même obſervation que nous (*a*) : mais comme la pierre s'engendre plus ordinairement dans les reins, nous allons propoſer nos conjectures ſur la formation de ce corps étranger dans ces derniers organes. Une pareille recherche peut diſſiper bien des

(*a*) *Lib. de foſſil. cap.* 11. Schenk. *Lib.* 4. *obſ.* 32. Crell. *not. pp. qq. tranſact. philoſ. n.* 209. *pag.* 111.

préjugés ſur les cauſes éloignées de cette maladie, & faire entrevoir les remedes qui peuvent détruire ce cruel tourment des hommes.

Tous les Philoſophes, ſoit de l'antiquité, ſoit des derniers ſiécles, ont admis ou ſuppoſé des particules rameuſes ou crochues pour former des corps durs & ſolides. Nous ſommes bien éloignés de leur ſentiment ; car nous penſons que pour former une ſubſtance compacte & ſolide, il faut des principes liſſes & polis. C'eſt ainſi que deux hémiſphéres extrêmement polis, étant appliqués l'un contre l'autre, ont entr'eux une telle cohérence, que la force de pluſieurs chevaux qui tirent en ſens contraire, ne peut les ſéparer. Nous ajouterons encore que plus les particules premieres qui formeront les corps ſolides ſeront

polies, plus les corps ſolides qui en réſulteront, ſeront durs & compacts. C'eſt pourquoi le diamant, le criſtal & tous les autres corps qui ont la tranſparence de l'eau & qui paroiſſent avoir été formés primordialement de cet élément (*a*), ſont très-durs, & plus durs que tous les autres corps opaques qui ſemblent n'être

(*a*) On ne manqueroit pas de preuves pour autoriſer cette opinion. Dans le centre des cailloux les plus durs on trouve ſouvent de l'eau. Les veines du charbon minéral renferment une eſpéce de cailloux ronds ou ovales dont le grain eſt ſi compacte & ſi uni, qu'il eſt très-difficile de les entamer avec les outils ordinaires. Ce caillou ſe décompoſe facilement à l'air & contient quelquefois dans ſon centre une eau claire. Voyez le Mémoire ſur l'utilité, la nature & l'exploitation du charbon minéral, par M. de Tilly. Paris 1758. pag. 36.

qu'un composé de molécules grossieres, angulaires & branchues.

Le cristal de roche, dit *Cartheuser*, (a) est composé d'une terre minérale pure, & d'un peu de substance saline & glutineuse, qui est étroitement embarrassée dans les parties terreuses. Les parties terreuses se manifestent d'elles-mêmes ; mais les salines & les glutineuses ne peuvent être développées qu'au moyen d'une calcination qui rend cette pierre propre à s'amortir. En effet dès que cette pierre a été calcinée à plusieurs reprises & éteinte autant de fois dans l'eau froide, elle se dissout enfin, comme l'assure *Beccher*, en une matiere muceuse qui jette dans la distillation un esprit subtile & de l'huile. Le même

(a) Matiere médicale, section 2. chap. 8. §. 1.

Auteur dit encore qu'il a vu le criſtal ſe diſſoudre, & qu'après qu'on en eut oté le menſtrue aqueux, on trouva toute la diſſolution du criſtal, ſeche, tranſparente, de la conſiſtence de la gelée, molle comme de la cire, & légerement fuſible au feu comme l'eſt le borax.

De-là nous concluons que pluſieurs lames très-fines d'un fluide peuvent ſe réunir enſemble & compoſer un ſolide : qu'il n'eſt point néceſſaire d'admettre un principe lapidifique dans le corps humain tel que le *Duecleh de Vanhelmont :* que les prieres qui ſe forment dans les reins & dans la veſſie, peuvent être diſſoutes, & réduites dans leur premiere nature, c'eſt-à-dire, dans leur état primitif de fluidité, contre l'opinion de pluſieurs qui ont penſé qu'il étoit im-

poſſible de trouver un diſſolvant qui agiſſant ſur la pierre, n'agiſſe pas en même temps ſur les parties molles qui la contiennent. On peut démontrer le contraire par l'analogie entre différens corps.

Le premier état de fluidité des pierres humaines leur eſt ſi bien rendu, qu'étant miſe dans un diſſolvant approprié elles ſe réſolvent en glaires. Ce qui eſt une démonſtration ou du moins une forte préſomption que les pierres humaines ne ſont formées primordialement que de glaires rapprochées, condenſées, deſſéchées & pétrifiées. Cette opinion ſera encore plus vraiſemblable ſi l'on vent rapprocher toutes les idées qui tendent à la rendre probable.

Les perſonnes qui ont la pierre, ou qui ſont menacées de l'avoir,

rendent ordinairement beaucoup de glaires dans leurs urines. C'eſt un des ſignes les plus certains qu'on puiſſe avoir de l'exiſtence de la pierre dans les reins ou dans la veſſie. On peut donc regarder les glaires comme le rudiment de la pierre, & non pas ces petits graviers qui ſortent quelquefois avec les urines. Peu de perſonnes qui rendent ces graviers ſont ſujettes à la pierre (*a*). Ils peuvent être regardés comme le tartre de l'urine qui n'eſt pas vraiſemblablement le germe de la pierre, il faudroit une matiere glutineuſe pour les unir enſemble, & en

(*a*) *Multi arenas mingunt, neque calculoſi ſunt, non enim coguntur niſi viſcido & crudo humore tanquam glutino.* Jacobus Hollerius *in ſcholis ſui libri de morborum curatione.*

former une ſeule maſſe, ce qui exigeroit encore la préſence de ces glaires dont nous parlons. Autrement pour faire une maſſe conſidérable, ſolide & uniforme de ces petits graviers, il faudroit les ſuppoſer fondus d'abord enſemble, & identifiés par cette fuſion. Premierement cette fuſion eſt impoſſible dans le corps humain : ſecondement, cette fuſion ſuppoſe un état de fluidité, & prouve la théſe que nous avons avancée ſur l'état primitif de fluidité de certains corps durs & compacts. En effet il faut faire fondre les cailloux pour les vitrifier. Il faut faire fondre la mine pour en faire une barre de métal. Voici donc une liquefaction de corps très-durs, & c'eſt cette même liquefaction qui en fait des tous homogénes.

Nous n'étendons pas plus loin ces

idées qui, nous jettant dans des diſcuſſions générales, nous écarteroient de l'objet particulier qui fait le ſujet de nos recherches. Rapprochons-nous de cet objet. Les perles qu'on trouve dans les huitres, ſont une maladie de ces animaux qu'on pourroit appeller gravelle, eſt-il dit dans les Mémoires (*a*) de l'Academie des Sciences. Le ſuc, ou la cole qui ſert aux huitres & aux pinnes marines à former par la tranſpiration les commencemens & les aggrandiſſemens de leurs écailles, s'extravaſe quelquefois hors de ſon receptacle naturel. Il s'amaſſe par gouttes, il s'épaiſſit par globules qui ſont de la couleur de l'écaille, & forment des perles. Il y a un rapport

(*a*) Ann. 1717. M. de Reaumur, Actes de Leipſic 1686. Bonanni Liſter de Cochl. Spectacle de la Nature, par M. l'Abbé Pluche, tome 1. Entretien 9. page 247.

ſi parfait entre la couleur de la perle & celle de l'écaille, qu'il y a lieu de préſumer que la matiere premiere de l'une entre auſſi dans la compoſition de l'autre. Les côtes où l'on fait la pêche des perles ſont mal ſaines. Les Eſpagnols ont abandonné la pêche des perles de l'Amérique. L'air & les eaux de l'iſle de Baharen (*a*) ſur les bancs de laquelle les plongeurs vont arracher les nâcres, ſont inſupportables à ceux qui font le trafic des perles. Les payſans mêmes ne veulent pas manger l'huitre où ils les trouvent tant la chair leur en paroît mauvaiſe. Au contraire plus les huitres ſont exquiſes, moins on y trouve de perles. De toutes ces obſervations, il eſt facile de conclure que les huitres ſont malades, lorſqu'elles contiennent des perles, & que ce corps

(*a*) Dans le golphe Perſique.

dur que quelques-unes renferment, eſt une vraie maladie pour elles.

Si une liqueur gelatineuſe ſe durcit dans le corps d'un animal qui eſt froid par ſa nature, ne peut-on pas croire auſſi qu'un ſuc mucilagineux qui eſt à peu-près de ce caractère ſe convertit en pierre dans l'homme où le degré de chaleur eſt bien plus conſidérable que dans aucune eſpéce d'animaux aquatiques ? C'eſt ce même ſuc mucilagineux qui a ſervi à former les os de l'homme, & qui ſert continuellement à les nourrir & à les réparer. Il peut donc acquérir un certain degré de ſolidité & de conſiſtence, lorſqu'il a été juſqu'à un certain point privé de cette humidité à laquelle il devoit toute ſa fluidité. Mettez des os dans la machine de Papin, vous les réduirez facilement en muci-

lage : preuve conſtante qu'ils en ont été formés.

C'eſt ce même mucilage qui eſt le germe de la pierre dans l'homme. Tous les obſervateurs ſont d'accord que les perſonnes gouteuſes ſont celles qui ſont les plus ſujetes à la pierre: or on ſçait que l'humeur gouteuſe n'eſt elle-même qu'un mucilage, comme il eſt facile de s'en convaincre par la vue & le toucher. Elle a la même conſiſtence & la même tranſparence qne les humeurs mucilagineuſes. Elle eſt tenace, viſqueuſe, gluante, colante comme le ſont tous les mucilages. (*a*) Cette humeur peut tellement ſe durcir, qu'elle forme des nœuds aux articulations. Elle ſe durcit même à un tel point, qu'on

(*a*) Voyez le traité de la Goute, par M. *Liger*, part. II. ch. 3. p. 64.

voit ſortir de ces articulations une matiere gypſeuſe, un vrai plâtre, des pierres toutes formées. La matiere premiere de la pierre eſt donc exiſtante dans les gouteux. Voilà ſans doute la raiſon pour laquelle les gouteux ſont ſi ſujets à la pierre. Auſſi de nos jours-a-t-on vu attaquer avec quelques ſuccès la goute avec les mêmes armes qu'on avoit fabriquées pour détruire la pierre. Le ſavon qui eſt le meilleur lithontriptique connu juſqu'a préſent, eſt le remede le plus efficace pour étouffer le germe de la goute. Il y a donc une grande analogie entre la matiere de la goute & celle de la pierre, ſi elle n'eſt la même. Or s'il eſt démontré que l'une ſoit glaireuſe & mucilagineuſe, il ſera facile de conclure que l'autre eſt de même nature. C'eſt ce que nous avons tâché juſ-

qu'alors de mettre en évidence.

Mais la goute, ou la pierre, ne ſont engendrées que lorſque ce mucilage néceſſaire à l'entretien de nos corps eſt ſurabondant. Il s'en forme une trop grande quantité quand avec trop de voracité on ſe remplit d'alimens ſucculens, & qui contiennent eux-mêmes beaucoup de ce principe mucilagineux, ou quand la nature n'eſt pas aſſez forte par elle-même pour chaſſer au dehors le poids qui la ſurcharge. C'eſt le ſentiment d'*Hippocrate* & de *Galien* (*a*). Ces deux ſça-

(*a*) *Multi pueri præſertim qui admodum voraces ſunt, plurimum cumulant ſuccum* (*qui propriè crudus appellatur*) *à quo calculi facilè generantur, cum eâ quidem materiâ ex quâ calculus generatur, accedente calore tanquam effectrice cauſa.* Hippocr. *de naturâ humanâ*, & Galen. *in eandem.*

Calculus eſt morbus puerorum qui ob eda-

vans Médecins & pluſieurs autres qui les ont ſuivis, mettent le lait & les bons alimens qui nourriſſent beaucoup au nombre des cauſes qui occaſionnent la pierre. De-là on comprend que c'eſt une erreur que de preſcrire les mucilagineux pour adou-

citatem non paucos crudos humores coacervant, quibus pars craſſior unà cum urinis ad veſicam perveniens ſit lapidum génerationis materia. Accedit altera cauſa vehementia caliditatis. Senes autem acervant humorem crudum, non propter edacitatem ut pueri, ſed propter potentiæ concoquentis imbecillitatem, non tamen calorem fortem habent qui ex materiâ craſſâ vaporem reſolvent lapidem generet. Hippoc. *aphoriſm.* 26. *lib.* 3. & Galen. *in eundem.*

Fit etiam pueris ex lactis nimio uſu calculus, præſertim, ſi non ſalubre id fuerit. Hippocr. *de aëre, aquis & locis.* Ex lib. 4. *de morbis.*

Calculus ſolent gignere, edulia craſſa,

cir les douleurs procurées par la préſence de la pierre. On en fortifie la cauſe, & on entretient le mal. Qu'on s'abſtienne donc lorſqu'il s'agit d'appaiſer de ſi cruels tourmens, des boiſſons faites avec la graine de lin, les racines de guimauve, les

craſſi ſucci, maximè cùm homines calidiores plus juſtò fuerint. Galen. *de facult. aliment. Igitur cibi ii omnes boni ſunt ſucci & multi alimenti, ita eos qui ipſis aſſiduè utuntur, lædunt, obſtructiones in hepate parientes, & in renibus calculum gignentes.* Id. ibid. *Ubi ſuccorum craſſities, cum ardenti calore jungitur, calculi generantur.* Id. *lib.* 3. *de facult. aliment. Senes vina craſſa bibentes in calculos incidunt.* Id. *lib.* 5. *Lac ſic affectis prohibendum, aſinino dempto; quod cæteris eſt tenuius.* Id. *lib.* 6. *de ſanit. tuendâ, cap.* 11. *Cavere autem convenit dare cibaria quæ multam ſubſtantiam habent, plurimumque ſimiliter nutriunt, & quæ acervatim digeruntur, antequàm perfectè*

ſemences

ſemences farineuſes. Il ſeroit moins préjudiciable d'avoir recours aux calmans, aux anodins, aux narcotiques mêmes. Le fruit d'*Alkekenge* ou les trochiſques que l'on fait avec ce fruit; ont une admirable vertu pour précipiter les urines, détèrger les reins & la veſſie, & calmer d'auſſi violentes douleurs. C'étoit pour remplir les mêmes indications que ces anciens maîtres dans l'art de guérir, conſeilloient de faire vomir dès le commencement ceux qui étoient attaqués de la pierre, & qui vouloient obtenir quelque ſoulagement par les remedes

concoquantur. Aetius *in tetrabili.* 3. *ſerm.* 5.... *Quare omne lac præter aſininum eis incommodum eſt.* Id. ibid. Voyez auſſi *Paul. Eginete, lib.* 3. *cap.* 45. *Jacob. Sylvius, in ſuâ methodo medendi cap. calculi in renibus præcautio.*

pris intérieurement (*a*). Rien de plus propre pour chaſſer les glaires des premieres voies, pour atténuer la limphe trop épaiſſe qui ſéjourne dans

(*a*) *Quin etiam licet veratrum præbere, optima res eſt.* Galenus *in comment. lib. 6. epidem. Vomere facito frequenter à cœnâ maximè eos qui inordinatè degunt, & ſuccum crudum in ſuperiore ventriculo multum colligunt, niſi ſit quamobrem prætermittant.* Lib. Galeno attrib. *de renum affectu dignotione & curatione.*

Oportet ante aliam curationem, vel potiùs mitigationem, niſi quicquam impedimento eſt, vomitum provocare. Joannes Ferrandus ſenior *de nephritide & lithiaſi, pag.* 32.

Omnes igitur quomodocumque calculoſi, à cœnâ aſſiduè vomant. Aetius *in tetrabili* 3. *ſermo* 5.

Vomitus in principio curationis ordinandus. Matthæus *de gradi in* 9. *Raſes ad Almanſorem, cap. de egit. renum & veſicæ.*

les viſceres, pour briſer les mucilages répandus dans les articulations, que les vomitifs. Ils augmentent la force tonique de toutes les fibres & de tous les vaiſſeaux, & diviſent par conſéquent ſoit médiatement, ſoit immédiatement toutes les humeurs qui auroient une certaine pente à ſe coaguler. Nous avons vu de très-bons effets de l'ypécacuanha preſcrit d'abord pluſieurs fois comme émétique; & continué enſuite comme inciſif. Ils recommandoient encore une diéte légere, atténuante, peu nourriſſante & beaucoup d'exercice (*a*).

(*a*) *Quieſcere non conducit, ſed exerceri, non repleri; juvenes veratro purgare, poplitem incidere, urinam mundare, tenuare & mollire.* Hippocr. *lib. 6. epidem.*

Ab omnium cibariorum ſaturitate cavere convenit, & præcipuè dulcium, & caſearie-

C'étoit le moyen le plus efficace pour détruire le mucilage ſurabondant, & pour empêcher qu'il ne s'en formât une trop grande quantité. Bien loin de preſcrire des boiſſons mucilagineuſes, ils conſeilloient l'uſage de l'eau pure, ſoit chaude, ſoit froide, ayant le ſoin de la purger auparavant de toutes immondices & de toutes les parties étrangeres qu'elle auroit pu contenir (*a*). Cette précau-

rum & ſpiſſorum, & tenacium, & pinguium.... locis temperatis & in aëre puro fiant exercitia.... eſt enim deſidia imprimis noxia. Galen. *in lib. attrib. de renum affect.*

(*a*) *Quibus renes aut veſica progignandis calculis obnoxii ſunt, aquam coctione antequam refrigeretur, ne bibant, at partes terreæ fundum petent, & leves ſuperfluitant.* Hippocr. *in 6. epid. comment. 4. Aquæ in univerſâ victûs ratione, ſit puriſſi-*

tion quoiqu'excellente par elle-même a pu donner lieu à une fauſſe opinion, ſçavoir, qu'il y avoit certaines eaux graveleuſes par elles-mêmes, dont l'uſage journalier occaſionnoit la pierre. Les pierres qui ſe trouvent dans l'eau ou qui ſont formées par ſon limon, ſont d'une nature bien différente de celles qui ſe

ma & purgata, fluviales, paluſtres & omnes aquæ ſtagnantes, quæ ſegniter fluunt & non commoventur, omnes generare lapidem poſſunt. Galen. *in lib. attribut. de renum affect.*

Aqua per victum puriſſimam eſſe & percolatam ..... potus aliàs ſit aqua calida, fontana, pura, defecata, levis. Aetius *loco jam cit.* Ferrandus *ſolitus eſt jubere tum crudam, tum coctam collari; quia defectu colaturæ, multæ aquæ ſunt noxiæ, & coctura colaturaque innoxiæ redduntur.* Ferrandus, *de nephritide & lithiaſi, pag.* 24.

trouvent dans le corps humain. Ce gravier d'ailleurs, ce ſable que roulent avec elles certaines eaux, ne paſſent point daus la maſſe du ſang après avoir été introduits dans l'eſtomac : ils ſont précipités hors des inteſtins avec ce qu'il y a de plus groſſier dans les alimens. C'eſt donc à tort qu'on accuſe les eaux d'Arcueil d'occaſionner la pierre, parce qu'elles forment des incruſtations pierreuſes dans les tuyaux à travers leſquels elles paſſent. Ces pierres minérales n'ont aucune analogie avec les pierres animales ; elles donnent par l'analyſe chymique des principes qui ſont bien différens entr'eux. Leur origine n'eſt pas la même ; elles ne peuvent donc pas être rangées dans la même famille. Le raiſonnement nous conduit encore à détruire une

autre erreur. Pluſieurs perſonnes penſent que les fruits, qui renferment des pierres dans leur centre ſont des cauſes occaſionnelles de la pierre dans les reins & dans la veſſie. Ces pierres végétales ne traverſent pas les veines lactées avec le chile lorſqu'on a mangé de ces fruits. Elles ne peuvent donc ſervir de noyaux à la pierre qui ſe forme dans le corps humain. D'ailleurs il y a une ſi grande différence entre ces pierres végétales & les pierres animales, qu'il ſeroit difficile de prouver comment les unes pourroient ſervir de baſe & de germe aux autres. Il eſt vrai que certains fruits tels que les poires, ne ſont des mines fécondes de pierres, que parce qu'ils renferment une grande abondance de ſuc mucilagineux. Alors ces fruits deviendroient par

cette raiſon dès cauſes éloignées de la pierre dans nos corps. Nous admettons volontiers ce raiſonnement : mais que l'on prenne garde que ce ſuc ſera briſé & altéré par la digeſtion, & qu'il doit ſe dépouiller de ſa qualité végétale, prendre la nature animale avant de devenir cette glaire, ce mucilage épais, cette glue qui eſt l'embrion de la pierre humaine.

Une théorie plus certaine d'une maladie doit néceſſairement conduire à une pratique plus ſûre & plus éclairée. Ainſi la connoiſſance plus exacte de la cauſe de la pierre, doit nous faire entrevoir les moyens qui ſont les plus propres pour la prévenir, ou pour la diſſoudre dans le corps humain. Suivant les principes établis on conclura avec nous que pour prévenir la formation du calcul & en dé-

truire le germe, il faut éviter tout ce qui peut épaiſſir la limphe & engendrer dans le ſang une ſurabondance de glaires. En conſéquence on doit avoir attention de ne faire que de bonnes digeſtions. L'eſtomac eſt la premiere fabrique du chile : ſi cette liqueur nourriciere eſt épaiſſe & viſqueuſe, elle eſt portée ainſi dans les vaiſſeaux lactés & ſanguins qui ont beaucoup de peine à la briſer. C'eſt pourquoi le régime doit être ſimple, l'eau pure, la boiſſon la plus familiere, le pain bien fermenté, choiſi, la viande légere & l'aliment de facile coction, préféré. On doit s'abſtenir des nourritures groſſieres, comme le porc & les légumes, des boiſſons mucilagineuſes qui n'ont pas aſſez fermenté, comme le cidre nouveau & les bieres épaiſſes. On peut

ſe permettre les mets un peu ſalés ou épicés, afin de diviſer la viſcoſité des ſucs, & d'aiguillonner les forces digeſtives.

Si l'on eſt ſi attentif ſur tout ce qui doit former un chile doux, fluide & balſamique, on ne doit pas être moins ſcrupuleux à ſoutenir la tranſpiration dans un degré convenable. Rien ne tend plus à l'épaiſſiſſement de la limphe & à la production des glaires que la ſuppreſſion de la tranſpiration. En effet lorſqu'elle eſt ſupprimée, ſi elle eſt repouſſée du côté des inteſtins, elle enfante des dévoiemens glaireux; ſi elle eſt portée du côté de la poitrine, elle produit des toux, des rhumes, des péripneumonies. Il eſt donc néceſſaire de faire un certain exercice pour prévenir ou détruire les glaires que peut pro-

duire une vie oiſive ou trop ſédentaire. Exercice qui excitera la tranſpiration & qui favoriſera en même tems les digeſtions en donnant plus de jeu & plus de reſſort à tous les organes. Les bains d'eau tiede, les frictions ſeches, les amuſemens qui exigent du mouvement, tels que la promenade à pied ou à cheval, la chaſſe, les jeux d'exercice, les voyages ſont tous propres à ranimer le cours du ſang, à atténuer la limphe, à donner du ton aux vaiſſeaux capillaires, à augmenter l'excrétion qui ſe fait par les pores de la peau.

Il eſt de certaines paſſions de l'ame, comme la triſteſſe & la mélancolie qui réprimentl'inſenſible tranſpiration, & qui par cette raiſon deviennent les meres d'un grand nombre de maladies chroniques & peut-

être de la pierre même, ce produit de la limphe glaireuſe. Il faut donc les éviter avec autant de ſoin que les choſes les plus nuiſibles, ou avoir aſſez de force d'eſprit pour s'en rendre maîtres & leur preſcrire des bornes. La gaieté, les douces émotions de l'ame, les plaiſirs opérent des effets contraires, ils facilitent toutes les ſécrétions, ils éloignent les maux, ils prolongent la vie. Il faut donc s'y livrer, mais avec retenue & modération, car toutes les extrémités ſont vices.

Les infuſions chaudes, & théiformes augmentent doucement la tranſpiration & provoquent fort ſouvent les ſueurs. On peut par ce moyen remplir une double indication, c'eſt-à-dire que dans l'intention où l'on eſt de faciliter la tranſpiration, on peut

encore choiſir les plantes qui ſont lithontriptiques. Elles ſont preſque toutes ameres ou aromatiques & contiennent un ſel un peu âcre & une huile un peu ſtimulante. On fera auſſi entrer ces mêmes plantes dans des bouillons, dans des apoſêmes, dans des ptiſannes. On en prendra les ſucs, les extraits, les ſyrops; en un mot on en fera uſage ſous la forme qu'on trouvera la meilleure & la plus commode. Voici la liſte de pluſieurs de ces plantes.

Les feuilles d'abſinthe, d'ache, d'agératum, d'agripaume, d'alliaire, d'anis, d'anet, d'arnica, d'arum, d'aurone, de bétoine, de calament, de cerfeuil, de ceterac, de chelidoine, de chicorée ſauvage, de cochléaria, de creſſon alenois, de creſſon d'eau, de dictame, d'eupatoire, de fenouil,

de frêne ; de germandrée, d'hépatique, d'hyſſope ,de laurier, de lierre, de lierre terreſtre, de liveche, de marjolaine, de marrube, de matricaire, de méliſſe, de mente, d'origan, d'ortie morte, d'ortie grieche, de pavot cornu, de perſicaire de piloſelle, de pinprenelle, de pouillot, de romarin, de rue, de ſabine, de ſarriette, de ſauge, de ſerpolet, de tanaiſie, de thé, de thim, de thlaſpi, de velar, de véronique, d'yvette.

Les fleurs de camomille, de petite centaurée, de genêt, d'houblon, de lavande, de melilot, de muguet, de ſaffran, de ſcabieuſe, de ſouci, de ſureau, de tilleul.

Parmi les racines, l'ail, la ciboule, l'échalotte, l'oignon, le porreau, la ſcille, celles d'ancolie, d'arrête-

bœuf, d'ariſtoloche, d'aunée, d'aſperges, de bardane, de boucage, de carotte, de céleri, de chardon-roland, de chardon-marie, de chauſſe-trape, de contrayerva, de doronic, de fraxinelle, de fumeterre-bulbeuſe, de galanga, de gentiane, de petit houx, d'iris, de meum, de navet, de panais, de pain de pourceaux, de perſil, de pivoine, de raifort, de rave, de ſouchet, de ſcrofulaire, de valeriane.

Les ſemences ou fruits d'alkekenge ou coquerelle, d'anet, d'anis, de carote, de coriandre, de cumin, de genievre, de grémil, de moutarde, de nigella, de roquette.

La plûpart de ces plantes qui ſont inciſives, atténuantes, apéritives, fondantes, ſtomachiques, déterſives, diaphoïques ont été recommandées con-

tre le calcul, ſoit des reins, ſoit de la veſſie, & pouſſent fortement par les urines. Elles ne doivent leurs effets qu'à leur action immédiate ſur la maſſe glaireuſe qui eſt le rudiment de la pierre. C'eſt ainſi que ſans une théorie juſte & certaine, l'expérience a guidé les hommes vers des remedes autoriſés enſuite par une methode plus lumineuſe & qui doit s'accorder avec la pratique.

Nous croyons encore que pour ſe garantir de la pierre, il eſt bon d'être attentif ſur les trois précautions ſuivantes. Elles paroiſſent de peu d'importance parce qu'elles ſont ſimples & faciles à exécuter; mais elles n'en ſont pas moins utiles, elles ſont priſes dans la nature de l'objet, & tout homme prudent ne les négligera pas.

1°. Il faudroit n'uriner qu'après avoir fait quelque mouvement. Alors les glaires qui étoient dépoſées au fond de la veſſie, ſe mêlent avec l'urine & paſſent conjointement avec elle par le canal de l'uretre.

2°. Il ne faudroit point uriner, ſoit couché, ſoit aſſis ; parce qu'alors le fond de la veſſie étant plus bas que ſon col, les parties les plus groſſieres qui, par leur propre poids ſe précipitent toujours dans le fond, reſtent dans la veſſie, y ſéjournent, peuvent s'épaiſſir davantage par la ſeule chaleur du corps, & devenir le rudiment de la pierre.

3°. Il faudroit en urinant élever tellement la partie poſtérieure de la veſſie que la partie antérieure fût beaucoup plus baſſe. Il ſeroit bon même d'uriner

quelquefois étant entierement couché ſur le ventre.

Il nous reſte maintenant à parler de la maniere de détruire le calcul, lorſqu'il eſt une fois formé. Le ſavon de Mademoiſelle *Stephens* eſt déja un ſecours conforme à nos principes ; mais il n'eſt pas toujours ſuffiſant. L'eau de chaux propoſée par M. *Robert-Whytt*, nous fait voir que c'eſt de l'alcali fixe qu'on doit attendre la guériſon de la pierre, & que l'huile qui entre dans le remede de Mademoiſelle *Stephens* pour en former un ſavon, ne ſert tout au plus que de véhicule à l'alcali fixe, afin qu'il ſoit introduit dans le corps ſans y produire des ravages. En réfléchiſſant attentivement ſur ces moyens, on trouvera moins ridicules les idées

des anciens qui, pour diſſoudre la pierre, propoſoient le crane, la cervelle, le géſier brûlé de certains animaux. La combuſtion réduit toutes ces parties en une eſpéce de chaux animale qui a peut-être plus d'analogie avec nos humeurs, que toutes les chaux tirées du regne minéral.

Il eſt vrai que les effets de l'eau de chaux, priſe intérieurement, ſont fort lents. Avant qu'elle ait pû parvenir à la veſſie par le cours ordinaire de la circulation, elle eſt conſidérablement affoiblie par les puiſſances vitales. On a donc eu raiſon d'injecter ce remede dans la veſſie, parce qu'alors il agit avec toute ſa vertu, & immédiatement ſur le calcul. On a eſſayé pour cela pluſieurs méthodes, & celle de M. *Williams-Butter* paroît avoir le mieux réuſſie.

En avouant que ces raiſonnemens ſont plauſibles, on objectera peut-être que la ſenſibilité de la veſſie irritée par le calcul eſt ſi grande, qu'elle ne pourra ſoutenir l'impreſſion de l'eau de chaux, ou retenir l'injection pendant quelque temps. L'expérience a appris qu'il n'y avoit rien de plus propre pour appaiſer cette irritation que les injections ; que l'eau de chaux ne peut pas faire trop d'impreſſion ſur la veſſie, puiſqu'en en appliquant une goutte ſur l'œil qui eſt un organe très-délicat, il la ſouffre ſans peine, elle ne peut donc produire aucune irritation ſur une partie qui contient naturellement une liqueur beaucoup plus âcre. D'ailleurs il eſt eſſentiel d'uſer de toutes les précautions néceſſaires en pareil cas, comme de ne pas pouſſer l'injection avec trop de viva-

cité, de ne pas trop emplir la veſſie, d'injecter la liqueur ayant un dégré de chaleur convenable. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans tous ces détails.

Cependant il peut arriver que la pierre ſe trouve ſi dure & ſi ſemblable au caillou que l'on ne puiſſe eſpérer d'en guérir radicalement que par le fer. La lithotomie eſt de toutes les opérations chirugicales, la plus cruelle & la plus dangereuſe. Pluſieurs Artiſtes habiles ont cherché à en abreger les douleurs & à en diminuer le péril. De-là ont pris naiſſance diverſes méthodes de tailler qui ont chacune leur avantage. Celle qui eſt ſans doute à préférer, eſt celle qui eſt la plus prompte, la plus certaine, la plus aiſée, la moins douloureuſe & qui entraîne avec elle le moins d'in-

convéniens. Sans louer ni blâmer aucun des appareils inventés juſqu'à nos jours, nous penſons que le ſuccès de l'opération dépend moins du choix de l'inſtrument, que de l'élection de l'endroit à inciſer. Nous croyons auſſi qu'on en doit plus la réuſſite à l'habileté & à la ſureté de la main de celui qui opére, qu'à la forme de tous les lithotomes, ſoit cachés, ſoit découverts. Tout inſtrument eſt aveugle, il ne fait le bien ou le mal que par la main qui le conduit; c'eſt ici le cas où l'on pourroit citer le proverbe vulgaire, qu'il n'y a pas de bon outil entre les mains d'un mauvais ouvrier. D'ailleurs celui qui réuſſit avec tel inſtrument qui paroît avoir des défauts, en manieroit peut-être très-mal un autre plus parfait; il a donc raiſon de

préférer l'inſtrument avec lequel il réuſſit le plus conſtamment. Tel eſt le jugement que nous portons ſur toutes les conteſtations qui ſe ſont élevées de nos jours ſur la conſtruction particuliere des lithotomes. Ce n'eſt pas que nous prétendions qu'on ne doive choiſir l'inſtrument le plus favorable, nous voulons ſeulement empêcher de donner la préférence à l'inſtrument au détriment de la main la plus habile & de l'œil le plus éclairé.

Quant à l'endroit qui eſt à inciſer, il eſt preſque marqué par le doigt de la nature. En coupant entre le muſcle érecteur & le muſcle accélérateur, on traverſe ſeulement un tiſſu cellulaire, on ne bleſſe aucune partie eſſentielle, on ſe fraye une route aiſée & ſûre juſqu'a la veſſie, on di-

minue les ſouffrances & les dangers qui accompagnent ordinairement une opération auſſi conſidérable. En effet en formant la ſection à l'endroit indiqué, on ménage déja les muſcles érecteurs & accélérateurs qui perdent ſouvent leur action lorſqu'ils ont été coupés ; on épargne l'orifice & le col de la veſſie, les proſtates, les glandes de *Cowper* & leurs tuyaux excrétoires, parties dont la diviſion entraîne de grands accidens après elle ; on n'intéreſſe point les canaux qui conduiſent la matiere ſéminale dans l'uretre, de leur oblitération s'enſuivroit l'impuiſſance ; on ne bleſſe pas l'uretre même, & ſa diviſion eſt regardée comme la cauſe principale des fiſtules qui reſtent après l'opération. Toutes ces parties eſſentielles ſont épargnées en ſuivant le chemin dont

nous venons de parler, & toutes ſont coupées dans les méthodes les plus accréditées. C'eſt donc avec raiſon que nous avons ſoutenu que le ſuccès de la lithotomie dépendoit plus du choix de l'endroit à inciſer, que du choix de l'inſtrument.

Il réſulte de tout ce que nous venons d'avancer.

1°. Que le germe de la pierre n'eſt qu'une glaire qui a acquis une certaine ſolidité par une cauſe prédéterminante.

2°. Que tout ce qui peut tendre à former des glaires dans le corps humain, & à épaiſſir la limphe, devient une cauſe occaſionnelle de la pierre.

3°. Que les pierres animales étant d'une nature toute différente de celles qu'on tire, ſoit du regne végétal,

ſoit du regne minéral, elles ne peuvent pas avoir la matiere premiere de ces dernieres pour principe.

4°. Que tous les médicamens qui tendent à détruire les glaires, doivent ſeuls être regardés comme les vrais lithontriptiques.

5°. Que ſi par les moyens indiqués on n'étoit pas aſſez heureux pour venir à bout de diſſoudre la pierre, & qu'il fallût ſe réſoudre & ſe ſoumettre à l'opération pour ſe délivrer d'un poids auſſi embarraſſant & auſſi douloureux, il vaut mieux avoir attention à l'endroit où l'on doit opérer & à la dextérité de l'opérateur qu'à l'inſtrument avec lequel on doit opérer.

CONJECTURES PHYSIQUES,

Sur la nature, la cauſe, les remedes, ſoit préſervatifs, ſoit curatifs de la Rage.

IL arrive dans les Villes & dans les Campagnes tant d'accidens par les animaux enragés, que nous croyons rendre un ſervice à la ſociété en publiant nos réflexions ſur une maladie dont le nom ſeul fait horreur, peut-être à cauſe de l'incertitude qu'on auroit d'en guérir, ſi l'on en étoit malheureuſement attaqué. Au moins ſi nous n'avons pas atteint la vérité,

quelques perſonnes, plus habiles que nous, pourront profiter de nos remarques, & parvenir au terme que nous cherchions; d'autres préoccupées par une crainte aſſez bien fondée, qui ſeule pourroit leur occaſionner le mal qu'elles voudroient éviter, ſe raſſureront, lorſqu'on leur préſentera des moyens ſoupçonnés efficaces pour les garantir, & de la rage, & de la mort.

Avant toutes choſes, il eſt néceſſaire de remarquer qu'il n'y a que les chiens, les loups & les renards qui engendrent la rage de leur propre fonds; les autres animaux ne deviennent enragés que par communication. Ceci ſeul pourroit nous faire regarder les chiens, les loups & les renards, comme des animaux de la même eſpéce; mais ils ont encore

bien d'autres traits de reſſemblance? Il n'y a qu'eux qui aient la verge oſſeuſe ; il n'y a qu'eux qui ſe nouent en s'accouplant ; il n'y a qu'eux qui, en s'accouplant enſemble, produiſent des animaux capables auſſi d'engendrer ; enfin ils manquent d'inteſtin colon, & le rectum prend immédiatement ſa naiſſance du cœcum; ils ont tous la veſſie fort petite ; mais ce qui paroît mériter le plus notre attention, c'eſt que l'on ne voit jamais ſuer ces animaux.

Lomnius décrit avec beaucoup de préciſion les ſignes diagnoſtiques d'un chien enragé. Ce que nous allons dire du chien, doit auſſi s'entendre du loup & du renard. Un chien attaqué de la rage, dit-il, a faim & ſoif ; cependant il ne prend aucun aliment ſolide ou liquide ; il eſt attaqué d'un tremblement extraordinaire, il

a les yeux enflammés & farouches, il marche les oreilles baiſſées, il tire la langue, il écume de la gueule, il abboye ſouvent après ſon ombre ; ſouvent triſte & inquiet, il court çà & là ſans abboyer, il reſpire fréquemment & avec peine, comme s'il étoit fatigué, il porte la queue entortillée entre ſes jambes, il ſe jette indifféremment & avec impétuoſité ſur tous ceux qui ſe préſentent, pour les mordre, il court précipitamment, ſans ſçavoir où il va ; les autres chiens qui ſont ſains, évitent ſa rencontre, ſon abboyement furieux leur fait horreur & les fait fuir.

Nous avons déja énoncé la cauſe procarthartique de cette funeſte maladie ; c'eſt la ſueur interceptée. Quelque fatigue que l'on faſſe eſſuyer à un chien, il ne ſuera jamais. On mit un

chien dans une fonderie de ſucre, tellement échauffée que le Thermometre de Farenheit ſe tenoit à 146 degrés; le chien mourut après y avoir reſté 28 minutes (*a*). La corruption de ſes humeurs fut ſi grande en ſi peu de temps, qu'on ne pouvoit l'approcher ſans ſe trouver mal ; mais ce qui fait la preuve de ce que nous avançons c'eſt que l'on ne vit aucune marque de ſueur dans cet animal ; tandis qu'un chat qui avoit été mis dans le même endroit en même temps, parut auſſi mouillé après ſa mort, que ſi on l'eût trempé dans l'eau. Il s'enſuit donc de cette expérience ; que dans un chien, les parties ſalines & ſulphureuſes de la ſueur reſtent dans la maſſe du ſang ; c'eſt pourquoi le

(*a*) Boerrhaave, *Elementa Chimiæ*, tom. 1. pag. 148.

chien, & les animaux du même genre, comme le loup & le renard, donnent plus de principes volatils que le veau, le mouton, le bœuf, le cheval,&c. (a) De-là nous concluons qu'il doit se former dans ces animaux un élément qui ressemble aux phosphores liquides; élément qui sera, si l'on veut, la matiere électrique, qui n'attend que le frottement ou certaines dispositions du sujet, pour être mise en action. Que de la matiere de la transpiration, il puisse se former un levain ou véhicule qui contienne beaucoup de particules ignées, nous en appellons à des faits incontestables dont nous rendrons raison; lorsqu'on frotte dans les ténebres un chat à rebrousse poil, on voit plu-

(a) Lemery, cours de Chymie, pag. 658.

sieurs

ſieurs petites étincelles s'échapper en l'air. Lorſque quelques perſonnes, ſur-tout les rouſſes, ſe peignent pendant la nuit, il tombe de leur tête une quantité prodigieuſe de ces étincelles. On a vu encore des hommes, qui après avoir fait un violent exercice, faiſoient paroître le même phénomène en ſecouant leurs habits dans l'obſcurité. (*a*) Or il eſt vraiſemblable que ces étincelles ſont produites par les parties ſalines & ſulphureuſes de la ſueur qui ſe trouvent ramaſſées & combinées enſemble, & qui s'allument d'elles-mêmes dans un air libre, comme il arrive aux phoſphores urineux. Ce qui ſe paſſe à l'extérieur de nos corps, peut ſe paſſer

(*a*) *Vid. Fortunium Licetum de monſtrorum cauſis, natu. & diff. lib. 2. cap. 48.*

auſſi au-dedans, ſur-tout quand les mêmes principes s'y rencontrent, & peuvent être mis en action de la même maniere.

Mais de même qu'on ne retire la matiere lumineuſe & brûlante de l'urine, qu'après qu'on en a fait évaporer l'humidité & qu'on l'a laiſſée fermenter ; de même auſſi cette matiere ſaline & ſulphureuſe retenue dans le ſang, ne formera un phoſphore dans les chiens que lorſqu'ils auront éprouvé la faim & la ſoif pendant quelque temps, qu'après de grandes fatigues, que pendant les grandes chaleurs ; & ce qui paroît contradictoire, pendant les grandes gelées, ou bien lorſqu'ils auront mangé des viandes pourries : le phoſphore eſt déja tout préparé dans cette ſorte de nourriture. Le bois pourri eſt un phoſphore,

(a) on voit quelquefois paroître une lumiere ſur les tombeaux; les harengs, la morue, les merlans, la chair,& quelques autres corps brillent dans l'obſcurité, lorſqu'ils ſont prêts à ſe corrompre.

Ces phoſphores liquides qui ſe forment dans le corps des animaux doivent retenir la nature des principes

(a) Le Cucujos ou la mouche luiſante de l'Amérique eſt fort commune à ſaint Domingue; on la trouve ordinairement dans les troncs d'arbres pourris; le P. *Dutertre*, dominicain, dans ſon hiſtoire naturelle des Antilles, s'inſcrit en faux contre le ſieur de *Rocheford*; qui aſſure que ces mouches ne vivent que de fleurs (Rochefort, hiſtoire naturelle des Antilles. Cap. 16. art. 2. pag. 138. & ſuiv.) puiſque, lui-même il en a nourri de bois pourri & que celles qui ſont dans la Guadaloupe, ſemblent ne vivre d'autre choſe.

dont ils ont été formés. Nous venons de voir que la ſueur arrêtée donnoit lieu à ces phoſphores ; or nous pouvons juger de la ſueur par l'urine. Si ces deux liqueurs paroiſſent analogues, & contenir les mêmes principes, l'une peut ſuppléer à l'autre, de ſorte que lorſqu'on ſue beaucoup, on urine moins, & lorſqu'on ne ſue pas, on urine davantage. L'urine & la ſueur peuvent être provoquées par les mêmes remédes : c'eſt ainſi que l'on voit les diaphorétiques devenir diurétiques, lorſque les ſueurs ſont empêchées par quelque cauſe ; c'eſt ainſi que ſuivant les diſpoſitions des malades, l'on voit les diurétiques devenir ſudorifiques.

Mais l'urine contient un ſel ammoniacal, c'eſt-à-dire, un ſel alkali volatil urineux, joint à l'acide du ſel

marin. Ce ſel paroît plus développé dans les chiens que dans les hommes ; car lorſqu'on en fait l'ouverture, l'on ſent toujours une odeur diſgracieuſe d'urine : il faut donc qu'il y ait dans ces animaux quelque choſe qui mette ce ſel en action, & le ſubtiliſe davantage. L'expérience nous apprend qu'auſſi-tôt qu'on a mêlé la chaux vive avec le ſel ammoniac, il en exhale une odeur d'urine preſqu'inſuportable. La raiſon eſt que la chaux qui eſt un alkali, abſorbe l'acide du ſel ammoniac & donne la liberté aux ſels volatils urineux. Ces deux corps, la chaux & le ſel ammoniac forment un phoſphore, lorſqu'ils ſont unis enſemble ; c'eſt celui qu'a découvert *Homberg* (*a*).

Ainſi la nature du levain hydro-

(*a*) Lemery, pag. 699.

phobique doit reſſembler à celle de ce phoſphore, c'eſt-à-dire que les parties volatiles urineuſes doivent être unies à des ſoufres éthérés, tandis que l'acide du ſel ammoniacal qui ſe trouve dans l'urine & dans la ſueur, ſera abſorbé par quelque alkali fixe, comme peut être la chaux. Pour ne rien avancer ici ſans preuves, il eſt bon d'examiner d'où peut ſortir ce principe de chaux dont nous venons de parler; de même que le célebre Boerhaave, nous ne reconnoiſſons pas de matrice, qui, comme un aiman, attire le feu élémentaire. *Elem. Chimiæ*, *T.* 1. *pag.* 108. Mais nous admettons avec lui des baſes qui retiennnent très-long-temps les particules de feu, comme le font voir les expériences de Tſchirnaus, d'Homberg & de Hartſoeker, telles ſont toutes les terres

fixes, les pierres, les ſels fixes, &c. *Ibid.* pag. 138. Or la partie volatile de l'urine ou de la ſueur étant dégagée, que reſte-t-il ? ſi non une terre & un ſel fixe, c'eſt-à-dire, une matrice propre à recevoir & à contenir le feu élémentaire : or la chaux eſt une terre jointe à un ſel alkali fixe que vous ne pouvez jamais tirer de la chaux, parce qu'il eſt dépouillé d'une partie de ſon eſſence, j'entends ſa partie volatile ; c'eſt ainſi que le ſel Ammoniac ſera détruit, ſi vous lui enlevez ſa baſe, je veux dire l'acide du ſel marin. Ceſt donc envain qu'on a cherché juſqu'ici le ſel de la chaux pour y parvenir, il faudroit préſenter à ſa baſe fixe un ſel volatil convenable. Nous conclurons donc ici qu'une terre fixe, jointe à un ſel fixe, telles que nous avons dit reſter après

l'exaltation du ſel volatil de la ſueur, doit former une chaux proprement dite.

Ces principes une fois établis, il n'eſt pas difficile d'expliquer les ſimptômes extraordinaires qui accompagnent la rage. Cette maladie qui ne ſe communique que par la morſure d'un hydrophobe ou par ſa ſalive qui aura été deſſéchée ſur la peau, nous apprend aſſez que la ſalive eſt le véhicule de ce levain phoſphorique ou électrique. A peine une ſeule goutte de cette ſalive empoiſonnée eſt-elle entrée dans la maſſe du ſang, qu'elle attaque la matiere de la ſueur qui lui eſt congénere, & fermente ſourdement avec elle pour produire enſemble les plus funeſtes accidens, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard; mais le plus ordinairement après

quarante jours. Que ce levain ſaiſiſſe la ſueur, il n'en faut pas d'autres preuves que celle que nous fournit l'expérience. On ne peut voir ſuer aucun hydrophobe, quand bien même on lui feroit faire uſage des diaphorétiques, & des ſudorifiques les plus forts. Les bilieux & les mélancoliques ne ſont plus ſuſceptibles de cette maladie que les autres hommes que parce que les perſonnes de ces tempéramens tranſpirent moins que les autres.

Dans les hommes les premiers ſignes de l'hydrophobie, ſont le reſſerrement de poitrine, le penchant à ſe mettre en colere ſans aucun ſujet, le ſommeil troublé, l'inſomnie, la peſanteur d'eſtomac, le baaillement & la fréquente extenſion des membres; le malade ſe plaint qu'un air

trop groſſier l'environne, & il ſe ſent beaucoup plus peſant qu'à l'ordinaire; la mélancolie le ſaiſit, il évite le grand jour, il s'abſtient de boire; il ſent quelquefois une douleur de morſure & d'irritation à la partie bleſſée.

Quand la maladie eſt confirmée, les malades ſont inquiets, ils écument de la bouche, leur regard eſt affreux; quelques-uns aboient comme des chiens, & tordent leur col & leur goſier, comme font ces animaux, lorſqu'ils ſont irrités; ils ne peuvent dormir, & ils ont une telle horreur de tout liquide, qu'ils ne peuvent pas même regarder aucune liqueur, ſans être dans une conſternation terrible, loin d'en pouvoir avaler une ſeule goutte; c'eſt-là le ſigne pathognomonique de l'hydrophobie, conſom-

mée, & les malades périſſent deux ou trois jours après cette derniere cataſtrophe Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ces hommes ſi violens dans leurs paroxiſmes, s'adouciſſent tout à coup & raiſonnent avec toute la connoiſſance poſſible.

Les ſimptômes qui ont paru les plus extraordinaires dans cette maladie, ſont la fuite de la lumiere & l'horreur de toute boiſſon.

Sans nous embaraſſer ici dans tout le détail de la nature de la lumiere & la maniere dont elle fait impreſſion ſur nos corps, le premier de ces ſimptômes peut s'expliquer par une expérience qui fait d'abord comprendre que ſelon nos principes la choſe doit arriver ainſi. Pour rendre lumineuſe la pierre de Boulogne calcinée, il ne ſuffiroit pas de lui faire recevoir la

lumiere d'un lieu fermé, comme d'une chambre ou d'une ſale, il eſt néceſſaire de l'expoſer au grand jour & dans le temps que le ſoleil eſt ſur notre horiſon. La lumiere mettra donc en action ce levain phoſphorique dont nous avons parlé; ce qui cauſera un cruel ſupplice aux hydrophobes, & leur fera éviter le grand jour & toutes les choſes tranſparentes.

Un homme attaqué de la rage, quoique preſſé d'une ſoif violente ne boit pas. Ce phénomêne ne paroîtra plus ſi ſurprenant, lorſqu'on fera attention à ce principe canſtique & ſemblable à la chaux que nous avons dit devoir ſe rencontrer dans le virus hydrophobique. Si vous tenez de la chaux vive dans votre main, elle ne vous brûlera point; ſi vous jettez de

l'eau deſſus, la douleur qu'elle vous cauſera, vous forcera de la jetter promptement. Il en eſt de même des hydrophobes; les liqueurs doivent leur cauſer l'impreſſion la plus vive, & leur donner par conſéquent une horreur invincible pour toute boiſſon.

Pour confirmer l'éthiologie de cette funeſte maladie, conſidérons maintenant ce qui a été obſervé dans l'ouverture des cadavres des perſonnes mortes enragées. 1°. Les arteres étoient remplies d'un ſang fort liquide, dit Taurry, & les veines en avoient très-peu; il ne ſe trouva de ſang caillé en aucun endroit; le ſang même ne ſe coaguloit point à un air froid. Ce phénomène doit ſon origine aux particules ignées qui tiennent le ſang en diſſolution; le feu met en fu-

ſion les matieres les plus compactes : d'ailleurs l'expérience nous fait voir que l'eſprit volatile du ſel ammoniac, tiré par le moyen du ſel de tartre, ſe coagule étant mêlé avec l'eſprit de vin, tandis que celui qui eſt tiré par le moyen de la chaux ne ſe coagule point avec l'eſprit de vin ; ce qui n'arrive ſans doute qu'à cauſe des parties du feu que la chaux lui a communiquées. Or nous avons prouvé que dans le virus hydrophobique, il ſe rencontroit des principes approchans de la nature du ſel ammoniac & de la chaux : donc ce ſont les corpuſcules de feu qui diſſolvent & agitent le ſang des hydrophobes même après leur mort; car pour qu'il y ait coagulation, il faut une liaiſon & un repos de parties.

Le ſang eſt retiré dans les arteres,

parce qu'il s'eſt trouvé une réſiſtance aux extrémités capillaires des veines. Cette réſiſtance nous eſt indiquée par le reſſerrement de la poitrine dans les hydrophobes, par les baillemens, par la fréquente extenſion des membres, &c. Cette réſiſtance peut venir de la criſpation des Tuyaux capillaires veineux, laquelle a été produite par l'âcreté cauſtique du levain hydrophobique.

2°. Le Cerveau & toutes ſes parties étoient beaucoup plus ſeches qu'à l'ordinaire, auſſi-bien que le commencement de la moëlle de l'épine. Par cette obſervation, l'on peut expliquer l'inſomnie, le ſommeil troublé, la triſteſſe, la mélancolie, la pente à ſe mettre en colere, & la fureur des perſonnes enragées.

3°. Lœſophage étoit enflammé,

la tranchée artere l'étoit même un peu ; il y avoit au fond de l'eſtomac environ trois cuillerées de glaires d'un brun aſſez fonçé ; la véſicule du fiel étoit pleine d'une bile preſque noire ; enfin le péricarde avoit très-peu d'eau. L'explication particuliere de chacun de ces phénomênes donneroit trop d'étendue à ce mémoire ; c'eſt pourquoi il nous ſuffira d'avancer qu'on n'y entrevoit rien qui détruiſe nos principes, & qui n'y ſoit conforme.

La prompte putréfaction des cadavres des hydrophobes, & l'odeur infecte qu'ils répandent lorſqu'ils ſont ouverts, nous indiquent aſſez le mélange volatil d'un principe ſalin & ammoniacal, avec un principe ſulphureux & ſemblable à celui de la chaux ; car tous les phoſphores urineux ſont

d'une

d'une odeur fort incommode, il n'y a que ceux-là qui puiſſent s'allumer dans le corps humain, & le levain hydrophobique tient de leur nature. Ayant expliqué la nature de la rage, ſelon les principes qui nous ont paru les plus ſimples & les plus vrai-ſemblables, nous allons chercher maintenant les préſervatifs de cette cruelle maladie. Le bain de la mer a paſſé de tout temps comme un remede ſûr pour prévenir la rage; l'expérience nous en a montré les heureux ſuccès, & la raiſon preſque toujours plus tardive que l'expérience, nous démontre la réalité de ce préſervatif.

En effet, le ſel marin & ſon eſprit acide ne fermentent point avec l'eau de chaux, & ne la troublent point (*a*);

(*a*) Geoffroi mat. med. part. 1. *de foſſilibus.*

la chaux s'unit intimement avec l'acide du ſel marin, comme on peut voir dans la diſtillation de l'eſprit volatil du ſel ammoniac : d'un autre côté l'acide du ſel marin a une grande facilité à ſe joindre avec les ſels volatils urineux, comme on peut le voir dans la compoſition du ſel ammoniac : que conclure de tout cela ? le voici.

Nous avons dit que le virus qui occaſionnoit & produiſoit l'hydrophobie, étoit un levain compoſé de ſels volatils urineux, ſéparés de leur ſel acide & joints à un ſoufre très-délié qui ſe trouvoit dégagé de ſon ſel & de ſa terre. Qu'arrivera-t-il, ſi l'on préſente à ce levain une certaine quantité de ſel marin ? La chaux une fois ſoulée d'acides, l'acide du ſel marin devenu prédominant, ſaiſira

les ſels volatils urineux, alors le ſel ammoniac ſe trouvera rétabli; le ſoufre devenu libre ſe logera dans la terre, avec laquelle il étoit analogue, & reprendra ſon ancienne nature, donc le phoſphore ſera détruit; donc le ſel marin eſt un remede approprié pour la rage; donc tout ſera rétabli ſans trouble, puiſque le ſel marin ne fermente pas avec la chaux; donc le bain de la mer doit être regardé comme un ſpécifique dans l'hydrophobie

Nous croyons que pour ſe préſerver de la rage, il n'eſt pas néceſſaire d'aller à la mer, le bain domeſtique peut ſuffire. Un bain d'eau de riviere dans lequel on fait diſſoudre une grande quantité de ſel marin, doit avoir la même vertu. On trouve dans l'hiſtoire de l'Académie Royale des

Sciences (année 1699.) des exemples d'hydrophobes guéris principalement par des immerſions fréquentes dans l'eau ſalée, dont on arroſoit auſſi les malades, juſqu'à les réduire preſqu'aux abois.

Avant toutes choſes il faut ſcarifier la plaie, y appliquer les ventouſes, ou la brûler avec un fer chaud; enſuite l'on penſera l'ulcere avec l'eau ſalée, & on l'entretiendra ouvert long-temps par le moyen du ſel marin. Cette pratique eſt conforme à celle que conſeillent les plus célebres Médecins; & ſelon nos principes, le ſel marin bridera le virus hydrophobique, le décompoſera, & l'empêchera par conſéquent d'entrer dans le ſang avec toute ſon énergie.

Pour completter la cure prophy-

lattique de l'hydrophobie ; nous conſeillerions de prendre des lavemens avec de l'eau ſalée, & de ſe mettre à une boiſſon impregnée de ſel marin, dans laquelle on auroit mis quelques gouttes de ſon eſprit acide. L'on connoît aſſez l'admirable effet du ſel marin pour empêcher la fermentation & la putréfaction des liqueurs, d'ailleurs par cette admirable propriété qu'il a de ſe joindre facilement avec les ſels volatils urineux, il les entraînera avec lui par les voies de l'urine ou de la tranſpiration, & empêchera par conſéquent la formation du phoſphore.

Enfin pour faire entrer le ſel marin dans la maſſe du ſang par toutes les voies poſſibles, on pourroit faire des cataplâmes, des emplâtres, des ſachets, des ceintures, &c. compo-

ſés de ſel marin, leſquels on appliqueroit ſur différentes parties du corps : le ſel ſe trouvant alors diſſous par la tranſpiration, pénétreroit par les pores de la peau, & entreroit dans la route commune de la circulation.

Cependant ſi malgré tous les ſoins la maladie venoit à ſon dernier période, il faudroit avoir recours à d'autres remedes ; on doit le faire avec d'autant plus de ſécurité, qu'il n'y en a aucun de connu juſqu'à préſent. Nous en propoſerons un qui paroît conforme à nos principes, & que les inductions rendront encore plus vraiſemblable. Le camphre eſt le remede que nous penſons être le ſpécifique de la rage confirmée. » Le cam» phre, dit Lemery, (a) empêche la

(a) *Ibid. pag.* 689.

» lumiere du phoſphore urineux tant
» qu'il y eſt mêlé ; ce qui eſt éton-
» nant ; car ce mixte eſt preſque tout
» ſoufre volatil qui ſemble bien con-
» venir à la nature du phoſphore : il
» faut qu'il y ait dans le camphre quel-
» qu'eſpéce de ſel qui en fixe le ſou-
» fre & l'empêche de prendre feu.

Cette expérience nous paroît très-déciſive pour notre ſyſtême ; obſervons encore que le camphre, a été regardé de tout temps comme un excellent reméde pour réſiſter à la malignité des humeurs & pour empêcher la gangrenne, pour s'oppoſer aux progrès de la peſte & même la détruire(*a*).

(*a*) *Caphuram inter validiſſima peſtis alexiteria non immeritò repoſuerim . . . . tempeſtivè autem data, plus virium obtinet, quàm vel pretioſa quædam medicamenta beſoardica. Nihil enim ſinit putreſcere, & ve-*

Dans quelle autre maladie peut-il y avoir une plus grande corruption, que dans l'hydrophobie ? De plus, il n'y a pas de remede plus commode que celui-là. Si le malade ne veut rien prendre, comme il arrive ſouvent, il faut lui en mettre un morceau au col ; le camphre en s'exhalant pénétrera inſenſiblement par les pores & par la voie de la reſpiration.

nenoſos disjicit halitus. Attamen in magnis capitis & ventriculi doloribus, hâc cautè, aut vix unquàm utendum admonemus ; licèt extrinſecùs frontis embrochiis, ſpleniis & perfuſionibus in peſte, indita, ſemper nobis viſa ſit plurimùm profuiſſe. Quare his qui caphuram non commodè ferunt ; diaſcordium, aut alia antidota, camphoram vel omninò non, vel in parva quantitate ſuſcipientia, longè erunt ſalubriora. Alioqui cæterorum alexiteriorum vires ſubtili penetrationis vi, ad cordis penetralia celeriter,

C'eſt ainſi qu'on a vu le camphre en forme d'amulette guérir les fiévres intermittentes. Ne diroit-on pas que la nature n'auroit donné à cette réſine la faculté de s'exhaler ſi facilement, que parce que les hydrophobes ont une grande difficulté d'avaler : cependant il ſeroit avantageux de faire prendre en lavement ce médicament, diſſous dans un menſtrue convenable, & de tenter toutes ſortes de moyens pour le faire entrer dans le corps.

Comme ce ſecours n'a pas été em-

& pernici quaſi motu devehit... verum tamen vix unâ doſi, duo vel tria grana exceſſerim.

Mindererus, lib. de peſte, pag. 196. 214. 346.

Joan. Rodolphus Camerarius Sylloges memorabilium Medicinæ centuriâ 4. *art.* 1. *pag.* 253.

ployé, nous ne pouvons trop insister sur l'analogie & sur les inductions. Un célebre Médecin a guéri (*a*) la morsure d'une vipere, & calma tous les accidens par les sels alkalis volatils. Cent personnes ont été témoins de ce fait, & de l'heureux succès de ce contre-poison (*b*). Voici donc une morsure venimeuse & qui peut occasionner la mort, si on n'y apporte un prompt remede, guérie par des sels extrêmement pénétrans & très-volatils. Ainsi la rage qui se communi-

(*a*) M. Bernard de Jussieu, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de Berlin.

(*b*) Voyez le Mercure de France, Septembre 1747. Voyez la Thèse de M. Morand, Médecin. *Ergo specificum viperæ morsûs antidotum, alkali volatile.* 13 Novembre 1749.

que par une morſure envenimée, pourroit ſans doute également être guérie par un reméde pénétrant & facile à s'exhaler. Ainſi quoique l'hydrophobie ſoit une maladie très-inflammatoire & le camphre très-inflammable, il peut ſe faire néanmoins que ce médicament change de nature, étant mêlé avec le levain de la rage ; qu'il empêche l'action du phoſphore & la détruiſe totalement. D'autant plus que cette réſine volatile renferme un acide très-ſubtile, & que tous les acides ſont excellens dans la putréfaction & dans tous les cas de la diſſolution du ſang.

L'eſpérance que nous avons qu'on ne jugera ces conjectures que ſur le motif du bien public qui nous les a dictées, nous engage encore à haſarder quelquels idées. Le phoſphore

diſſous dans l'eſprit de vin, ne jette aucune lumiere. Le phoſphore écraſé dans un linge trempé dans l'eſprit de vin ne l'enflamme point, quoiqu'il le touche immédiatement. Si l'on met le phoſphore en digeſtion avec de l'eſprit de vin, & que l'on mette ce mêlange dans une phiole, on aura beau ſecouer la phiole, on n'y verra pas paroître de lumiere, quoiqu'on chauffe même la phiole en l'approchant du feu avant de la ſecouer. Cependant cet eſprit de vin empreint de phoſphore a une propriété ſurprenante; car ſi l'on jette quelques gouttes d'eau commune, chaque goutte produit une lumiere qui diſparoît auſſi-tôt comme une éclair. Nous pourrions ſans effort étendre ici nos raiſonnemens & adapter tous ces faits à notre ſyſtême; mais les

eſprits conſéquens ſentiront bien les avantages qu'on peut tirer de ces expériences dans notre ſuppoſition.

Ce qui n'étoit qu'une conjecture pour nous dans le temps que nous écrivions notre mémoire, devient une eſpéce de certitude par les expériences qui en ont été faites. Le Docteur *Nugent* a employé avec ſuccès le camphre dans l'hydrophobie, maladie qu'il regarde plutôt comme ſpaſmodique, que comme inflammatoire. Voilà pourquoi il conſeille encore le muſc, l'opium, &c. (*a*). Le camphre entre auſſi dans la poudre que M. Cobb (*b*) a publié contre

(*a*) Eſſai ſur l'hydrophobie, par Chriſtophe Nugent, D. M. à Bath. 1755.

(*b*) Cobb-Baronet apporta ce remède des Indes Orientales.

l'hydrophobie & les maladies convulſives.

Nous liſons dans une lettre de M. *Dumoncbaux* une ſuite de raiſonnemens qui confirme abſolument notre doctrine (*a*). S'il eſt vrai, dit-il, comme on ne peut pas en douter, que l'alkali volatil guériſſe les morſures de viperes, & les accidens qu'elles cauſent en s'oppoſant à la dégénération alcaleſcente des humeurs, je » dis que toutes les ſubſtances puiſ- » ſamment antiſeptiques; que l'alun, » par exemple, le camphre, le bo- » rax, la mirrhe, &c. doivent avoir le » même effet; & que ces remédes » pourroient être ſubſtitués à l'alkali » volatil; ou qu'ils pourroient ſup- » pléer au défaut de l'eau de Luſſe. Eh

(*a*) Pag. 27. cette lettre ſe trouve à la ſuite de la bibliographie Médicinale. 1756.

» pourquoi n'auroit-on recours qu'à
» l'eau de Luſſe? Il peut arriver qu'il
» ſoit impoſſible d'en avoir d'abord,
» & dans ce cas on abandonneroit
» donc le malade; il vaudroit bien
» mieux recourir aux médicamens
» que je viens de nommer, ou même
» s'en tenir aux plantes animales,
» à l'ail, au cochléaria, , au Sinapi,
» au raifort, &c. qu'on trouve par-
» tout, & qui équivalent ſans doute
» à l'eau de Luſſe en propriété, puiſ-
» que comme elle ces plantes con-
» tiennent un alkali volatil, bien
» développé : qui ſçait même ſi
» les *cruciferes*, ſi l'Alun, le *camphre*,
» le Borax, l'eau de Luſſe, ne ſeroient
» pas auſſi merveilleux dans la gué-
» riſon de la rage.

» Cette cruelle maladie n'eſt-elle
» pas cauſée par l'intromiſſion d'une

» portion de venin, c'eſt-à-dire, d'une
» portion de ferment putreſcent ?
» N'eſt-ce pas un accident tout à fait
» analogue (ſi ce n'eſt, qu'il eſt bien
» plus terrible, & accompagné de
» ſymptômes plus effrayans) à celui
» de la morſure d'une vipere ? Les
» accidens qui la caractériſent, ceux
» qui les cauſent, les ſymptômes qui
» l'accompagnent, enfin l'ouverture
» des cadavres des malheureuſes vic-
» times de la ſuperſtition, de la pu-
» ſillanimité, ou même de l'impéritie
» des Médecins, tout démontre évi-
» demment qu'un hydrophobe ne
» ſuccombe à la grandeur de ſon
» mal, que parce que les humeurs
» devenues trop alkaleſcentes, ont
» acquis une acrimonie exceſſive,
» qui déchire les plus petits vaiſſeaux

qui

» qui dérange, détruit l'œconomie » du cerveau, &c. « *

Deux grains de camphre mêlés avec de l'eau, dit le docteur Pringle, conſerve mieux la viande que 60 grains de ſel marin (*a*). Je ſuis perſuadé que ſi l'on pouvoit empêcher le camphre de s'évaporer, ou de s'attacher aux parois de la phiole, un demi grain auroit ſuffi. Auſſi, ajoute-t-il plus loin, le camphre eſt trois cent fois plus antiſeptique que le ſel marin, (*b*) c'eſt

* Voyez les diſſert. de Ferd. Hoffman, *de Camphorâ*, l'autre *de putredinis doctrinâ*, & la troiſiéme *de pleuridite & peripneumoniâ.*

(*a*) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques, Expér. 7. Il ſe trouve à la ſuite des obſervations ſur les maladies des armées.

(*b*) Expér. X.

pourquoi ſi l'on a quelque confiance dans le bain de la mer pour la cure de la rage, de quelles eſpérances ne doit-on pas ſe flatter en adminiſtrant le camphre qui ſurpaſſe en vertu antiſeptique le ſel marin ?

Le même Docteur Anglois preſcrit le camphre dans les fiévres inflammatoires en petites doſes pour diminuer l'inflammation, calmer les ſymptômes du genre nerveux, exciter une ſueur douce, & ſe précautionner de bonne heure contre la corruption (T. 1. pag. 206.) & ne l'ordonne que lorſque le pouls s'adoucit : il le recommande dans les fievres malignes, (tom. 2. pag. 86. & 101.) lorſque le délire eſt procuré par un état de foibleſſe, le délire provient également de deux cauſes oppoſées ; les ſaignées abondantes & réitérées, le vin & les cordiaux donnés de trop bonne heure.

MEMOIRE

OÙ L'ON FAIT L'HISTOIRE des obſervations ſur le pouls, & quelques remarques ſur le pouls des regles & des hémorroïdes.

Galien a donné un ſyſtême fort étendu ſur le pouls ; mais ce ſyſtême détruit par les idées des modernes, eſt entierement tombé dans l'oubli. Cependant parmi toutes les eſpéces de pouls énoncées par ce célebre commentateur d'*Hippocrate*, on trouve la deſcription d'une eſpéce qui annonce la ſueur. Cette eſpéce a

réſiſté à toutes les critiques, elle a été depuis admiſe par tous les Praticiens. Dès ce premier rayon de lumiere, n'auroit-on pas dû préſumer que, puiſque la ſueur étoit annoncée par une eſpéce particuliere de pouls, toutes les excrétions pouvoient & devoient de même être précédées d'un pouls qui leur eſt propre? *Proſper-Alpin* (*a*) rapporte exactement l'hiſtoire d'une fille âgée de vingt ans, guérie par un flux d'urines épaiſſes, annoncées par les périodes de l'intermiſſion du pouls, qui devenoient par degrés plus courtes & plus fréquentes à proportion que la criſe approchoit. Il n'a pas été frappé lui-même du prix de ſon obſervation & de l'étendue de la carriere qu'elle lui ou-

(*a*) *De Præſagiendâ vitâ & morte Lib.* 4. *Cap.* 4.

vroit ; elle eſt reſtée dans l'oubli, & a été entierement négligée pendant deux cens ans, comme un monſtre ſans vie, produit par le hazard ; un pur jeu de la nature. De même auſſi *Wierus* (*a*) donne-t-il une obſervation qu'il n'a ni entendu ni expliqué. C'eſt un hiſtorien fidéle qui rapporte des faits ſans en ſentir l'importance. Un Gentilhomme eſt guéri d'une fiévre maligne par le vomiſſement & les évacuations de matieres bilieuſes & fétides dans le temps que le pouls étoit intermittent. Cette lueur n'étoit pas apparemment ſuffiſante pour diſſiper tant de ténebres, & la vérité ne marche point à pas ſi précipités. Il a fallu l'intervalle immenſe de tems qui s'eſt écoulé entre le pere de la

(*a*) *Apud* Georg. Horſt. *ſen. obſerv. med. ſingular. Lib.* 11. *obſ.* 8.

Médecine & notre ſiécle, pour franchir des obſtacles qui nous paroiſſent aujourd'hui bien foibles, c'eſt-à-dire, pour tirer une conſéquence très-ſimple de prémiſſes bien établies. Mais on n'avoit pas encore démontré la circulation du ſang, & l'on ignoroit les fonctions eſſentielles des artéres. Au défaut de cette connoiſſance, nos peres avoient recours à l'inſpection des urines pour prédire & connoître les criſes. Comme on ne tarde pas à abuſer des meilleures choſes, on ne preſcrivit pas de bornes aſſez étroites à cette derniere doctrine, & d'une ſcience utile, on en fit un pur charlataniſme.

Il étoit donc réſervé à *Solano de Luques*, Médecin Eſpagnol, qui vivoit à *Antequera*, au commencement de ce ſiécle, de diſtinguer les

vrais caracteres du pouls, & de connoître ce que chacun de ces caracteres annonce, soit pour la santé, soit pour la vie des malades. Il a rendu compte de ses observations dans un ouvrage qui a pour titre *Lapis Lydius Apollinaris*, immense & ennuyeux, *in-folio*, dans lequel le principal sujet est comme englouti dans un nombre infini de digressions étrangeres, de dissertations & de harangues, confondues dans un labirinte de raisonnemens & de faits. Cet ouvrage tomba en 1737. entre les mains de Monsieur *Nihell*, Médecin Irlandois, établi alors à Cadix, qui eut le courage de le dévorer & la force de le digérer; cependant il le trouva si obscur qu'il prit le parti d'aller à *Antequera*, qui n'est éloigné de Cadix que d'environ 30 lieues,

pour demander à l'Auteur des éclairciſſemens dont il avoit beſoin, *Solano* le rendit pluſieurs fois témoin de la juſteſſe des prédictions faites ſuivant ſes principes. Depuis ce tems-là M. *Nihell* a fait d'heureuſes applications de ces regles ; c'eſt ce dont il rend compte dans un recueil d'obſervations qu'il a publié ſur ce ſujet, & qu'il a dédié au docteur *Mead* célebre Médecin de Londres.

M. *Lavirotte*, Médecin des Facultés de Paris & de Montpellier, que la mort nous a enlevé à la fleur de ſon âge au commencement du mois de Mars 1759. a donné en 1748. une traduction de l'ouvrage de M. *Nihell* avec une préface dans laquelle il fait très-bien ſentir l'importance de la matiere traitée dans cet ouvrage.

(*a*) M. *Senac*, premier Médecin du Roi dont on admire autant la ſagacité, que le ſçavoir, fut bientôt frappé des obſervations de *Solano*, & pour les vérifier » il fit mettre, étant à Bru» xelles, pluſieurs ſoldats malades » dans une ſale particuliere de l'Hô» pital ; il obſerva toujours le pouls » *rebondiſſant*, annoncer les hémorra» gies ; il vit auſſi que le flux de ven» tre étoit prévu très-ſouvent par le » pouls intermittent ; il a trouvé qu'il » étoit beaucoup plus difficile de diſ» tinguer le pouls *inciduus*, & par» là, de prédire la ſueur. (*a*) Le céle-

(*a*) Obſervations nouvelles & extraordinaires ſur la prédiction des criſes par le pouls, &c. par D. *Franciſco Solano de Luques*, enrichies de pluſieurs cas nouveaux ; par M. *Nihell*, M. D. à Paris, chez Debure l'aîné, 1748.

bre Commentateur de *Boerhaave*, le Baron de *Van-Swieten* dit (*b*) que ce ſujet eſt ſi important, qu'il mérite l'attention de tous ceux qui s'appliquent à la Médecine. Nous diſons plus, c'eſt que ſans l'obſervation du pouls le Médecin eſt un pilote qui vogue ſans bouſſole ſur les mers les plus dangereuſes; c'eſt un aveugle qui veut guider les autres dans des chemins qu'il ne connoît pas; c'eſt un téméraire qui aſſaſſine en voulant ſauver la vie à ceux qui étoient dans un péril auquel ils n'auroient peut-

(*a*) Diſſertation ſur les criſes, à Paris, chez Prault fils, 1752.

(*b*) *Meretur certè rei dignitas, ut ab omnibus qui Medicinæ operam dant, exploretur, neque videtur improbabile, plura fortè ſimilia ſigna in reſpiratione, linguâ, urinâ, &c. detegi poſſe.* Comment. in Aphor. Boerh. Lugd. Batav. Tom. 2. pag. 60.

être pas ſuccombés étant abandonnés à la ſeule nature.

Ce n'eſt pas ici une exagération, on trouvera la preuve de ce que nous avançons dans les recherches que M. *Bordeu* a fait ſur le pouls par rapport aux criſes (*a*). Dabord il rejette les différentes dénominations que les Médecins, tant anciens que modernes avoient donné au pouls, parce qu'elles n'expriment rien de précis, ou des choſes tellement relatives qu'elles ne peuvent fixer nos connoiſſances. Tel pouls, par exemple, qu'un Médecin appellera *grand*, ſera regardé comme *petit* par un autre Médecin. Tel pouls qui ſera *dur*

(*a*) Recherches ſur le pouls par rapport aux criſes, par M. *Théophile de Bordeu*, Médecin de la Faculté de Paris. A Paris, chez de Bure, 1756.

pour des malades d'une certaine complexion, ſera *mol* pour une perſonne d'un autre tempérament. *Frederic-Hoffman* avoit déja combattu toutes les eſpéces idéales des pouls imaginées par les anciens : mais en évitant un écueil, il eſt tombé dans l'erreur que nous venons de faire remarquer. En effet voici comme il diviſe les pouls (*a*); *ad motus eſſentiam quatuor tantum ſpecies pulſus pertinent. Magnus & parvus, celer & tardus, & ex his compoſitus vehemens & debilis. Reliqui vel non ad eſſentiam motûs pertinent, vel fictitii ſunt... pulſus durus ac mollis dicitur reſpectu arteriæ... nec non convulſivus.* Hoffman a oublié le pouls égal & le pouls inégal. L'égalité & l'inégalité ſont au-

(*a*) *De rationali pulſuum explicatione & judicio.* Tom. 1. in-fol. pag. 365.

tant de l'eſſence du mouvement que la vîteſſe & la lenteur.

Après cette remarque M. *de Bordeu* examine le caractere particulier de chaque pouls & le genre de criſe qu'il annonce. C'eſt-là que l'on voit l'exactitude de l'Auteur & l'importance de la matiere qu'il traite. Alors on ne peut s'empêcher de conclure qu'avec une pareille doctrine, le prognoſtic dans les maladies doit être plus certain, le traitement plus éclairé & plus ſûr, le tems pour placer les remédes plus déterminé, la qualité des médicamens à employer plus décidée, la route que choiſit la nature pour ſe débarraſſer plus connue.

Cet ouvrage de M. *de Bordeu*, fut bientôt ſuivi des *nouvelles obſervations ſur le pouls par rapport aux criſes*, par M. *Michel* (*a*), Docteur en Médecine de la Faculté de Mont-

pellier. On y voit ce que l'on doit attendre de la nature dans la guériſon des maladies, & les foibles reſſources de l'art pour parvenir à cette fin. Il falloit de la hardieſſe pour propoſer cette doctrine, & la mettre en évidence : c'étoit choquer l'amour propre de bien des hommes qui penſent maîtriſer la nature, en diriger les efforts, la conduire au terme qu'ils deſirent. Mais le Médecin ſenſé, connoît le degré de confiance qu'il doit mettre en ſes remedes, il ſçait qu'il ne doit rien eſpérer, ſi la nature ne coopére pas avec lui ; il n'ignore point qu'il n'a pas le don des Miracles pour forcer & dompter la nature ; il voit que la route la plus certaine pour guérir eſt d'obſerver cette même nature, de ne

(a) Chez de Bure l'aîné, 1757.

pas la troubler dans ſes opérations, de la ſuivre dans ſa marche, de ſe conformer à ſes intentions, parce qu'elle eſt plus inſtruite que lui du poids qui la ſurcharge, de la qualité de la matiere qui l'embarraſſe, du temps qu'il faut pour ſa maturité, & de l'organe convenable pour la dépuration. On acquiert la plus grande partie de ces connoiſſances par l'exploration du pouls, ſi l'on n'a pas été aſſez imprudent de dérouter par la mauvaiſe adminiſtration des remédes, la nature, dans le temps qu'elle méditoit une criſe. Ces lumieres qu'on tire de l'examen du pouls, ſont de tous les pays, de tous les temps, & peuvent appartenir à toutes les eſpéces de maladies; elles écartent abſolument les doutes & les contradictions, elles fixent les ſources des indications, & banniſſent

le dangereux arbitraire qui regne dans la pratique. Malgré les travaux de ces fidéles Obſervateurs, il reſte encore des difficultés à lever & des doutes à éclaircir. Prenons pour exemple le pouls qui annonce les regles. Voici la deſcription qu'en donne M. *de Bordeu*; le pouls ſimple des regles eſt ordinairement *plus élevé, plus developpé que dans l'état naturel; ſes pulſations ſont inégales, il y a des rebondiſſemens, moins conſtans à la vérité, moins fréquens ou moins marqués que dans le pouls naſal; mais cependant aſſez ſenſibles.* Cette deſcription ſuppoſe beaucoup de connoiſſances & devient par conſéquent embarraſſante pour celui qui n'a que peu d'exercice. M. *Michel* l'a ſimplifié: *Le pouls redoublé*, dit-il, *à chaque troiſiéme ou quatriéme pulſation, annonce*

annonce l'éruption des regles. Le pouls eſt redoublé, dit-il dans un autre endroit, *lorſque la diaſtole paroît double, tantôt à chaque deuxiéme, tantôt à chaque troiſiéme pulſation.* Ici le voile eſt moins épais & l'on a plus d'eſpérance d'appercevoir le jour : mais il faut encore beaucoup d'habitude à examiner le pouls, pour connoître cette réduplication dans les pulſations de l'artere. Nous allons propoſer les ſignes auxquels nous reconnoiſſons les approches & l'éruption des regles. Peut-être ſaiſira-t-on avec plus de facilité le caractere que nous allons développer. On ne peut préſenter trop de moyens pour rendre ſenſible des objets qu'il eſt plus facile d'appercevoir, que de définir, & de faire comprendre. Imaginez la portion de l'artere touchée par le

doigt, diviſée en deux parties, dont l'une ſupérieure A, & l'autre inférieure B, imaginez auſſi au doigt index, deux parties latérales, dont l'une interne C, & l'autre externe D; touchez l'artere, la pulſation ſe fera alternativement dans l'artere en A & en B, c'eſt-à-dire que le mouvement ſe fera ſentir au doigt alternativement en C & en D. Imaginez les vibrations d'un pendule, qui ſe font alternativement à droite & à gauche. Nous avons obſervé conſtamment ce balancement dans le pouls avant, pendant & après l'éruption des regles, & nous ne croyons pas nous tromper. En un mot les pulſations ne ſe font pas ſentir dans un ſeul point déterminé de l'artere, elles frappent alternativement dans deux points diſtincts, dont l'un ſera antérieur, ſi l'on veut, &

l'autre poſtérieur, ou bien l'un ſupérieur & l'autre inférieur. Si quelqu'un veut propoſer une deſcription plus ſimple, plus claire & mieux caractériſée; nous ſommes prêts à l'adopter.

Nous avons auſſi remarqué quelquefois ce balancement dans l'artere des hommes, & il a toujours annoncé un ſaignement de nez. Il ne doit pas être étonnant, ſi dans les hommes, cette eſpéce de pouls eſt le précurſeur d'une hémorragie, puiſque dans les femmes il précede, accompagne & ſuit les regles, qui ſont une hémorragie utérine. Peut-être annonce-t-il encore d'autres hémorragies; mais nous n'avons pas été à portée de l'obſerver au moment que nous écrivons ce Mémoire. M. *de Bordeu* a remarqué auſſi que le pouls naſal ou celui

qui annonce les évacuations critiques par le nez, eſt redoublé. Réduplication qui lui eſt commune avec le pouls critique des regles que ce ſçavant Médecin range au nombre des pouls inférieurs dont le rebondiſſement n'eſt pas le caractere principal, tandis qu'il caractériſe le pouls ſupérieur.

Il eſt un autre pouls dont nous croyons pouvoir également aſſigner le véritable caractere, c'eſt le pouls hémorroïdal. M. *de Bordeu* dit que ce pouls eſt inégal comme toutes les autres eſpéces de pouls inférieurs; mais que c'eſt d'une inégalité qui lui eſt particuliere, que ſes pulſations ſe reſſemblent peu entr'elles pour la force & encore moins pour les intervalles. Ces pulſations, lorſqu'elles ſont moins inégales paroiſſent preſque

toujours tenir de l'état d'irritation : Il y en a néanmoins quelques-unes de plus dilatées de temps en temps, & où le reſſerrement eſt moins ſenſible. Ces pulſations plus dilatées ſont bientôt ſuivies de pulſations, ou il y a du rebondiſſement. Voici l'ordre à peu près, ſuivant notre Obſervateur, que ces changemens ont accoutumé de ſuivre.

A trois ou quatre pulſations un peu concentrées, vives, roides, preſqu'égales, ſuccedent deux ou trois pulſations un peu dilatées, comme arrondies, & moins égales ; les trois ou quatre pulſations ſuivantes ſe font avec du rebondiſſement ; mais ces diverſes pulſations ont ceci de commun, c'eſt qu'on y trouve une ſorte de tremblottement aſſez conſtant, plus de fréquence & de fonds de

reſſerrement que dans les autres eſpéces de pouls inférieur. On ſent, pour ainſi dire, une ſorte de profondeur du pouls & cette profondeur jointe au tremblottement des pulſations, ſemble être le caractere le plus diſtinctif entre le pouls des regles & celui des hémorroïdes, celui-ci eſt moins dilaté que le premier; celui des hémorroïdes n'eſt jamais intermittent non plus que celui des regles, ou s'il l'eſt, le dévoiement ſe joint aux hémorroïdes.

Le pouls redoublé à chaque cinquiéme ou ſixiéme pulſation annonce les hémorroïdes, dit M. *Michel*.

Quoique nous ſoyons perſuadés que ces obſervations ſoient véritables nous ajouterons un autre ſigne qui n'eſt pas plus équivoque, mais qui eſt plus facile à ſaiſir. En preſſant fortement ſous le doigt l'artere d'une per-

ſonne attaquée d'hémorroïdes, on ſent toujours le battement du pouls qui devroit diſparoître & qui diſparoît effectivement dans les autres cas par une forte preſſion. N'eſt-ce pas là préciſément ce-qne l'on doit entendre par ce fonds de reſſerrement, cette profondeur du pouls dont parle M. *de Bordeu* dans ſa deſcription.

Quoique ces remarques, paroiſſent d'abord peu conſidérables, elles n'étoient pas toutefois faciles à faire, ni à rendre ſenſibles, & elles peuvent être d'un grand ſecours pour ceux qui veulent fonder la pratique de leur art ſalutaire ſur l'obſervation. Ce ſont ces mêmes raiſons qui nous engagent encore à faire part ici de nos doutes ſur la fiévre. Y a-t-il parmi le peuple, parmi les Médecins mêmes un terme plus vague, plus général, plus arbi-

traire, plus équivoque que celui de fiévre ? Il ſemble que chacun entend ce qu'il veut par ce mot. A peine quelqu'un eſt-il malade, qu'on dit qu'il a la fiévre ; on croit avoir tout exprimé quand on a proféré ces paroles. Malgré que celui qui parle, & que celui qui écoute, ne ſachent pas ce dont il eſt queſtion ; ils ne laiſſent pas de penſer que cet homme eſt fort mal, & qu'il pourroit bien n'en pas réchapper. On n'eſt pas même ſurpris de le voir mourir, puiſqu'il avoit la fiévre.

On regarde la fiévre comme un être iſolé qui aſſaſſine les hommes ſans qu'on ait aucun reproche à lui faire : auſſi pour caractériſer la méchanceté plus ou moins grande de ce monſtre inconnu, on l'a qualifié d'épithetes qui déſignent ſa fureur & ſa

perfidie, ou ſon humeur moins rebelle & moins farouche. Ici on l'appelle fiévre lente, quotidienne, intermittente, là on l'appelle fiévre aigue, continue, putride, maligne, peſtilentielle.

Les perſonnes les mieux inſtruites vous diront ſuivant le langage de l'école que la fiévre n'eſt autre choſe que le mouvement du ſang plus précipité contre nature. Avec de pareilles connoiſſances en eſt-on plus ſavant ? Pourra-t-on diſtinguer en examinant le pouls, la fiévre intermittente, de la fiévre continue ? Pourra-t-on connoître la fiévre occaſionnée par des obſtructions dans les viſceres, & celle qui eſt produite par des levains étrangers que la nature médite de chaſſer au-dehors ? Si la fiévre maligne eſt au nombre des fiévres aigues, com-

ment pourra-t-il ſe faire alors que le pouls ſoit naturel ou ſemblable au naturel ; car ſi la fiévre conſiſte dans l'accélération du mouvement de la maſſe du ſang, le pouls étant naturel, ou preſque naturel dans la fiévre maligne, il n'y a plus de caractere de fiévre, ou pour mieux dire il n'y a pas de fiévre.

La fiévre eſt un effort de la nature ſelon l'opinion des plus habiles Médecins, tant anciens que modernes. Cet effort ſe reconnoît au pouls dont le mouvement naturel eſt altéré par des caracteres ſpécifiques qui déſignent une criſe, ſoit prochaine, ſoit éloignée. C'eſt ce que doit nous apprendre la doctrine du pouls, qui porte aujourd'hui le flambeau devant les pas du Médecin qui ne craint pas la lumiere. Alors la fiévre ne ſera plus

toujours regardée comme une maladie par elle-même, elle ne ſera plus que le ſymptôme d'une maladie, ou la détermination de la nature qui cherche à ſe délivrer de quelque obſtacle. Alors ſi tout mouvement extraordinaire dans la maſſe du ſang ſuppoſe une criſe, on pourra quelque jour par l'exploration du pouls dès le commencement d'une fiévre, connoître quelle en ſera l'iſſue. La fiévre continue qui nous annonce la petite vérole, n'eſt-elle pas abſolument différente de celle qui accompagne une vraie péripneumonie? Le pouls que nous regardons aujourd'hui comme non critique, ne pourra-t-il pas être regardé comme critique, lorſqu'on aura acquis des connoiſſances ſuffiſantes? Les habiles Médecins qui ont déja travaillé avec

tant de ſuccès ſur la matiere dont il eſt ici queſtion, pourront ſans doute un jour nous donner des lumieres ſur chacun de ces articles.

Quoique toute cette doctrine ſoit abſolument eſſentielle pour la pratique médicinale, il ſemble qu'elle laiſſe encore quelque choſe à déſirer. On voudroit connoître, par exemple, quel eſt le pouls naturel pour chaque individu, chaque âge, chaque tempérament, &c. Car ſi l'on ne connoît pas la meſure du pouls de chaque être, comment pourra-t-on ſçavoir qu'il s'écarte plus ou moins de ſon état parfait? Dailleurs tel pouls qui eſt naturel pour tel individu, eſt contre nature pour tel autre. Cette objection que le bon ſens propoſe, paroît très-difficile à réſoudre. On pourra en entrevoir la ſolution dans

le livre du P. *Michel-Boyme*, Jéſuite Polonois & Miſſionnaire à la Chine. Il eſt imprimé dans le onziéme volume des Ephémérides des curieux de la nature, année 1685. Pluſieurs fragmens de cet ouvrage compoſé à Siam, vers l'an 1658. & où l'on expoſe la doctrine des Chinois ſur le pouls, étoient diſperſés & preſque inconnus. M. *André Cleyer*, Docteur en Médecine, & premier Médecin de la compagnie Hollandoiſe aux Indes Orientales, ramaſſa précieuſement ces debris & en envoya un exemplaire complet au R. P. *Coplet*, Jéſuite Flamand, & envoyé à Rome par la miſſion de la Chine. La notice que nous en allons donner ſervira à faire redoubler les efforts qu'on a fait depuis peu en Europe pour parvenir à une connoiſſance auſ-

ſi eſſentielle à tous ceux qui s'attachent à l'art de guérir : connoiſſance dont on avoit ſenti depuis long-temps l'importance à la Chine.

Les Chinois veulent que le Médecin qui tâte le pouls, jouiſſe d'une bonne ſanté, ait l'eſprit libre & dégagé de tout ſouci, ne ſoit pas fatigué afin qu'il ait la reſpiration naturelle. Alors il doit explorer le pouls pendant l'intervalle de pluſieurs reſpirations ; de maniere que pendant l'eſpace d'une ſeule reſpiration qui eſt compoſée de trois temps, ſçavoir, l'inſpiration, le repos & l'expiration, il compte le nombre des pulſations. Si le pouls ne pas bat plus de cinq fois, ou s'il bat moins de quatre, il eſt certain que l'homme ſe porte bien, & que ſon pouls eſt régulier. Le nombre des battemens de l'artere eſt-il au-deſſus

ou au-deſſous de celui indiqué ? L'homme eſt déja malade, ou ne tardera pas à le devenir. Si le pouls bat ſept ou huit fois, les eſprits ſont ſubjugués, le ſang eſt deſſéché ; s'il bat dix fois, c'eſt un ſigne mortel, & le malade ne tardera pas à deſcendre dans le tombeau. Le pouls qui ne bat que deux fois eſt très-dangereux, & celui qui ne bat qu'une ſeule fois eſt funeſte. Mais s'il ne bat qu'une ſeule fois dans l'intervalle de deux reſpirations, la mort eſt très-prochaine.

Les Médecins Chinois en prenant pour meſure du pouls d'un autre individu leur propre reſpiration, ne ſe ſont pas apperçus qu'ils donnoient pour régle leur propre conſtitution à toutes les conſtitutions poſſibles. La force, l'élaſticité, l'irritabilité du cœur eſt différente dans tous les indi-

vidus, & les mouvemens du poulmon & de la reſpiration ſont proportionnés aux mouvemens du cœur. Il faut donc une autre regle plus exacte. Il eſt vrai qu'en ſuppoſant le Médecin jouiſſant d'une bonne ſanté, c'eſt donner une regle par laquelle on peut juger combien le pouls examiné s'écarte de l'état parfait : mais il reſtera encore à connoître la nature propre du pouls de l'individu ſur lequel on fait l'examen. Pour remedier à cet inconvénient, les Chinois établiſſent les principes ſuivans.

Pendant l'eſpace entier d'une reſpiration, le pouls des enfans depuis trois juſqu'à cinq ans, doit battre huit fois, s'ils ſont en parfaite ſanté. Si le pouls bat neuf fois, ils ont quelque mal intérieur ; s'il bat dix ou douze fois, la maladie eſt fort dangereuſe, ſur-tout

ſur-tout lorſque les battemens de l'artere ſont inégaux, tantôt plus vifs, tantôt plus lents, tantôt plus forts, tantôt plus foibles.

Il en eſt de même de la différence des pouls des adultes; un grand homme qui a le pouls petit, un nain qui a le pouls élevé; un pituiteux qui a le pouls plein, un mélancolique qui a le pouls vuide; un homme vif qui a le pouls lent, un homme lent qui a le pouls vif; un homme fort qui a le pouls foible, un homme délicat qui a le pouls fort, &c. toutes ces eſpéces de pouls contraires à la nature du ſujet annoncent la maladie, & quelquefois la mort.

Outre ces eſpéces de pouls, il y en a qui déſignent qu'on ne doit mourir que dans dix ans, dans vingt ans, dans trente ans. L'Empereur *Hoamti*,

le plus ancien des Médecins, prétendoit les avoir obſervés ; mais de pareilles obſervations ont beſoin d'être vérifiées. Nous ne parlons pas non plus d'autres caracteres de pouls établis par les Médecins Chinois ; comme ils rapportent toutes les différentes modalités de la circulation à la chaleur innée & à l'humide radical, ils fondent ces différences ſur ces premieres qualités des corps vivans. Nous parlerons ſeulement des ſeize eſpéces de pouls qu'ils appellent monſtrueux & mortels. La maniere dont ils peignent une choſe auſſi difficile, pourra nous ſervir de modéle dans la deſcription qu'on entreprendroit dans le même genre.

Le premier pouls monſtrueux s'appelle *ſaut de Grenouille* ; parce qu'il paroît imiter le ſaut de cet animal,

il ne frappe qu'une fois pendant l'eſpace d'une reſpiration ; il dénote une fiévre maligne, & que la mort arrivera le troiſiéme jour.

Le mouvement de la ſeconde eſpéce de pouls a de la reſſemblance au mouvement d'un poiſſon qui nage ayant la queue immobile, les pulſations paroiſſent & diſparoiſſent ; c'eſt un ſigne de malignité dans les fiévres, & que la veſſie & les reins ſont affectés. ; la mort doit ſuivre au bout de deux jours ; & ſi c'eſt un vieillard, elle ne tardera pas à arriver. On le nomme pouls qui ſepare le corps.

Le troiſiéme reſſemble au glaive caché qu'on lance avec précipitation, la pulſation paroît & diſparoît à l'inſtant ; elle ſe manifeſte deux fois dans l'intervalle d'une ſeule reſpiration & elle dénote que les poumons ſont

attaqués. Si la maladie du poumon eſt invétérée, c'eſt un ſigne que le malade mourra le lendemain. Ce pouls déſigne auſſi le ſaignement de nez, & que le malade doit mourir dans deux jours. On l'appelle le pouls d'un cadavre ambulant.

Le quatriéme frappe les doigts comme de petites amandes, de maniere que la pulſation eſt foible dans ſon commencement, s'éleve enſuite, & va en diminuant à la fin; elle ne ſe fait ſentir qu'une fois pendant la reſpiration; le pouls marque l'embarras de la poitrine & que le malade mourra dans trois jours, ſi c'eſt un vieillard; & dans un jour, ſi c'eſt un jeune homme. On lui donne le nom de cadavre qu'on jette dehors.

Le cinquiéme peut être comparé à un bouillon gras ſur la ſurface duquel

s'élevent des bulles & des petits ronds de graiſſe ; ce pouls eſt foible au commencement de ſa pulſation, & fort à la fin ; il déſigne le vice de la rate & de l'eſtomac : on le nomme une eau bouillante, parce qu'il reſſemble au bouillonnement de l'eau : il bat douze fois pendant une ſeule reſpiration & s'arrête. Celui qui a un pareil pouls le matin, peut attendre la mort le ſoir ; il reçoit le ſurnom de cadavre qui ſurnage.

Le ſixiéme a du rapport à l'orifice d'un calice, parce qu'en touchant les deux bords, on s'apperçoit du vuide du milieu. Il reſſemble dans ſon mouvement à celui de la main qui tourneroit une corde autour d'un bâton. Il a huit & même neuf battemens pendant la reſpiration, & annonce la mort pour le lendemain : s'il y a un

battement de plus, la mort arrivera dans une heure. On l'appelle le cadavre oint.

Le ſeptiéme eſt comme le coup que les poules donnent avec leur bec en ramaſſant le grain. On remarque trois de ces ſortes de battemens & quelquefois davantage dans l'eſpace de la reſpiration. Ce pouls part de l'eſtomac & indique la mort pour le troiſiéme jour. On l'appelle l'avant coureur du cadavre.

Le huitiéme qui eſt ſemblable à l'eau qui tombe des gouttieres des maiſons, goutte à goutte, donne trois pulſations pendant une reſpiration, & s'arrête tout court : il eſt plein lorſqu'il s'approche, & foible lorſqu'il ſe retire. Ce pouls dans les vieillards pronoſtique la mort dans dix ou trente jours, ou dans trois jours, ſi c'eſt un

jeune homme. On l'appelle cadavre malade.

Le neuviéme eſt ſemblable au coup d'une balle de pierre, il ne bat qu'une fois pendant la reſpiration, il indique toujours la mort pour le lendemain ; c'eſt pourquoi on l'appelle l'ame d'un cadavre.

Le dixiéme reſſemble au mouvement d'une corde qui ſe relâche & qui ſe dénoue. Il eſt fréquent ſans être continuel : il annonce la mort le troiſiéme jour. On lui a donné le nom de ceinture de cadavre.

Le onziéme peut être comparé à la racine de certaines plantes, qui ſurnage dabord & va enſuite au fond de l'eau. Il en eſt de même de quelques pouls qui s'enfoncent lorſqu'on les touche, & qui ſe relevent enſuite. Ils frappent neuf & dix fois

pendant la reſpiration ; ils annoncent le trépas pour le lendemain. On les qualifie de cadavres volans.

Le douziéme frappe de la même maniere qu'une motte de terre & donne neuf ou dix battemens pendant la reſpiration, il pronoſtique la mort pour le ſurlendemain : on l'appelle le cadavre détruit.

Le treiziéme eſt comparé à l'impulſion de deux petites féves qui nageroient dans l'eau. Le coup qui ſe fait ſentir, eſt léger & lent à ſe retirer. Le pouls bat ſept ou huit fois pendant la reſpiration : il eſt très-remarquable dans la fiévre maligne, lorſque le malade délire. Celui qui a un pareil pouls périt ordinairement dans une heure ; c'eſt pourquoi on le regarde comme celui qui emporte le cadavre.

Le quatorziéme eſt caractériſé par la ſimilitude d'un pole; il ne frappe qu'une fois pendant une & quelquefois pendant deux reſpirations; mais il s'affoiblit peu à peu : il annonce une mort très-prochaine, & on l'a ſurnommé le pouls qui traîne le cadavre au tombeau.

Le quinziéme eſt comparé à un homme qui défait ſa ceinture, il eſt auſſi petit qu'un fil mince qui paſſe ſous les doigts, & ſon mouvement reſſemble à celui d'un homme, qui, voulant entortiller quelque choſe, n'a pas aſſez d'étoffe pour faire le tour: il frappe dix fois dans le temps de la reſpiration, s'arrête enſuite : il annonce la mort pour le lendemain & reçoit le nom de celui qui pleure ſur le cadavre.

Le ſeiziéme apporte la mort, &

reſſemble à une corde qui reſonne étant frappée d'un grand coup: ſes oſcillations ſont d'abord très-promptes & s'appaiſent inſenſiblement: ſon abord eſt ferme & ſa chute eſt foible : il ne donne qu'une & quelquefois trois pulſations précipitées pendant une reſpiration; quelquefois il bat juſqu'à huit fois pendant cet eſpace de temps, & il s'arrête après le huitiéme battement : il annonce la mort pour le lendemain, & on le nomme le cadavre enſeveli.

Il ne nous reſte plus que quelques remarques à faire ſur la façon dont les Chinois touchent le pouls. Ils diviſent le pouls dans ſa longueur en trois parties égales : en ſorte qu'en touchant l'artere avec trois doigts, on apperçoit ſous chaque doigt une pulſation. La premiere place eſt celle

qui eſt touchée par l'index, poſé près du plis du poignet : la ſeconde place répond au doigt du milieu, mis vers l'éminence du radius : la troiſiéme place eſt ſous le doigt annulaire, en remontant vers le replis du coude. Les Chinois diſtinguent encore trois endroits dans le pouls ſelon ſa latitude : le ſupérieur, le moyen & l'inférieur.

La premiere place du pouls répond à la région ſupérieure du corps : la ſeconde à la moyenne région : la troiſiéme à la région inférieure. La premiere, marque la chaleur innée ; la ſeconde participe de la chaleur innée & de l'humide radical : la troiſiéme enfin, appartient ſeulement à l'humide radical.

La premiere place en touchant le pouls à la main gauche indique l'état du cœur & des inteſtins grêles : la ſe-

conde marque l'état du foie : la troiſiéme déſigne l'état des reins. Si c'eſt à la main droite que l'on touche le pouls : la premiere place indique l'état des poumons & des inteſtins grêles : la ſeconde marque l'état de la rate & de l'eſtomac : la troiſiéme dénote l'état des autres viſceres du bas ventre.

Si nous avons rapporté ces particularités de la Médecine Chinoiſe, ce n'eſt pas que nous ſoyons perſuadés qu'on doive les regarder comme des regles invariables & démontrées : nous prétendons donner lieu à de nouvelles expériences & fournir des idées à ceux qui ſe livrent à un art dont les principes les plus certains conſiſtent dans l'obſervation.

PROJET

POUR CONSERVER l'eſpéce des hommes bien faits, réſerver les hommes vigoureux pour la culture des terres, & augmenter le nombre des Soldats.

EN France on rit ſouvent des projets ; quelquefois on rit de ceux qui les ont enfantés. Le projet que nous allons expoſer, peut être riſible, ſans être ridicule ; & comme il peut réſulter de ſon exécution un bien réel pour l'Etat, les railleries de quelques particuliers ne nous empê-

cheront pas de le mettre au jour. L'Auteur veut bien qu'on ſe moque de lui, lors même qu'il n'a que de bonnes intentions. Tout ce qu'il peut alléguer pour ſa défenſe, c'eſt qu'il n'eſt pas intéreſſé à la réuſſite de ſes idées; car il ſe trouve dans l'exception du projet; mais il a une ſinguliere manie, c'eſt qu'il voudroit être baffoué de tout l'univers, & que le reſte des hommes fût heureux. Il croit encore que ſi ſon projet étoit plus ſérieux, il auroit plus de raiſon de douter de ſon ſuccès, chez une nation qui ſonge ſans ceſſe à ſon amuſement, & qui veut qu'on lui égaye les matieres qui paroiſſent le moins ſuſceptibles d'enjouement; au reſte c'eſt du fond même du caractere d'un peuple qu'on doit tirer les moyens, qui tendent à contribuer à

ſon aiſance, à ſa félicité, à ſa gloire.

Sans nous arrêter plus long-temps ſur des diſcuſſions politiques, nous allons expliquer ce nouveau projet de conſerver l'eſpéce des hommes bien faits, réſerver les hommes vigoureux pour la culture des terres & augmenter le nombre des troupes en France.

En liſant les Hiſtoires les plus fidéles, nous verrons que nos ayeux étoient plus grands, plus robuſtes & peut-être mieux conformés que nous. Quelle eſt la cauſe de la dégénéraſcence & peut-être de l'extinction de la même eſpéce d'hommes dans le même climat & ſous le même gouvernement ? Les uns l'ont attribué au défaut d'exercice violent, les autres à la maniere molle, délicate, effémi-

née dont on éleve aujourd'hui les enfans. Quelques autres enfin en ont accuſé les peres, qui, ruinés par la débauche, ne pouvoient avoir une poſtérité ſaine & vigoureuſe. Ces cauſes peuvent effectivement beaucoup contribuer à faire dégénérer l'eſpéce : mais elles ne doivent pas être conſidérées commes les premieres dans l'ordre de la nature. Nous allons développer ces cauſes, ſans faire comme ces hommes, qui, ne les appercevant pas, n'ont point eu honte de donner un démenti formel aux faſtes les plus authentiques, ont oſé ſoutenir que l'eſpéce ne dégénéroit pas, & ſe ſont peu embaraſſés ſi l'on pourroit un jour raſſembler contr'eux le témoignage de la plûpart des nations, qui ſe voient dégénérer à meſure

ſure qu'elles s'éloignent de leur origine.

La dégénéraſcence de l'eſpéce eſt un point de Phyſique reconnu de tous les tems. On le regardoit déja comme certain, du temps d'Homere, & Neſtor s'en plaint ſouvent, Virgile ſon imitateur, n'a pas manqué d'adopter cette opinion. Un de ſes Héros lance un caillou, que douze hommes de notre force, dit-il, ne pourroient porter. (*a*)

Un des plus célebres Phyſiciens de ſon temps, le Philoſophe Lucrece prouve cette thèſe, non-ſeulement en fort beaux vers; mais auſſi en fort bons raiſonnemens. Il ne faut que lire ſon fameux Poëme ſur la nature,

(*a*) *Vix illud lecti bis ſex cervice ſubirent,*
Qualia nemo hominum producit corpora tellus.

& en particulier ſon ſecond & ſon cinquiéme Livre.

Terra malos homines nunc educat, atque puſillos.

L'Hiſtoire, la Tradition, l'Ecriture même, & l'expérience, nous en aſſurent aſſez. (*a*)

Qu'on liſe ce que rapporte des Germains Tacite, qui a écrit un Livre curieux ſur leurs mœurs, il n'en dit rien qui ne ſoit confirmé par les plus fidéles Auteurs. Pomponius Mela en

(*a*) Voyez *Joſeph* dans ſon Hiſtoire de la guerre des Juifs, Liv. 2. Chap. 16. *Quintilien*, Déclam. 3. *Strabon* Liv. 4. *Plutarque* dans la Vie de Marius. *Ammien-Marcellin*, Liv. 16. *Galien*, Liv. 2. des différens tempéramens. *Juvenal*, *Perſe* & l'Aſtronôme *Manlius*, parlent de cette dégénéraſcence de l'eſpéce, comme d'une choſe inconteſtable.

fait autant de géans, *Lib.* 3. *Cap.* 3. Céſar en parle ſur le même ton, *Lib.* 4. *de bello Gallico*, il faut voir ſur les raiſons Phyſiques de cette force étonnante & de cette taille avantageuſe, ſi commune dans ces temps, parmi les Germains, les Gaulois, les Bourguignons, ce qu'en a écrit le célebre Herman-Coringius dans une diſſertation qu'il a faite ſur cette matiere. Les Alains qui ont peuplé une partie de la France, étoient preſque tous fort grands, *proceri autem Alani penè ſunt omnes*, dit Ammien-Marcellin. Il n'y a preſque point de Provinces en France où, en ouvrant d'anciens tombeaux, on ait trouvé des crânes fort gros, des os tant des bras que des jambes fort longs. De pareilles découvertes doivent ſans doute faire conclure que ces contrées ont été

d'abord habitées par des hommes de haute taille, dont l'eſpéce a dégénéré inſenſiblement. Il faut des ſiécles pour apporter un changement ſi notable; mais les ſiécles ne ſont que des momens dans l'éternité, & les hommes qui font quelque uſage de leur raiſon, doivent avoir un peu de ſoin de leur poſtérité.

Sans faire valoir ici tant de faits & tant de témoignages non ſuſpects, on va juger par l'expoſé même que nous allons faire, que l'eſpéce des hommes bien faits, doit ſe détruire peu à peu en France, auſſi-bien que dans les autres Etats qui ſe gouvernent comme elle; la raiſon en eſt palpable, cette eſpéce fait journellement des pertes, & elle ne les répare point.

En effet on enleve la plus grande partie des beaux hommes pour ſervir

dans les armées, où ils périſſent, ſoit par les armes, ſoit par les maladies & les injures des ſaiſons. Nous appellons ici des beaux hommes, non ceux qui ont les traits du viſage délicats & réguliers, mais ceux qui ſont grands, bien faits, bien proportionnés.

Cette premiere cauſe ne ſeroit peut-être pas ſuffiſante pour abolir l'eſpéce dont nous parlons, ſi elle étoit réparée par des moyens efficaces : mais ces hommes engagés dans le ſervice Militaire, ceſſent pour la plûpart de multiplier leur eſpéce. Si vous exceptez quelques Soldats qui vivent dans les grandes Villes, fort peu ſont mariés; or l'eſpéce ne peut être réparée que par la même eſpéce (*a*). On ſçait que

(*a*) C'eſt ce que dit Juvenal en parlant des Germains de ſon temps, ils ſont beaux, bien faits, robuſtes, parce que la nature

les enfans ont à peu près la même ſtature que leurs peres, un nain n'engendre pas un géant : tandis que la progéniture des hommes grands & bien faits eſt preſque toujours haute & bien proportionnée (*a*) perſonne n'ignore combien la génération peut ſur l'eſpéce; des peres noués, ont des enfans noués, rachitiques, contrefaits. C'eſt pourtant l'eſpéce qui a lieu aujourd'hui de multiplier davantage, parce qu'elle trouve moins d'empêchemens pour le mariage, ou parce qu'elle trouve des obſtacles

eſt la même pour chacun d'eux, & qu'il n'y a qu'une eſpéce parmi eux. *Nempe quod hæc illis natura eſt omnibus una.* Sat. 13. V. 166.

(*a*) *Fortes creantur fortibus & bonis eſt in juvencis, eſt in equis patrum virtus, nec imbellem feroces progenerant Aquilæ Columbam.* Horatius

pour des établiſſemens plus libres, c'eſt ce qui paroîtra par l'examen de la cauſe ſuivante, qui tend encore à diminuer l'eſpéce des beaux hommes.

Les Maîtres qui prennent des Domeſtiques, ne choiſiſſent ordinairement que des hommes grands & bien faits. On ne leur permet pas de ſe marier, & s'ils ſe marient, ils perdent leur condition : pour éviter une pareille diſgrace, il ſe reſtreignent à des concubines, ou privées, ou publiques; dans le premier cas qui eſt le moins dangereux, l'enfant né de ce commerce illégitime, reſte à charge à l'Etat, & perd ſa mere de réputation; dans le ſecond cas, l'homme court de grands riſques pour ſa ſanté & pour ſa vie. Il eſt a remarquer que les beaux hommes ſont plus ſuſcepti-

ble de prendre le venin d'une femme infectée, que les hommes laids & difformes. Sans doute à cauſe de la plus grande vivacité du plaiſir que les femmes ont avec des hommes qui leur plaiſent & qu'elles déſirent. (*a*) Ainſi proportion gardée, il doit périr plus de beaux hommes par le virus vénérien, que d'hommes mal bâtis : s'ils n'en périſſent pas, ils ſeront profondément entichés d'un mal qui deviendra par conſéquent plus difficile à déraciner & leur race infectée dans ſon origine ſera difforme, contrefaite. D'ailleurs on ſçait que les concubines ne peuplent pas beaucoup (*b*).

(*a*) *Medio de fonte leporum ſurgit amari aliquid quod in ipſis floribus angat.* T. Lucretius, Lib. 4.

(*b*) Voyez Lucrece, Liv. 4. *de rerum naturâ.*

Elles ſont intéreſſées à diſſiper les germes qui devoient les féconder ; elles ſont quelquefois aſſez criminelles pour étouffer en elles le principe de la maternité. S'il naît quelqu'enfant de leur commerce impur, ſouvent ces enfans, malheureuſes victimes du libertinage & des débauches de leurs meres, portent dans leurs veines la ſemence de mille maux qui doivent les faire périr dans leur jeuneſſe, ou les rendre languiſſans le reſte de leur vie : maux qui leur occaſionnent des exoſtoſes, des anchiloſes, des noueures, le rachitis & mille difformités incurables.

Autre cauſe non moins importante qui tend également à l'extinction de la belle eſpéce : on n'admet dans l'état Eccléſiaſtique que des hommes bien conformés. Ceux qui ſont mal

faits ne peuvent y entrer qu'avec des diſpenſes : les Moines mêmes choiſiſſent leurs ſujets & ne les enrôlent dans leur Sainte Milice, que lorſqu'ils n'ont point de difformité. Or ſoit que ces hommes bien faits deviennent des Prêtres ſéculiers, ſoit qu'ils s'enferment dans les cloîtres, ils doivent toujours être regardés comme perdus pour l'Etat ; ils font vœu de chaſteté, & de renoncer abſolument aux femmes. Ils ne doivent donc pas multiplier leur eſpéce quoiqu'ils le puiſſent ; ils étouffent en eux des générations bien conformées qui devroient ſortir de leur ſein.

Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail ſur chacune de ces cauſes. L'expoſition ſeule que nous venons d'en faire, ſuffit pour prouver qu'elles tendent à dépraver, diminuer,

abolir la belle eſpéce des hommes, ſi on ne cherche pas à oppoſer des obſtacles à leur puiſſance deſtructive. Nous allons propoſer ceux que nous avons imaginé les plus propres à empêcher les effets de chacune de ces cauſes, & à arrêter les progrès de la décadence des générations.

Premierement pour obvier à la dévaſtation des beaux hommes dans les combats & dans les dangers où les expoſe le ſort des armes, nous propoſons de former en France quelques régimens d'hommes contrefaits, par exemple, un Régiment de *Boſſus*, un de *Bancroches*, ou *Boiteux*, un de *Borgnes*.

On donneroit à ces Régimens des noms diſtingués, qui, en réhauſſant leur courage, les feroient reſpecter des autres ſoldats. Les noms en impoſent, donnent ſouvent aux choſes

un prix & un luſtre qu'elles n'avoient pas. Ainſi le Regiment des borgnes pourroit ſe nommer celui des Annibals, à cauſe du brave Général de ce nom, qui n'avoit qu'un œil. Antigone, Roi de Macédoine, Androclide Lacédémonien (*a*), Horatius Coclès, & pluſieurs autres Héros étoient borgnes (*b*) Agéſilas étoit boiteux

(*a*) Voyez ſa réponſe dans Plutarque, *in Laconicis.*

(*b*) L'Hiſtoire même fait mention de héros abſolument privés de la vue. Ziska, Roi des Bohémiens, quoiqu'aveugle, étoit la terreur des ennemis ; en mourant il demanda d'être écorché pour qu'on fit de ſa peau un tambour, aſſuré, diſoit il, que le ſon en feroit trembler les ennemis. Belus, Roi de Hongrie, & Jean, Roi de Bohême qui vint au ſecours de Philippe de Valois, & mourut ſur le champ de bataille, après des prodiges de valeur, étoient tous deux aveugles.

(a) & décoreroit de ſon nom les ſoldats, qui, comme lui malgré leurs infirmités, marcheroient d'un pas ferme à la gloire.

Les Officiers qui commanderoient ces Régimens, ſeroient ou boſſus, ou borgnes, ou tortus : ſuivant l'incommodité des ſoldats qui compoſeroient ces Régimens. Pluſieurs perſonnes de race Noble & même d'une illuſtre naiſſance ſont diſgraciées par la nature, elles déſireroient néanmoins s'avancer dans le ſervice Militaire, ſervir leur Roi & leur Patrie, ſoutenir le nom d'une famille, qui s'eſt diſtinguée dans les armes. Souvent ce ſont des cadets de bonne maiſon, auxquels il ne reſte pour toute reſſource

(a) Voyez le Chapitre des boiteux de Conrad-Lycoſthènes, pag. 149.

que d'embraſſer l'état Eccléſiaſtique, pour lequel ils n'ont aucune inclination. Leur conformation vicieuſe les empêche de prétendre aux lauriers que des gens ſouvent moins braves qu'eux vont moiſſonner dans les champs de Mars. En levant ces obſtacles, la France ſe procure de braves guerriers, & donne un état à des ſujets qui ſeroient déplacés dans tout autre emploi & dans tout autre genre de vie.

C'eſt encore une reſſource que l'on offre à des particuliers, qui n'ont pas d'autre talent, ou d'autre goût décidé, que celui d'être ſoldat: ils ſe préſentent pour être enrolés de bonne volonté avec ceux que l'on contraint quelquefois. On les refuſe durement parce qu'ils n'ont pas leurs membres bien proportionnés. N'eſt-ce pas leur

rendre leur conformation encore plus inſuportable & ajouter à la diſgrace de la nature quelque choſe de honteux & d'affligeant en les faiſant regarder comme proſcrits, parce que par la naiſſance, par le développement défectueux, par des accidens involontaires, par les mauvais ſoins des meres, des nourrices, des parens, ils auront les jambes, ou l'épine du dos moins droites? Eſt-ce que ces hommes mal conformés ne payeroient pas également de leurs perſonnes dans les dangers où ils ſe trouveroient engagés? On ne peut point penſer le contraire, un boulet de canon doit renverſer également un bataillon de boiteux, comme un bataillon de gens bien droits. Ces hommes ſont auſſi bien ſujets de l'Etat, que les hommes les mieux faits. Ils ont autant de droit de venger les

injures de la nation que ceux à qui la nature a été plus favorable. L'Etat ne peut, ni ne doit rallentir, ou étouffer le zéle de ces bons patriotes; refuſer leur ſervice ou les éloigner d'un emploi auquel ils aſpirent, & qu'ils rempliront avec honneur. En formant de pareils Régimens, il n'y a pas à craindre, qu'il y ait un grand grand nombre de déſerteurs, puiſque chacun des ſoldats qui les compoſeront, aura pris ce parti par inclination, par choix & peut-être par néceſſité dans ſon infortune; d'ailleurs ces hommes ſeroient moins bien reçus par l'ennemi, ce qui leur donneroit peu d'envie & de facilité à déſerter, & comme leur ſignalement ſeroit plus aiſé à donner, il eſt à préſumer qu'ils ne tenteroient pas à courir les riſques des déſerteurs.

Nous

Nous avons avancé que les hommes contrefaits étoient auſſi courageux que ceux qui étoient bien conformés. Nous n'appercevons pas la raiſon qui pourroit nous perſuader le contraire, l'expérience même nous engageroit à croire que les premiers ſont plus braves que les ſeconds. En effet, nous les voyons plus taquins, plus hardis, plus obſtinés, plus méchans, plus intrépides que ces grands coloſſes qui ſouvent peuvent à peine ſoutenir ou traîner le poids de leur haute ſtature. N'a-t-on pas remarqué dans tous les temps que les plus petits animaux étoient ceux qui avoient toujours témoigné le plus de courage? un baſſet agace un moloſſe, un chien de chaſſe pourſuit un cerf, l'attaque & l'arrête ſans le craindre. Ce n'eſt donc pas à la taille qu'on doit meſurer le

courage. Les petits hommes contrefaits ſe ſont ſans ceſſe exercés à ſe battre pour repouſſer les injures & les railleries que leur a attiré pendant leur jeuneſſe leur mauvaiſe conformation, ils ont fait pour ainſi dire leur noviciat du ſervice militaire. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe rencontrer des lâches parmi les hommes contrefaits ; ce que nous prétendons dire ici, c'eſt que les exemples en ſont plus rares parmi cette eſpéce d'hommes. Notre théſe eſt générale, elle doit être ſujette à quelques exceptions.

On nous objectera que ces hommes ſeront plus foibles, & par conſéquent moins propres à combattre ; moins prompts dans les marches, & moins capables de ſupporter la grande fatigue. En faiſant la moindre réflexion ſur chacun des ces objets, la difficul-

té diſparoît : car les batailles qui ſe donnent aujourd'hui ne reſſemblent pas à celles qui ſe donnoient au temps d'Alexandre ou de Céſar. Il falloit autrefois des hommes forts & robuſtes pour aller attaquer avec des armes peſantes & difficiles à manier, les ennemis dans leur retranchement. Maintenant le ſort des batailles eſt décidé par les armes à feu, rarement en vient-on aux armes blanches. Ainſi le boſſu & le boiteux ont autant d'avantage dans cette occaſion, que l'homme le mieux fait, pourvu qu'ils ſachent tirer également un coup de fuſil.

Les hommes mal conformés ſeront moins prompts dans leurs marches. Nous ne pouvons diſſimuler cet inconvénient pour les boiteux & pour les boſſus, car il n'exiſte pas pour les bor-

gnes,encore faudra-t-il diſtinguer dans cette objection les Cavaliers, des Fantaſſins. Mais ſuppoſons un Régiment d'Infanterie de boiteux ou de boſſus ; l'inconvénient propoſé n'eſt pas ſans remede,& il ſe trouve d'ailleurs compenſé par un des plus grands avantages, car les Régimens dont nous parlons, ſentant qu'il y auroit pour eux un déſavantage réel à s'enfuir, puiſqu'ils ſeront bientôt atteints par l'ennemi, ne s'enfuiront pas, feront toujours bonne contenance & combatteront juſqu'à ce qu'ils ſoient abſolument vainqueurs ou vaincus. Au reſte on pourroit faire partir d'avance les troupes dont il eſt ici queſtion, ou n'employer que des troupes légeres dans des expéditions vives & des marches forcées. C'eſt au Général à ſçavoir le moment où il doit faire mouvoir

ſon armée, & la qualité des troupes qu'il doit employer dans les garniſons. Nous n'avons point de regle à donner ſur cet article : nous nous contentons de faire voir qu'il eſt facile d'obvier à l'inconvénient qu'on a fait naître.

Les hommes mal conformés, ajoute-t-on, ſupporteront bien moins la grande fatigue. Il ſe trouve ici trois cas à examiner. 1°. Si le Régiment eſt compoſé de borgnes, l'objection tombe d'elle-même: un borgne peut jouir d'une ſanté auſſi vigoureuſe que celui qui a ſes deux yeux bien ſains. 2°. Si le Régiment eſt compoſé de boiteux, la difficulté n'eſt pas plus conſidérable : le tempérament d'un boiteux peut être auſſi robuſte que celui d'un homme qui marche bien droit. 3°. Si le Régiment eſt compoſé

de boſſus, nous ne pouvons nier que la difficulté ne ſoit réelle, mais elle n'eſt pas inſurmontable.

La conſtitution des boſſus eſt, il eſt vrai, plus délicate, plus ſujette à ſe déranger par rapport à la ſtructure vicieuſe de la poitrine & au déplacement des vertébres; ainſi ces hommes doivent moins réſiſter à la fatigue. Mais ne pourroit-on pas diminuer cette fatigue en abrégeant l'exercice Militaire? En réformant les évolutions, comme il ſeroit néceſſaire de le faire pour les borgnes & les boiteux; en faiſant ſuivre les Régimens par des chariots chargés des bagages; en donnant à ces troupes de bons manteaux qui les préſerveroient du froid, du vent, de l'humidité & par conſéquent d'une infinité de maladies qui naiſſent de ces cauſes.

C'eſt ainſi qu'on pourroit ſans doute remédier à la prémiere cauſe, qui entraîne avec elle la ruine preſque totale de la belle eſpéce des hommes; les ſujets mal conformés partageront des périls que leurs compatriotes bien faits étoient obligés d'eſſuyer ſeuls, ils remplaceront dans les armées pluſieurs Miliciens qu'on alloit arracher malgré eux de la charrue pour ſervir dans les troupes; non pas parce qu'ils avoient du courage, mais parce qu'ils avoient les jambes & les tailles hautes & bien tournées. On réſervera donc par ce moyen une partie des hommes bien faits pour la culture des terres. Cette partie multipliera ſon eſpéce & l'empêchera de s'épuiſer.

Secondement cherchons quels obſtacles on peut oppoſer à la ſeconde

cauſe qui tend directement à la dépravation & à l'extinction de la belle eſpéce des hommes. Cette cauſe, comme nous l'avons dit, eſt le choix des maîtres qui ne prennent que des domeſtiques bien conformés & le célibat de ces mêmes domeſtiques. Nous allons propoſer les moyens que nous avons imaginés, pour combattre cette cauſe, quoique nous ne les regardions pas comme lui étant abſolument oppoſés.

Tout étant de mode en France, il ſeroit à ſouhaiter que quelque grand Seigneur ne prît que des valets mal conformés. Cet exemple regardé d'abord comme ridicule, ſeroit bientôt ſuivi de quelques courtiſans qui ſeroient enſuite copiés par les imitateurs des grands & par des bons citoyens. Le peuple s'habitueroit bien

vîte à ce ſpectacle, & n'en ſeroit pas plus ſurpris au bout de quelque temps, que s'il voyoit des négres, ou des petits huſſards derriere un équipage. Mais nous ne nous attendons pas à cet excès de complaiſance pour le bien public ; nous propoſerons plutôt d'exempter de capitation les domeſtiques mariés ou mal conformés. Afin que l'Etat ne perdît rien des ſes revenus, cette capitation ſupprimée ſeroit rapportée ſur la tête des domeſtiques bien faits & non mariés. Cette décharge d'un côté & cette ſurcharge de l'autre, deviendroit ſans doute un objet aſſez conſidérable pour qu'on y portât attention.

Nous ne parlerons pas de la troiſiéme cauſe qui regarde les Prêtres & les Moines, nous penſons ſur cet article comme la plûpart des gens ſenſés,

qui voudroient qu'on prescrivît des bornes aux uns & qu'on diminuât le nombre des autres. Nous remarquerons ici deux choses seulement, 1°. que l'on ne fait point d'eunuques en France, & que les hommes s'y multiplient moins qu'en Asie. C'est qu'en Asie, il n'y a qu'un certain nombre d'eunuques de fait, & qu'en France il y a une infinité d'eunuques de volonté; 2°. que les canons de l'Eglise qui défendent de ne recevoir dans l'Etat Ecclésiastique que des hommes bien conformés, sont fondés sur la Loi de Moyse, mais dans la Loi de Moyse les Prêtres se marioient.

FIN.

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES.

ABſinte, pourquoi tue les vers, 155
Abus qu'on fait des huiles dans le traitement des maladies, 122.
Acides ne doivent pas bouillir, 76. leurs propriétés, *ibid.*
Acte vénérien trop fréquent, épuiſe, 40. occaſionne mille infirmités, 41. eſt pernicieux aux gens foibles, 43. eſt appellé contre-épilepſie, 46.
Aëtius engage ceux qui ont la pierre à ſe faire vomir, 178.
Alcali fixe, c'eſt-à-lui qu'eſt dûe la vertu du remede de M. *Stephens*, 194.
Alcalis volatils ſont de forts antiſeptiques, 69.

Alcméon a enſeigné que la ſemence partoit du cerveau, 38.
Alkekenge, ou Coquerelle. Les Trochiſques faits avec ſon fruit, calment les douleurs des reins & de la veſſie, 177.
Alpin, (*Proſper*) obſerve un pouls qui annonce un flux d'urine, 244.
Amandes indigeſtes, pourquoi, 135. améres font mourir les oiſeaux & d'autres animaux, 155.
Améres, (Plantes) ne doivent pas bouillir, 62.
Ammien-Marcellin cité ſur la taille des Alains, 291.
Analyſes ſont inſuffiſantes pour découvrir les vrais principes des plantes, 118.
Andri, Médecin de Paris, admet des vers dans la ſemence, 17.
Animaux, ſont des plantes 17. ſe guériſſent en mangeant les végétaux cruds, 108. *Voyez* Cerveau.
Animales, (Plantes) ne peuvent ſoutenir l'ébullition, 63.
Annibal, brave général, étoit borgne, 300.

Antiſcorbutiques, (Plantes) ne doivent pas bouillir, 65.
Apoſêmes, pourquoi nuiſent aux malades, 56. comment doivent être préparés, 110. des plantes lithontriptiques, 189.
Aqueuſes, (Plantes) ne doivent pas bouillir, 88.
Arcueil, *voyez* eau.
Aromatiques, (Plantes) ne ſont bonnes qu'en infuſion, 59.
Aſie, pourquoi on y peuple plus qu'en Europe, 314.
Athlétes, pourquoi ne ſe marioient pas, 45.
Aurone, plante anthelmentique, 155.

B.

Bain de la mer préſervatif de la rage, 225. hydrophobes guéris par le bain d'eau ſalée, 228.
Bancroches, *voyez* Régiment.
Beccher décompoſe les pierres, 164.
Beurre comparé à l'huile & refuté dans les mêmes cas, 134. ce qu'il produit dans la préparation des alimens maigres, 151.

Bile diſſout les graiſſes, 126.
Bilieux déſirent les corps gras, 127.
Blanc de baleine, ce que c'eſt, 47. ſes mauvaiſes qualités, 146.
Boerrhaave, ce qu'il penſe de l'eſprit recteur, 60. tente vainement de faire ſuer un chien, 207. ſon opinion ſur les baſes qui retiennent le feu élémentaire, 214.
Bois ſudorifiques, maniere de les employer pour en obtenir un bon effet, 97.
Boiteux, *voyez* Régiment.
Bordeu, (*Théophile de*) Méd. de Montp. & de Par. éloge de ſon ouvrage ſur le pouls, 251.
Borgnes, *voyez* Régiment.
Boſſus, *voyez* Régiment. Pourquoi leur conſtitution eſt plus délicate, 310.
Bouillons maigres, maniere abſurde de les faire, 78. comment doivent être préparés, 110. avec les plantes lithontriptiques, 189.
Bouleau, propriétés de ſon ſuc, 117.
Boyle, ſon obſervation ſur l'eſprit d'urine, 69.
Boyme, (*Michel*) Jéſuite, expoſe la doc-

trine des Chinois ſur le pouls, 269.
Buffon ſuppoſe des molécules organiques dans la ſemence, 18.
Bulle apperçue avant le *punctum ſaliens*, 20. vue après un avortement; ſa forme & ſes appendices, 26.
Butter, (*Williams*) ſa maniere d'injecter l'eau de chaux dans la veſſie, 195.

C.

CAmphre regardé comme le ſpécifique de la rage, 230. guérit, porté en amulette, les fiévres intermittentes, 233. employé dans l'hydrophobie par le Docteur *Nugent*, 237. entre dans la poudre de *Cobb* contre la rage, *ibid.* eſt conſeillé par M. *Dumonchau*, 238. conſerve mieux les viandes que le ſel marin, 241.
Canal déférent eſt un vrai nerf, 35.
Cardan trouve une pierre dans l'eſtomac, 161.
Cartheuſer apprécie les différens degrés de vertus de la rhubarbe en ſubſtance, en infuſion, en décoction, en extrait, 104.

décompoſe le criſtal de roche, 164.
Cerveau eſt compoſé d'une ſubſtance tranſparante & d'une ſubſtance opaque, 9. comparé à un noyau, 11. principe de la fécondation dans les animaux, 16. nageant dans la ſemence, 20. graine animo-végétale, *ibid.* ſe gonflant dans la matrice, 25. prend le premier ſon accroiſſement, 28. fournit la matiere ſeminale, 37. épuiſé par l'acte vénérien, 40.
Céſar ſur la taille des Germains, 291. batailles de ſon temps, différentes de celles d'aujourd'hui, 307.
Chair des animaux ne doit pas bouillir, 68.
Chaux animales propoſées pour diſſoudre la pierre, 195.
Chêne, propriétés de ſon ſuc, 116.
Chiens, loups & renards engendrent la rage de leur propre fond, 204. ne ſuent jamais, 205. enragés, leurs ſimptômes, *ibid.* pourquoi donnent plus d'alcali volatile, 208.
Chocolat nuiſible quelquefois, 152.

Citrouilles ne ſont plus auſſi rafraîchiſſantes après la décoction, 89.
Cleyer, (*André*) Médecin, recueille la doctrine des Chinois ſur le pouls, 269.
Cobb, ſa poudre contre la rage, 237.
Concubines ne peuplent pas, 296.
Coplet, Jéſuite, reçoit de Cleyer la doctrine des Chinois, 269.
Corps durs & pierreux, comment ſont formés, 162.
Criſtal de roche, ſa compoſition, 164.
Cruciféres, (Plantes) ne doivent pas ſouffrir l'ébullition, 63.
Cucujos, mouches luiſantes d'Amérique, 211.

D.

D Alempatius croit appercevoir des têtards dans la ſemence, 18.
Dubois, Médecin de Paris, ſa thèſe ſur la colique de poitiers citée, 158.
Duelech, principe lapidifique de *Vanhelmont*, 165.
Dumonchau dans ſa Bibliographie Médicinale, conſeille le camphre pour la cure de la rage, 238.

Dutertre, (le P.) Dominicain, ſon Hiſtoire naturelle des Antilles, 211.

E.

EAux diſtillées, leurs propriétés, 112. utiles pendant l'hyver, 113.
Eau trouvée dans le centre des cailloux, 163. d'Arcueil ne donne pas la pierre, 182.
Eléphans, leur accouplement, 48.
Embrion ne paroît d'abord être qu'une tête, 28.
Emollientes, (Plantes) ne doivent pas bouillir, 88.
Epididime eſt un ganglion, 34.
Eſprit recteur des plantes, 60.
Etincelles qui ſortent du corps des animaux, 209.
Exercice néceſſaire à ceux qui ont la pierre, 108 & 186.

F.

F*Allope* trouve une pierre dans la rate, 161.
Fernel a trouvé des pierres dans le poumon, 159.

Ferrand, (*Jean*) recommande le vomiſſement avant de donner des lithontriptiques.
Fétus produit d'abord ſous une forme fluide, ſelon l'opinion d'un Phyſicien moderne, 18.
Fiévre, terme trop vague, 263. effort de la nature qui médite une criſe, 266.
Foëſius ſur la ſtérilité des Scythes, 51.
Fréderic-Leopold, ſa deſcription de l'élan, 73.
Frêne, propriété de ſon ſuc, 116.
Fruits aigrelets, leurs principes altérés par le feu, 80. fruits pierreux ne donnent pas la pierre, 183.

G.

Galien rapporte l'exemple d'un Cerveau diminué par l'acte vénérien trop fréquent, 40. l'exemple d'un convaleſcent qui mourut pour s'y être trop tôt livré, 43. a trouvé des pierres dans le poumon, 159. range les bons alimens au nombre des cauſes de la pierre, 174. conſeille le vomiſſement à ceux

qui ſont attaqués de cette maladie, 178. recommande l'exercice dans ce cas, 180. ſon ſyſtême ſur le pouls, 243.
Gayac doit ſes propriétés à ſa réſine, 94. ne doit pas bouillir, *ibid.* Pourquoi on l'a abondonné dans la cure des maux vénériens & pourquoi on a préféré le mercure, 96.
Gélée animale ſert de nourriture, 70. de corne d'élan & de corne de cerf, 73.
Geoffroi, Médecin de Paris, cité ſur le quinquina pris en ſubſtance, 100. dit que le ſel marin ne fermente pas avec l'eau de chaux, 225.
Geſner trouve une pierre dans un teſticule, 161.
Glaire, germe de la pierre, 166. ceux qui en rendent par les urines y ſont ſujets, 167. *Voyez* Pierre.
Gouteux ſujets à la pierre, 172.
Graviers qui ſont dans l'eau ne donnent pas la pierre, 181.
Grew, (Jacques) anatomiſte, cité, 7. ſur la germination, 23.
Groenevelt a trouvé des pierres dans la véſicule du fiel, 161.

H.

Hart-Soëker a cru voir des vers dans la ſemence, 17.
Harvey conſeille la ponction des plantes pour en tirer le ſuc, 114.
Hellébore, ſon extrait moins âcre que ſon infuſion, 86. comment le corrigeoient les anciens, 87.
Herman-Coringius ſur la taille des Gaulois, 291.
Hildanus trouve une pierre entre les meninges, 159.
Hippocrate dit que la ſemence ſort du Cerveau, 38. 50. ſon ſentiment ſur la ſtérilité des Scythes, 49. comment il corrigeoit l'hellébore, 87. regarde les alimens ſucculens comme cauſes du calcul, 174. conſeille l'exercice à ceux qui ont la pierre, 179.
Hoamti, Empereur Chinois connoiſſoit au pouls dans quel temps on devoit mourir, 273.
Hoffman, (Fréderic) donne des dénominations trop vagues au pouls, 252.

Homberg ne croit pas qu'on decouvre les principes des plantes par l'analiſe, 118. ſon phoſphore, 213.
Homere ſe plaint que l'eſpéce humaine dégénere, 289.
Hommes de lettres peu propres à l'acte vénérien, 45. moyens de conſerver les hommes qui ſont bien faits, 285. leur eſpéce dégénere, 287. pourquoi, 292. ils ſont plus ſuſceptibles du virus vénérien, 296. comment on doit remédier aux cauſes deſtructives de la belle eſpéce, 299. contrefaits ſont courageux 305.
Houlier, (*Jacques*) obſerve des pierres dans la tête, dans le cœur, &c. 159. dit que les perſonnes qui rendent des graviers n'ont pas la pierre, 167.
Huile donne des indigeſtions, 125. purge, 130. maniere de l'employer, 132. ne va pas où on la deſtine, 138. ne forme pas un topique ſur les poumons, 140. quand produit-elle de bons effets? 142. ſont dûs ſouvent à d'autres médicamens, 144. eſt mortelle pour pluſieurs inſectes, 153. eſt un bon anthelmentique, 155.

où l'on doit l'employer, 156. nuiſible dans la colique, 157.
Hydrophobie, *voyez* rage.
Hydrophobes ne ſuent pas, 217. pourquoi évitent le grand jour, 219. pourquoi ne boivent pas, 220. ouverture de leurs cadavres, 221. pluſieurs guéris par le bain d'eau ſalée, 228.

I.

IMagination contribue beaucoup au plaiſir, 48.
Indigeſtions données par les huileux 125. ſont quelquefois cauſe des fluxions de poitrine, 143.
Infuſions des plantes aromatiques, 61. théiformes bonnes contre la pierre, 188. *Voyez* Plantes.
Juſſieu, (*Bernard de*) guérit la morſure d'une vipere par un ſel alkali volatile, 234.

K.

KErmès, ſes propriétés, 144.

L.

LAit eſt quelquefois cauſe de la pierre, 175.
Laitue perd ſon effet narcotique par la décoction, 89.
Lavirotte traduit l'ouvrage de *Nihell* ſur le pouls, & en fait connoître l'importance, 248.
Lemery ſur le blanc de baleine 48. dit pourquoi les chiens donnent plus d'Alkali volatile que les autres animaux, 208. que le camphre empêche la lumiere du phoſphore urineux, 230.
Lewenoeck croit voir des vers dans la ſemence 17. obſervation ſur la germination, 23.
Liger, ſon traité ſur la goute, 172.
Lithotomie dépend plus de la main de l'opérateur, que de l'inſtrument, 198. l'endroit à inciſer dans cette opération, 199.
Lomnius, deſcription des chiens enragés, 205.
Loups, *voyez* rage.
Lucrece prouve que l'eſpéce dégénere, 289.

M.

Makren trouve une pierre dans la glande pinéale, 159.
Malouin, Médécin de Paris, déſaprouve la décoction des plantes, 78.
Manne perd ſa vertu purgative par l'ébullition, 81. purge davantage étant triturée dans l'eau froide, *ibid.* ſes mauvaiſes qualités, & mal à propos mêlée avec l'huile, 147.
Médecines émulſionnées agiſſent moins, 87.
Michel, Médecin de Montpellier, ſes nouvelles obſervations ſur le pouls, 253. éloge de cet ouvrage, 254.
Mindererus recommande le camphre dans la peſte, 231.
Moriceau donne les diverſes proportions de l'enfant, 27.
Mucilagineuſes, (Plantes) ne doivent pas bouillir, 82.
Mucilagineux, nuiſibles à ceux qui ont la pierre, 175. 180. 185.

N.

Noix indigeſtes, pourquoi, 135.
Noyer, propriété de ſon ſuc, 117.
Nihell, Médecin Irlandois éclaircit l'ouvrage de *Solano*, 257.
Nugent emploie le camphre dans la cure de la rage, 237.

O.

Olives indigeſtes, pourquoi, 135.
Opium, maniere de l'avoir très-pur, 115.
Orme, propriété de ſon ſuc, 116.

P.

Papin, ſa machine, 73. réduit les os en mucilage, 171.
Paracelſe trouve une pierre dans l'eſtomac, 161.
Paſſions qui deviennent cauſes occaſionnelles de la pierre, 187.
Paul d'Egines trouve des pierres dans le poumon, 159.
Perles, maladie des huîtres ſemblable à la pierre, 169.

Philoſophes, pourquoi gardoient le célibat, 45.
Phoſphores s'engendrent dans le corps des animaux, 210. leur lumiere empêchée par le camphre, 230. par l'eſprit de vin, 236.
Pierre, ſa formation dans le corps, 176. trouvée dans différentes parties, 160. trouvée dans un teſticule, 161. formée par des glaires condenſées, 166. précautions pour l'éviter, 193. remédes curatifs, 194. injections propoſées, 195.
Pierre de Boulogne, comment on la rend lumineuſe, 217.
Pithagore croyoit que la ſemence étoit un fluide diſtillé du cerveau, 38.
Plantes, on les a d'abord mangé crues, 154. ne doivent pas bouillir, 55. les aromatiques, 59. les ameres, 62. celles qui ont un alkali volatile, 63. les antiſcorbutiques, 65. les acides, 76. les mucilagineuſes, 80. les aſtringentes, 82. contenant un ſel volatile, 84. les aqueuſes & émollientes, 88. les réſineuſes ſudorifiques, 93. fébrifuges, 98. ſtomachiques, 101. purgatives, *ibid.*

fraîches, comment il faut les preſcrire, 106. ſeches, comment il faut les préparer, 111. pourquoi on s'eſt abſtenu de s'en ſervir, 120. les lithontriptiques, 189.

Platon penſoit que la ſemence venoit de la moëlle de l'épine, 38.

Pline fait un grand éloge du frêne, 116.

Pluche, (l'abbé) ſon ſpectacle de la nature, 169.

Pomponius-Mela, ſur la taille des Germains, 290.

Pourpier perd ſa cauſticité par la décoction, 89. ſa cauſticité prouvée, 90. nuit à l'eſtomac, 92.

Pouls, 243. combien ſon obſervation eſt importante, 250. annonce les regles, 256. les hémorragies, 259. les hémorroïdes, 260. ſon caractere, 262. naturel, comment on peut le connoître, 268. les Chinois le meſurent ſur la reſpiration, 270. comment il la ſuit dans les enfans, 272. dans les adultes, 273. maniere des Chinois de décrire les pouls funeſtes, 274. leur façon de toucher le pouls, 282.

Pringle, ſon traité ſur les ſubſtances ſepti-

ques & antiſeptiques, 69. dit que le camphre eſt plus antiſeptique que le ſel marin, 241. le preſcrit dans les fiévres inflammatoires, 242.

Ptiſanes, d'où vient qu'elles fatiguent les malades, 56. comment elles doivent être préparées, 110. avec les plantes lithontriptiques, 189.

Q.

QUinquina, ſon infuſion plus efficace que ſa décoction, 98. encore plus actif étant pris en ſubſtance, 100.

R.

RAge, 203. ſon levain ſemblable au phoſphore, 214. la ſalive eſt ſon véhicule, 216. ſes ſimptômes, 217. bain de la mer en eſt un bon préſervatif, 225.

Renards, *voyez* Chiens.

Régimens de perſonnes contrefaites propoſés, 299.

Réſines ne ſont pas ſolubles dans l'eau, 93. ſont le principe le plus efficace des

plantes ameres, 100. & 103.
Rhubarbe purge moins en décoction qu'en infusion, 101. l'extrait purge encore moins, 104.
Rochefort, son histoire naturelle des Antilles, 211.

S.

SAlades conseillées, 107. pourquoi sont quelquefois nuisibles, 108. pourquoi indigestes, 136.
Sachs, son ampelographie, 117.
Savon, remede contre la goute, 173.
Scithes, pourquoi devenoient impuissans, 49.
Sel de corne de cerf bon antiseptique, 69. sel marin recommandé dans l'hydrophobie, 228.
Sel volatile, (plantes qui contiennent un) ne doivent pas bouillir, 84.
Semence contient des vers, suivant plusieurs, 17. comparée à la substance du cerveau, 21. ce qu'on y remarque, 23. renferme les rudimens du corps, 24. vient du cerveau, 37. preuves, 38.
Senac, premier Médecin du Roi, confirme

les obſervations de *Solano*, 249.
Sené, ſon infuſion faite à froid purge davantage, 84. uni à des ſemences carminatives, n'occaſionne pas de tranchées, 85.
Solano, Médecin Eſpagnol, ſon *lapis lydius Apollinaris*, 247.
Stenon donne une organiſation particuliere au cerveau, 3.
Stephens, (Mademoiſelle) ſon ſavon eſt un remede approprié pour la pierre, 194.
Strabon, ce qu'il dit de l'accouplement des éléphans, 48.
Suc des plantes, 110. quels ſont les arbres qui en fourniſſent le plus, 115. leurs propriétés, 116.
Sucre, ſon mucilage eſt détruit par l'ébullition, 80.
Sueurs compenſent quelquefois les urines, 212.
Sureau, propriétés de ſon ſuc, 116.

T.

Tacite ſur les mœurs des Germains, 290.

Tauvry, (*Daniel*) ſa nouvelle anatomie citée, fait l'ouverture de perſonnes mortes enragées, 221.

Tartre vitriolé, ſa propriété, 83.

Térébration des arbres pour en tirer le ſuc, 113. maniere plus naturelle que la diſtillation, 118.

Teſticules, d'où ils reçoivent leurs nerfs, 29. ſont de vrais ganglions, 31. leur diſſection, 32. preuves qu'ils ne ſont pas des glandes, 35. on y trouve une pierre, 161.

Tilly, (*de*) ſon Mémoire ſur l'exploitation du charbon minéral, 163.

Tranſpiration utile à ceux qui ont la pierre, 186.

V.

Valentini, ſur l'accouplement des éléphans 49. ſur l'élan, 74.

Valiſnieri admet des vers dans la ſemence, 17.

Vanhelmont, ſon duelech, ou principe lapidifique, 165.
Van-Horne a trouvé des pierres dans le cerveau, 159.
Van-Swieten recommande l'obſervation du pouls, 250.
Verrue rongée par le pourpier, 91.
Véſale dit que la ſtérilité des ſcythes vient de ce qu'on a coupé les nerfs de la ſixiéme paire, 51.
Vigne, propriété de ſes larmes, 117.
Vin perd ſa qualité par l'ébullition, 77. le vinaigre de même, *ibid.*
Vipére, ſa morſure guérie par les alkalis volatiles, 234.
Virgile ſe plaint que l'eſpéce dégénere, 289.
Vomiſſement au commencement de la cure de la pierre, 177.
Urine compenſe les ſueurs, 212. ſon inſpection pour connoître les criſes, 246.

W.

Wytt, (Robert) ſon ſentiment ſur le fondant de la pierre, 194.

Wierus obſerve des pierre sdans le poumon, 159. un pouls intermittent dans une criſe, 245.
Winſlow rejette des dénominations de quelques parties du cerveau, 7. regarde les ganglions comme autant de petits cerveaux, 30.

Y.

Y Pecacuanha, ſes bons effets dans le traitement de la pierre, 179.

Z.

Z *Iska*, Roi de Bohême, étoit aveugle, 300.

Fin de la Table.

Rapport de Meſſieurs les Commiſſaires de la Faculté de Médecine.

NOus, Docteurs-Regens de la Faculté de Médecine, en l'Univerſité de Paris, nommés par la Faculté pour l'examen d'un livre intitulé, *Mémoires ſur divers ſujets de Médecine*, compoſé par Monſieur *Le Camus*, notre Confrere, après en avoir fait la lecture la plus attentive, avons jugé ce qui ſuit.

L'Auteur, dans ſon premier Mémoire, veut faire regarder le Cerveau, comme le premier organe de la génération, & le principe du développement néceſſaire, pour cette opération de la Nature. Il rend ſon

opinion vrai-ſemblable, 1°. en établiſſant une analogie réelle entre le Cerveau, & les germes ou *Noyaux des végétaux*; 2°. en s'appliquant à montrer qu'il exiſte un rapport à peu près ſemblable entre la ſubſtance du même viſcere & le *Sperme*; 3°. en refuſant aux *Teſticules* la dénomination & les propriétés des glandes qu'ils ont eu juſqu'à préſent, & en les faiſant conſidérer comme des *Ganglions*, produits par les nerfs intercoſtaux, ou *Sympatiques*, par le moyen deſquels ils reçoivent la liqueur qui conſtitue la matiere prolifique; cette idée étayée de preuves anatomiques rélatives au ſujet, doit être au moins conſidérée comme ingénieuſe, & peut donner lieu à des recherches qui fourniroient par la ſuite des lumieres nouvelles & également

utiles ſur les maladies des organes dont il eſt queſtion dans ce Mémoire.

L'Auteur, nous a paru, dans les deux Mémoires ſuivans, ſe rapprocher davantage du véritable objet de la Médecine, c'eſt-à-dire, le bien général de l'humanité : il démontre d'abord d'après les principes chimiques les plus inconteſtables, que les plantes, en quelques claſſes qu'on les partage, ſi on leur fait ſouffrir une longue ébullition, deviennent ou inutiles, ou même dangereuſes ; inutiles, parce qu'elles perdent leur eſprit & les propriétés que l'on ſouhaite dans le cas où on les applique ; dangereuſes, parce qu'on en retire ſouvent des parties âcres qui produiſent des effets contraires aux indications de la maladie, & à l'intention du Médecin.

L'abus des remedes huileux n'eſt pas moins fortement, ni moins heureuſement attaqué dans le ſecond Mémoire, & les Praticiens éclairés n'auront pas de peine à reconnoître les circonſtances qui permettent l'uſage de ces remedes que l'Auteur a la ſageſſe de ne point bannir entierement de la pratique.

Le quatriéme Mémoire ſur la rage, préſente une expoſition raiſonnée des cauſes de cette affreuſe maladie, qui, malheureuſement, ſont bien moins connues que ſes effets. La Chymie vient encore ici au ſecours de l'Auteur, & donne à ſes conjectures le degré de probabilité dont elles peuvent être ſuſceptibles, tant ſur les principes & le développement des terribles phénomenes du mal dont il s'agit, que ſur les indications & les

rémedes curatifs qui ſont propoſés.

Le pouls étant devenu depuis quelques années, un nouveau ſujet de recherches plus ou moins ſyſtématiques, Monſieur notre Confrere s'y abandonne comme bien d'autres, dans le cinquiéme de ſes Mémoires. Il indique quelques pouls particuliers, qu'il penſe annoncer & accompagner les regles ou les hémorroïdes. Il offre auſſi une deſcription des ſeize pouls monſtrueux ou mortels reconnus par les Chinois. Nous avouons qu'il faudroit poſſéder toute leur ſagacité pour en ſaiſir parfaitement les différences. Au reſte c'eſt à l'expérience à nous démontrer quel uſage on peut faire, ſans s'égarer dans la pratique, de ces recherches quelquefois obſcures, ſouvent peu utiles, & capables auſſi d'arrêter le Médecin

dans ſes opérations, ſuppoſé qu'il ſe livrât à ces ſortes de ſpéculations avec moins de réſerve que notre Auteur.

Nous conviendrons que le ſixiéme & dernier Mémoire ſur la maniere de conſerver l'eſpéce des Hommes bien faits, intéreſſe moins la Médecine que les précédens. Mais il ſuffit qu'il ſoit applicable au bien public, pour qu'il fixe l'attention de tous ceux qui exercent notre profeſſion.

Nous nous contenterons de dire, que l'on remarque dans cette partie de l'ouvrage, comme dans toutes les autres, l'imagination, les talens & les connoiſſances de l'Auteur, toujours dirigés en lui par l'envie d'éclairer les Hommes & de leur être utile. Fait à Paris le 23. Février 1760.

LE THIEULLIER l'aîné.

L. R. MARTEAU.

Oui le rapport de Messieurs Le Thieullier l'aîné & Marteau, commis par la Faculté pour examiner le Livre ci-dessus, je consens pour ladite Faculté que ce Livre soit imprimé. Fait à Paris ce 23. Février 1760.

BOYER, Chevalier de l'Ordre du Roi, Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, divers Mémoires Académiques ſur les principes de la génération, ſur la Rage, ſur l'abus des huiles dans le traitement des maladies; ſur la Pierre, contre l'uſage de faire bouillir des Plantes, &c. J'ai trouvé dans tous ces Mémoires beaucoup de vues neuves & ingénieuſes & pluſieurs obſervations utiles. Fait à Paris ce 13 Août 1759.

BARTHÉS.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos

Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé LOUIS-ETIENNE GANEAU, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre : *Mémoires Phyſiques & de Médecine, Eſſai ſur l'Hydropiſie, traduit de l'Anglois ;* s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages, autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, *pendant ſix années conſécutives*, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſions étrangeres dans aucuns lieux de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dud. Sr Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de

confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui; de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1723. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur De Lamoignon : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignonsde faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement & sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes,

qui ſera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original Commandons au premier notre Huſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'iceliles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le dix-neuviéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent cinquante-neuf & de notre régne le quarante-cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre quinze de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Fol. 23. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 20. Novembre 1759.

SAUGRAIN, Syndic.

De l'Imprimerie de GISSEY.

ERRATA.

PAge 89. *ligne* 2. au lieu de ſur, *liſez* à.
p. 101. l. 16. au lieu de loix, *l.* loix.
p. 107. l. 7. *effacez* pourpier.
p. 109. l. 9. *ajoutez* comme nous le prouverons dans le Mémoire ſuivant.
p. 165. l. 14. au lieu de *Duecleh*, *l.* *Duelech.*
p. 303. l. 15. un boulet de canon doit renverſer, &c. *l.* un boulet de canon tiré par un boiteux doit également agir que s'il étoit tiré par un homme bien droit.

ANT 131 834

191. d. 19!

Dominici Columnii.